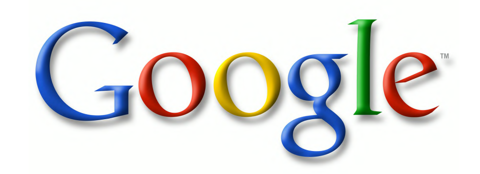


~~NS. 29 f 1~~

ŒUVRES

DE

A. V. ARNAULT.

SE TROUVE AUSSI

MÊME MAISON : *LEIPZIG*, REICHS STRASSE ; *MONTRÉAL* (BAS-CANADA) ;

MARTIN BOSSANGE ET C°, *LONDRES*,
14, GREAT MARLBOROUGH STREET.

IMPRIMÉ PAR LACHEVARDIERE FILS,
SUCCESSEUR DE CELLOT, RUE DU COLOMBIER, N. 30.

ŒUVRES

DE

A. V. ARNAULT,

DE L'ANCIEN INSTITUT DE FRANCE, ETC., ETC.

THÉATRE.

TOME I.

PARIS,
BOSSANGE PÈRE, LIBRAIRE,
RUE DE RICHELIEU, N. 60;
BOSSANGE FRÈRES, LIBRAIRES,
RUE DE SEINE, N. 12.
1824.

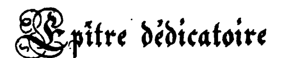

LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
6 - JAN. 1927

A MA PATRIE.

Quand on entreprit à La Haye l'édition que celle-ci complète, M. Arnault, en butte aux persécutions les plus opiniâtres et les plus actives, croyait ne revoir jamais sa patrie. Ce sentiment, qui l'affligeait sans l'abattre, lui dicta l'épître qui est en tête de ce volume.

Cette pièce, par laquelle l'auteur fait hommage à la France de la collection de ses œuvres, est une espèce de testament, dans lequel il consignait l'expression de ses opinions et de ses affections.

Après quatre ans et demi, M. Arnault a été rappelé d'exil : le changement qui s'est opéré dans sa situation affaiblira-t-il l'intérêt qu'obtint dans le temps la pièce qu'on va lire? Nous ne le croyons pas. Bien plus, nous croyons qu'on ne saurait la supprimer sans donner à penser qu'en changeant de position l'auteur aurait changé de sentiments, et conséquemment sans le calomnier.



A MA PATRIE.

Albe ! mon seul pays et mon premier amour !
CORNEILLE, *Horaces*, acte I, scène I.

FRANCE ! c'est du fond de son exil, de sa retraite, de sa prison même, qu'un de tes enfants te salue.

Je te dédie ce recueil, fruit des travaux qui tour à tour ont fait les délices et la consolation de ma vie. Au temps de mon bonheur, ils l'ont accru quelquefois ; aux jours de mon infortune, ils m'empêchent souvent de la sentir.

Cette infortune cependant n'est pas lé-

gère. Dépouillé de mes emplois et de mes honneurs; frappé non seulement en moi, mais dans ma famille, mais dans ce qui m'est plus cher que moi; chassé de ma patrie naturelle, poursuivi dans ma patrie adoptive; repoussé de tous les pays, excepté de ceux où la captivité m'attend, je n'ai pas une pierre pour reposer ma tête! L'hospitalité que les nations offrent au malheur, le refuge qu'elles accordent même au crime, m'est refusé; proscrit en France, je le suis dans le monde entier!

Et pourquoi?

Partagé entre mes goûts et mes devoirs, entre les arts et l'amitié, entre l'amour de ma famille et celui de mon pays, pendant cinquante ans, je n'ai pas fait une action, je n'ai pas eu une pensée qui ne soit d'un honnête homme et d'un bon citoyen.

Cependant, ô France! les troubles qui trop souvent ont agité ton sein, les désastres qui plus d'une fois ont menacé la fortune publique, bouleversent, pour la seconde fois, toute mon existence!

Mais est-ce dans ma ruine qu'est mon malheur? il est dans la cause que l'opinion trompée peut lui donner; il consiste en ce qu'elle peut paraître d'autant plus méritée qu'elle est plus grande. En effet, le commun des hommes n'est-il pas plus porté à douter de l'innocence du persécuté que de la justice des persécuteurs, et à calomnier les faibles qu'à condamner les puissants?

Déplorables conséquences des révolutions au milieu desquelles s'est écoulée ma vie! Dans ces temps de convulsions, toutes les bases sur lesquelles se fondent les jugements des hommes sont ébranlées; bien

que ce qui est vertu ne cesse pas d'être réputé vertu, les actes qui en émanent sont souvent réputés crimes ; ce n'est plus d'après les règles de la morale que ces actes sont jugés, mais d'après les intérêts de la politique, d'après les intérêts privés qu'ils servent ou qu'ils blessent, d'après les circonstances où l'on prononce, d'après la situation momentanée de la faction ou de l'homme auquel les actes se rattachent. Ainsi, les actes de la reconnaissance et de la fidélité peuvent, du jour au lendemain, être punis comme crimes, au gré de la fortune, dont le caprice peut, tour à tour, changer en révolte, pour chacun, l'attachement au devoir même, suivant le côté vers lequel son souffle fait passer la puissance, flottante entre tant d'ambitions.

Alors le citoyen qui a voulu faire le bien de la patrie autrement qu'il s'est opéré est dénoncé comme ayant conspiré la perte de la patrie; alors son accusation est dans les bouches mêmes qui la veille lui prodiguaient des encouragements; alors, loin de le protéger, les représentants des peuples, s'empressant de légitimer les fureurs d'un parti, et d'en faire le crime d'une nation, renouvellent les horreurs de ces jours où, dans le temple même de la loi, la parole était un glaive, et la tribune un échafaud.

Mais encore, dans ces jours affreux, la proscription n'atteignait pas le proscrit hors de la France. Exilé de son pays par des troubles civils, un refuge lui était assuré chez les nations civilisées, où l'appelait cette compassion mêlée d'estime que les bons cœurs offrent si volontiers à de pareils

malheurs, et que les hommes justes leur accordent.

Les torts d'un semblable fugitif, s'il en a, sont-ils autres, en effet, que les torts des circonstances? Le crime de ce vaincu, hors du territoire livré par le sort aux vainqueurs, est-il autre chose qu'un malheur qui, suivant les facultés dont on a fait preuve et la nature de la cause embrassée, peut même donner droit, non seulement à l'estime et au respect, mais à l'admiration?

Ne les réclamons plus aujourd'hui, ces droits du malheur : imprescriptibles depuis les premiers jours du monde, ils ont cessé de l'être au vingt-quatre septembre mil huit cent quinze.

Ce jour-là une ligue a été signée contre le malheur. Dès lors, plus de pitié; dès lors, avoir été persécuté en France a été

un motif pour être persécuté partout; dès lors, renonçant à tout discernement, on n'a plus même examiné si la première persécution était juste : pour qu'elle ait été continuée, il a suffi qu'elle ait été commencée; et tous les rois se sont fait un devoir de perpétuer l'effet d'une proscription qui semble voulue par un roi, parcequ'une signature royale a été surprise par un proscripteur, depuis proscrit lui-même.

Brise-t-on cet instrument du mal, le mal qu'il a fait n'en subsiste pas moins. L'état le déclare-t-il son ennemi, ceux qu'il haïssait n'en sont pas moins tenus pour ennemis de l'état. Le jour de la justice est presque arrivé pour lui, et néanmoins ce jour semble plus que jamais s'éloigner pour les victimes de ses injustices, dont les effets survivent à sa puissance.

Telle est l'histoire de ma proscription. Accusé d'avoir trempé dans une conspiration qui n'a pas existé, j'ai été menacé d'un jugement tant qu'on m'a cru coupable, et frappé d'une condamnation dès que j'ai été reconnu innocent : je suis banni.

Un peuple hospitalier, des hommes courageux, des princes généreux, ont voulu me rendre une patrie : leur compassion *nous* a été imputée à crime; la malignité en a calomnié la source : me prêtant, pour me perdre, une importance que, dans le cas contraire, elle m'aurait refusée, elle a signalé comme uniquement occupé d'intrigues un homme exclusivement livré à l'étude. Ces mensonges, répandus jusqu'aux extrémités de l'Europe, ont rallié toutes les puissances contre un faible individu; et

c'est pour le repos de l'Europe que les rois me proscrivent, en se demandant pourquoi j'ai été proscrit.

Cependant la rigueur du décret s'accroît par celle de l'exécution : deux fois mon domicile a été déshonoré par la présence de ces agents qu'on ne peut envoyer auprès d'un honnête homme sans le calomnier; et deux fois contraint à fuir de la retraite où l'exil m'avait poussé, et d'où m'arrache un exil nouveau, je me vois enfin forcé à chercher ma sûreté au milieu d'un peuple dont j'ignore la langue, et à l'indignation duquel je ne puis pas même dénoncer l'excès du malheur et de l'injustice dont je suis victime.

Si grands que soient ces malheurs, ils ne sont cependant pas au-dessus de mon courage. Les malheurs honteux sont seuls im-

possibles à supporter : les miens ne le sont pas; les miens ne sont pas sans gloire. Peuvent-ils durer long-temps? Ne doivent-ils pas cesser avec l'erreur qui les cause? et la pudeur, au défaut de la pitié, ne mettra-t-elle pas enfin des bornes à une persécution sans excuse aux yeux de la politique comme aux yeux de la justice, puisqu'elle est sans utilité?

Peut-être sont-ce là des illusions. En fût-il ainsi, le désespoir ne s'emparera jamais de mon âme : avec la certitude de mon innocence, n'ai-je pas celle de posséder l'estime de ma patrie? O France! j'ai été arraché de ton sein, mais tu ne m'en as pas repoussé; tes frontières m'ont été fermées, mais ta bienveillance a voulu me les rouvrir, mais ta voix m'a rappelé. Ah! je sens que cette voix, qui retentira toujours au fond

de mon cœur, y nourrira jusqu'à mon dernier soupir une fierté que rien ne peut abattre, comme une force dont rien ne pourra triompher.

Il ne m'est plus permis de te servir dans les conseils, dans le sénat, dans les armées : ma vie ne t'en est pas moins consacrée! Je t'offre le produit de mes veilles. Ah! pourquoi existe-t-il tant de différence entre moi et les grands hommes auxquels j'aurais, plus que jamais, l'ambition de ressembler! Que n'ai-je leur génie! Privé du droit de travailler à ton bonheur, j'aurais du moins la consolation d'avoir travaillé pour ta gloire : mon hommage serait digne du sentiment qui te l'offre, autant que du peuple auquel il est offert. Comme je me rirais de l'avenir! Que m'importerait un exil qui, dussé-je y mourir, ne pourrait être éter-

nel! La douce certitude de mon rappel charmerait mes derniers moments ; je saurais qu'en s'exhalant vers la France, mon âme ne ferait qu'y précéder mes cendres ; et, jouissant par anticipation des honneurs assurés par ta justice à mes nobles enfants, mon cœur trouverait dans cette idée un ample dédommagement du malheur dont tu n'as pu sauver leur père.

A. V. Arnault.

Le 25 août 1817.

AVIS.

Les ouvrages de M. Arnault sont nombreux. Cet auteur, qui a débuté en 1791 par la tragédie de *Marius à Minturnes*, a donné en 1817 celle de *Germanicus*; mais *Lucrèce*, *Cincinnatus*, *Oscar*, *les Vénitiens*, tragédies qu'il a fait représenter dans cet intervalle, ont été accueillis aussi avec faveur.

M. Arnault a de plus composé d'autres pièces [1] qui, pour avoir été traitées avec

[1] *Le Roi et le Laboureur*, et *la Rançon de Duguesclin*.

peu d'indulgence, ne nous semblent pas indignes d'être offertes au lecteur, et pourront piquer sa curiosité par la singularité même qui leur a été funeste.

Publiés pendant la révolution, ces ouvrages ne sont point révolutionnaires, comme quelques personnes se plaisent à le dire de tous les ouvrages représentés en France pendant la trop longue durée de nos dissensions.

Conçues sous l'influence de la liberté, ces tragédies sont, à la vérité, moins asservies que d'autres aux règles étroites dans lesquelles les poëtes français se sont emprisonnés; mais les règles éternelles de la raison n'y sont jamais violées. Si M. Arnault s'est permis quelquefois de sortir du cercle dans lequel les tragiques tournent depuis Corneille et Racine, cercle que Voltaire avait déjà un peu dépassé, c'est qu'il a cru

trouver au-delà des beautés échappées à l'attention de ces grands hommes. Ducis et Chénier l'ont cru aussi, et leur espérance n'a pas toujours été trompée.

Certains ouvrages de M. Arnault ont été très applaudis et très critiqués : en France l'un ne va guère sans l'autre. Avides de nouveau, les Français semblent ne vouloir que du vieux ; ils demandent qu'on varie leurs plaisirs, sans permettre d'en varier les moyens; constamment en opposition avec leur exigence, même quand elle a été satisfaite, ils reprochent à l'écrivain assez hardi pour s'ouvrir une route nouvelle d'être sorti de la routine, qu'ils reprochent à l'écrivain timide de ne pas pouvoir quitter.

L'aigreur de ces critiques est ordinairement mesurée sur l'éclat du succès. Mais à

quel point ne peut-elle pas s'élever quand les passions politiques s'unissent aux préjugés littéraires? Ce n'est plus de l'aigreur alors, c'est de la fureur. Les excès auxquels la réussite de *Germanicus* a donné lieu prouvent jusqu'où peut aller cette fureur, non moins injurieuse pour la grande masse des Français que pour l'auteur.

Des hommes qui ont prétendu qu'en 1791 tout honneur était sorti de France avec eux soutiennent aussi qu'en leur absence la France a été privée de tout génie; en repoussant les productions les plus applaudies pendant l'émigration, ils ne croient pas moins flétrir les juges que les ouvrages jugés.

Nous le répétons : tous les ouvrages nés pendant la révolution ne sont pas nés de la révolution. Il en est même qui, loin d'en

consacrer les écarts et les excès, ont été conçus dans le but de les combattre, et n'en ont que mieux réussi. Écrits par des amis de l'ordre, ces ouvrages, dans des temps d'anarchie, ont compromis leurs auteurs : mais ils doivent plaire à un peuple libre et tranquille, et ne peuvent être repoussés que par des esprits qui veulent ressusciter l'anarchie sous une autre forme.

Les tragédies de M. Arnault sont de ce genre. L'intérêt politique y est presque toujours associé à l'intérêt de passion : moyens certains d'occuper à la fois la tête et le cœur; moyens dont la réunion donne un caractère particulier aux pièces de cet auteur, qui croit que le double but de la tragédie est de faire penser et pleurer.

Toutes ces pièces ont été de nouveau revues et corrigées avec un soin particulier.

M. Arnault n'a pas seulement écrit pour le théâtre; il s'est exercé aussi dans plusieurs autres genres de littérature.

A la suite de ses œuvres dramatiques nous publierons ses FABLES, dont la collection, qui d'abord se composait de quatre livres, est augmentée de quatre livres nouveaux. Les pièces contenues dans ces derniers livres sont pour la plupart des produits de l'exil.

Les matières des volumes suivants se distribuent ainsi qu'il suit :

1° MÉLANGES ACADÉMIQUES, *discours prononcés en diverses solennités sur des questions d'instruction publique, dissertations et autres fragments relatifs à la littérature, discours, rapports à l'Institut;*

2° LES TROIS THÉATRES, OU *Histoire abrégée des théâtres grec, latin et français;*

3° Notices sur quelques personnages célèbres ;

4° Mélanges littéraires et philosophiques. L'auteur a réuni sous ce dernier titre, à plusieurs morceaux inédits, un nombre assez considérable de morceaux publiés sous l'anonyme dans diverses feuilles, tant en France qu'à l'étranger, et que les compilateurs ont souvent reproduits sans indiquer la source où ils ont puisé.

La Notice suivante, rédigée par M. Arnault, contient sur lui-même des renseignements auxquels il a désiré donner toute la publicité possible; c'est dans cette intention qu'il l'avait d'abord mise en tête de *Germanicus*, puis en tête de la première édition de ses Œuvres.

Comme cette notice rectifie des erreurs parmi lesquelles se trouvent des calomnies, nous croyons faire une chose aussi agréable aux honnêtes gens qu'utile à M. Arnault en la reproduisant ici: elle s'arrêtait en 1817, l'auteur a cru devoir y joindre un supplément.

AU LECTEUR.

Bruxelles, avril 1817.

Deux biographies, entre autres, ont donné un précis de ma vie; toutes deux sont inexactes : l'une, celle d'Eymery, ne contient que des erreurs sans conséquence, comme sans malveillance; il n'en est pas ainsi de l'autre, celle des frères Michaud, honnêtes gens qui exploitent, de compte à demi, les réputations des vivants et des mòrts.

Le moyen le plus simple de relever toutes ces erreurs, qui peuvent servir de base à l'opinion publique, est, je crois, de dire la vé-

rité. La notice suivante sera dictée par elle; tout honnête homme qui veut me juger en connaissance de cause doit la consulter. Il m'en coûte d'entretenir le public de moi; mais ceux qui, à ce sujet, ont pris l'initiative ne m'en font-ils pas une nécessité? Je tiens à l'estime de mes contemporains, à l'estime de la postérité; je tiens à ma réputation: je n'ai plus d'autre bien.

« Antoine-Vincent Arnault est né à Paris, en 1766. Il a été élevé au collége de Juilly. En 1785, *Madame*, épouse de *Monsieur* (Louis XVIII), lui fit délivrer un brevet de secrétaire de son cabinet, titre purement honorifique. En 1789, il acheta de M. Sylvestre, aujourd'hui membre de l'Institut, une charge dans la maison de *Monsieur*, charge alors honorable, charge assez chère, et dont il a perdu la finance.

Entraîné, dès l'âge le plus tendre, dans la carrière des lettres, par un penchant irrésistible, Arnault débuta en 1791, au théâtre français, par la tragédie de *Marius à Minturnes*, et en 1792 il donna celle de *Lucrèce*.

Au mois de septembre de la même année, Arnault, qui n'avait pas embrassé les opinions de la révolution, passa en Angleterre, et de là à Bruxelles, où il fut accueilli par le prince Auguste d'Aremberg, auquel il avait été recommandé par l'abbé de Montesquiou.

En rentrant en France, il fut arrêté à Dunkerque, comme émigré, et ne sortit de prison qu'en vertu d'une décision du comité de salut public, qui, eu égard à la qualité d'homme de lettres, déclara la loi sur l'émigration non applicable à ce prévenu.

Exclusivement occupé de littérature, et vivant presque toujours à la campagne depuis son retour en France, Arnault fit successivement représenter, en 1794, à l'Opéra, l'acte d'*Horatius Coclès*; au théâtre de Favart, *Phrosine et Mélidore*, drame lyrique en trois actes et en vers; au théâtre de la République, *Quintius Cincinnatus*, tragédie en trois actes; et en 1799, *les Vénitiens*, tragédie en cinq actes. Le sujet de cette dernière pièce est tiré d'un recueil intitulé *Soirées littéraires*, où l'abbé Coupé l'a consigné, et où il est probable que l'abbé Matthieu ou l'abbé Christophe, en faveur duquel les *frères* réclament, l'a pu trouver aussi.

C'est la tragédie des *Vénitiens*, et non celle d'*Oscar*, qui est dédiée au général Bonaparte. Si l'on veut connaître, au juste,

les sentiments de l'auteur pour cet homme au moins extraordinaire, il faut lire l'épître dédicatoire qu'il lui adresse à cette occasion.

Arnault avait été accueilli avec distinction, à Milan, par le vainqueur de Lodi, par le pacificateur de Léoben; chargé par lui d'organiser dans les îles Ioniennes un gouvernement provisoire, cette mission honorable lui avait donné les moyens de faire agréablement le voyage d'Italie, voyage pendant lequel la tragédie des *Vénitiens* a été composée. Traité avec distinction, avec affection même par l'homme qu'il admirait, il est tout naturel qu'il l'ait aimé.

En 1798, Arnault, embarqué avec le général Bonaparte, non comme officier, mais sans qualité, mais sans fonction, n'est pas allé jusqu'en Égypte. Il fut retenu à Malte par les soins que réclamait de lui la santé

d'un ami en danger. Ce danger passé, il partit pour France sur *la Sensible*, frégate française de trente-six canons, laquelle fut rencontrée et prise à l'abordage par le *Sea Horse*, frégate anglaise de cinquante. Le capitaine *James Footes*, qui commandait ce dernier bâtiment, n'abusa pas de la victoire. Brave homme, dans toutes les acceptions de ce mot, il usa envers ses prisonniers, et particulièrement envers l'auteur de cette notice, qui n'a eu ni d'autre table ni d'autre chambre que celles de ce capitaine; il usa, dis-je, envers ses prisonniers des procédés les plus généreux. Rendre ce témoignage à la loyauté de cet excellent homme, c'est payer une dette d'honneur.

Arnault n'avait pris aucune part active aux révolutions qui s'étaient succédé en France jusqu'à celle du 18 brumaire. Cela

se conçoit. On conçoit aussi qu'il ait figuré dans cette dernière.

Nommé en 1800, par le ministre de l'intérieur, chef de la division d'instruction publique, il a gardé cette place jusqu'à l'époque de l'organisation de l'université, où il était à la fois conseiller et secrétaire général.

Dans l'intervalle qui s'était écoulé depuis 1800, époque de sa nomination, jusqu'à 1815, époque de sa suppression, ses occupations administratives ne lui firent pas négliger les lettres. Il donna au théâtre français, en 1803, *Don Pèdre*, ou *le Roi et le Laboureur*, tragédie en cinq actes, laquelle fut *sifflée*, comme le relate véridiquement la biographie des *frères*. — *La Rançon de du Guesclin*, ou *les Mœurs du quatorzième siècle*, comédie en trois actes, représentée au

même théâtre, en 1814, n'y fut pas plus favorablement accueillie, ainsi que les *frères* le relatent aussi. Ces pièces sont imprimées dans ce recueil : on peut voir à quel point elles ont mérité leur disgrâce. *Scipion consul,* drame héroïque en un acte, n'a été représenté qu'au prytanée de Saint-Cyr, par les élèves de cet établissement, auxquels Arnault le confia, d'après les désirs du ministre de l'intérieur alors régnant.

Comme chef de l'instruction publique, Arnault composa les ouvrages suivants : 1°, 1804, *De l'administration des établissements d'instruction publique et de la réorganisation de l'enseignement;* 2°, en 1805, 1806, 1807 et 1809, quatre discours où le système d'enseignement adopté alors est développé.

Nommé membre de l'Institut, dès 1799,

il a lu, dans les séances publiques de la classe à laquelle il appartenait, des fragments de *Zénobie*, et un acte des *Guelfes et Gibelins*, tragédies inédites. Il y a lu aussi plusieurs fois des fables, réunies depuis dans un volume publié à Paris en 1812.

Dégagé de toute obligation par l'abdication faite à Fontainebleau en 1814, Arnault alla jusqu'à Compiègne, au-devant du roi, qui le traita avec bienveillance. Il ne réclama rien de ce que le départ des princes lui avait fait perdre; il n'en fut pas moins compris, au mois de février 1815, dans les nombreuses suppressions que l'abbé de Montesquiou fit subir à l'université.

Par cette suppression, que sa conduite ne motivait sous aucun rapport, d'un trait de plume on dépouilla un père de famille des restes d'une fortune que des titres lit-

téraires lui avaient acquise, et que quinze ans de travaux administratifs semblaient lui donner droit de conserver.

M. l'abbé l'aurait-il trouvé trop philosophe pour discuter des règlements et contresigner des procès-verbaux?

Arriva le 20 mars. Pendant l'intervalle qui s'écoula depuis ce jour jusqu'à celui du retour du roi, chargé provisoirement de l'administration générale de l'université, Arnault a été nommé de plus membre du conseil-général du département de la Seine, et député du même département à la chambre de cette époque. C'est la seule législature dont il ait jamais fait partie.

Les détails donnés par les *frères* sur sa conduite et ses opinions dans cette chambre sont généralement vrais, à cela près

qu'il n'a jamais travaillé au journal intitulé *l'Indépendant*.

Arnault est du nombre des trente-huit personnes exilées d'abord de Paris, puis du royaume, par les ordonnances royales.

Depuis son exil, cherchant des consolations dans les lettres, auxquelles il avait dû ses plaisirs, il a publié, à Bruxelles, une seconde édition de ses Fables, édition augmentée d'un tiers, et il vient de donner aux Français la tragédie de *Germanicus*.

Il a en portefeuille plusieurs ouvrages terminés, au nombre desquels est une tragédie de *Lycurgue*. Il travaille à une tragédie intitulée *les Prétoriens;* et, de concert avec un libraire de Hollande, il prépare des éditions de divers livres classiques français.

Arnault n'a pas été compris dans la nou-

velle organisation de l'Institut. Pendant les dix-sept ans qu'il en a fait partie, ce corps l'a nommé deux fois son président : il était, dès l'origine, membre de la commission du dictionnaire.

Arnault était aussi associé de plusieurs académies, soit françaises, soit étrangères, et notamment de l'institut de Naples, et de l'académie de la langue espagnole, à Madrid, où il avait été emmené par l'ambassadeur Lucien Bonaparte. C'est au sujet de son admission dans cette dernière société qu'il prononça, sur les rapports qui devaient exister entre les savants de la France et de l'Espagne, un discours que les journaux du temps ont recueilli. »

Telle est la vérité : je l'ai dite ici dans toute la sincérité de mon cœur. Si, d'après cet exposé, on trouve mérités les malheurs

dont je suis assailli, du moins est-il faux qu'ils aient été mérités par d'autres causes. Surpris très jeune par la révolution, et plutôt dominé par des affections que par des opinions, je suis constamment resté étranger aux factions qui l'ont déshonorée. Je n'ai fait, quoi qu'en disent les *frères*, aucun ouvrage pour les fêtes données par les gouvernements révolutionnaires. Si on m'y eût contraint, peut-être aurais-je cédé, comme tant d'autres, à qui il serait lâche de faire un crime d'avoir chanté, ou plutôt crié, sous le couteau; mais je n'ai pas été dans cette triste nécessité.

Les seuls ouvrages que j'aie composés pour des fêtes publiques sont : un chant lyrique pour *l'inauguration de la statue votée à l'empereur par l'Institut*, et plusieurs cantates pour *le mariage de Napoléon*, ou pour

la naissance de son fils. Ces pièces, exécutées soit à la cour, soit à la ville, m'avaient été demandées par les autorités; elles ne célébraient pas le malheur du monde, mais des événements qui semblaient en garantir la tranquillité : un bon citoyen peut les avouer. Si les *frères* prétendent m'en faire un reproche, je les invite à se rappeler qu'ils ont été mes émules en toutes ces circonstances, avec cette différence, qu'ils ne travaillaient pas seulement pour l'honneur.

On me représente tantôt comme censeur, tantôt comme flatteur de Napoléon; je n'ai été ni l'un ni l'autre.

Éloigné de lui depuis son élévation à l'empire, à compter de cette époque je ne l'ai guère vu qu'en audience publique. Là, comme autrefois en particulier, quand il me faisait l'honneur de m'adresser la parole,

je lui répondais avec une liberté justifiée par nos anciennes relations; mais cette liberté n'a jamais passé les bornes de la convenance : ce n'est pas à lui, mais au général Leclerc, son beau-frère, avec qui j'avais été lié, que j'ai fait la réponse inexactement rapportée dans la biographie des *frères*. Cet officier, qui peut-être n'avait pas dans son art un mérite supérieur à celui que je puis avoir dans le mien, m'ayant dit un jour assez désobligeamment, en compagnie nombreuse, *Te voilà donc, toi qui te crois un poëte, après Racine et Corneille?* — *Te voilà donc*, lui répliquai-je, *toi qui te crois un général, après Turenne et Condé?* Faite à Leclerc, cette réponse était aussi juste que méritée : Leclerc n'avait vaincu ni à Rivoli, ni à Marengo.

Admirateur des hautes qualités de Napo-

léon, reconnaissant de ses bienfaits, j'en ai dit ce que j'en pensais, ce que j'en pense. Je l'ai aimé dans sa prospérité, je l'aime encore dans ses revers, et *lui souhaite tout le bonheur qui ne sera pas un malheur pour la France.*

Qu'on me pardonne ce vœu : je le formais pour les Bourbons, sous l'empire de Napoléon, qui n'y voyait que le sentiment d'un honnête homme. Ce vœu, je l'ai exprimé pour les Bourbons, à l'Institut, en présence d'une commission de dix de ses membres, et notamment de MM. de Fontanes, Suard et Châteaubriand : j'en atteste la loyauté du premier.

Je n'ai pas trahi Napoléon pour le roi.

Quand je suis allé à Compiègne au-devant du roi, l'abdication de l'empereur m'avait dégagé, et j'obéissais à de vieilles affections,

sans blesser celles qui ne m'ont pas quitté.

Je n'ai pas trahi le roi pour Napoléon.

Je n'ai eu aucun rapport avec ce grand homme tant qu'il a été à l'île d'Elbe; je le jure sur mon honneur, et j'ai le droit d'être cru.

Pour me peindre ingrat, on a imprimé que j'avais une pension du roi : je n'ai reçu de ma vie ni pension ni faveur du roi.

Je tenais de la bienfaisance de l'empereur, indépendamment de la place qui faisait la base de ma fortune, une dotation, une action dans les bénéfices des journaux (faveur dont les *frères* jouissaient aussi), et la décoration de la Légion-d'honneur, qu'alors les *frères* n'avaient pas.

Ai-je été ingrat?

Mon malheur répond pour moi. Et quelle est l'étendue de ce malheur?

Ruiné par un ordre de choses qui m'a enlevé tout ce que j'avais acquis depuis la révolution, et ne m'a pas rendu ce que la révolution m'avait fait perdre; sans asile, sans autres ressources que mon talent, l'usage m'en est interdit. En proscrivant mes ouvrages, *une faction sans pudeur comme sans pitié* fait revivre pour moi seul les lois destructives de la propriété; car une industrie quelconque n'est-elle pas une propriété, et n'est-ce pas annihiler en moi ma propriété que de s'opposer à ce que j'en fasse valoir les produits?

Ces principes ne sont pas ceux du gouvernement. La conduite qu'il a tenue à l'occasion de *Germanicus* ne permet pas d'en douter. Tant que l'intérêt particulier n'a pas compromis l'intérêt public, le gouvernement a respecté les droits d'un citoyen

dans un proscrit, et s'est doublement honoré en cette circonstance.

Je le remercie autant d'avoir interdit la représentation de mon ouvrage que de l'avoir autorisée : la première mesure était un acte de justice, la seconde est un acte de prudence ; quelque dommage qu'elle me porte, je suis assez bon Français pour applaudir à toutes deux. Les privations, les besoins, le dénuement, et tous les maux attachés à la vie errante à laquelle je suis condamné, je sais supporter tout cela ; mais ce déchaînement de calomnie qui a redoublé au moment où la fortune semblait jeter sur moi un regard de compassion, mais ces cris de fureur qui reprochent au gouvernement de m'avoir permis de m'exposer à un succès dont j'ai besoin d'être consolé, voilà ce que j'ai peine à supporter, voilà ce qui

m'afflige; moins parcequ'il m'est pénible d'être en butte à tant d'injustices après deux ans de malheurs, que parceque je suis honteux de voir des Français se *diffamer* aux yeux de l'Europe par un tel défaut de toute générosité.

J'ai expliqué ma vie, sans prétendre la justifier. Je n'ai plus rien à dire sur mon compte. Quelque opinion que l'on prenne de moi sur ces faits, conforme au caractère et aux passions du lecteur, cette opinion sera du moins la conséquence de la vérité; il peut, d'après cette notice, dire de moi, en sûreté de conscience, ce qu'elle lui en fera penser.

••••••••

POST-SCRIPT.

Paris, avril 1824.

J'ai peu de choses à ajouter à ce qu'on vient de lire. Les faits antérieurs à mon exil sont les seuls qu'il m'importait d'éclaircir.

Cet exil a duré plus de quatre ans. Ce n'est que le 18 novembre 1819 qu'a été rendue l'ordonnance royale qui mettait, pour les *trente-huit*, un terme aux effets de l'ordonnance royale du 24 juillet 1815. La mesure de rigueur avait reçu son exécution au bout de trois jours; la mesure de consolation ne fut exécutée qu'au bout

d'un mois. M. Pasquier, alors ministre des relations extérieures, ne songea à nous envoyer nos passe-ports qu'à la fin de décembre. Le ministre Fouché lui-même, en pareille circonstance, eût été plus empressé.

Depuis mon rappel en France, n'ayant point eu de part aux affaires publiques, qu'ai-je à dire de moi qui puisse intéresser le public? L'histoire d'un particulier n'a d'importance, au temps où nous sommes, qu'autant qu'elle se lie aux grands intérêts de la société.

Par spéculation comme par goût, j'achève ma vie dans le sein de ma famille, au milieu de mes livres, ne m'occupant guère plus des gens en place, dans le cabinet où je suis enfermé, que les bonnes gens qui voyagent dans la diligence ne

s'occupent de ceux qui les mènent, quoiqu'ils soient exposés à être versés par la gaucherie ou l'imprudence des postillons: je m'occupe encore moins des chiens qui aboient sur la route.

Ma tranquillité a été troublée plusieurs fois depuis mon retour. Je me suis vu impliqué dans plusieurs procès, dont aucun, à la vérité, n'a eu le résultat qu'en espéraient mes accusateurs. Mais à quoi bon rappeler ces tracasseries, qui n'ont plus même aujourd'hui d'intérêt pour moi?

Au fait, la malveillance dont j'ai été, dont je suis peut-être encore l'objet, a plutôt changé ma position qu'elle ne l'a gâtée. Comme le malade qui s'est retourné dans son lit, après quelques souffrances, j'ai retrouvé le repos dans une autre attitude.

Il y a des compensations à tout, a dit l'optimiste de l'époque. Je suis de son avis. Si, parmi des hommes qui ne me connaissent pas, j'ai trouvé des ennemis acharnés, n'ai-je pas trouvé des amis ardents, infatigables, parmi les hommes que je ne connaissais pas? Les amis que mon malheur m'a ôtés valent-ils ceux qu'il m'a donnés? Perdre ainsi, n'est-ce pas gagner?

Dans le plus fort de ma détresse, la consolation m'est souvent venue du lieu d'où je l'attendais le moins. L'estime que m'ont témoignée quelques âmes vraiment nobles ne me permet guère de me montrer sensible aux diffamations par lesquelles on s'est efforcé de justifier le mal qu'on m'a fait.

Quand il a été question de réparer ce mal, des ministres m'ont été défavorables parceque je n'ai pas cru devoir réclamer

de leur excellence la justice du ton dont on demande une grâce : mais d'autres ministres m'ont servi sans que je les sollicitasse. M. Siméon, de son propre mouvement, a présenté à la sanction royale l'ordonnance qui me réintégrait dans des droits acquis par mes longs services; et au refus de M. Roi, lequel, avant d'être ministre de sa majesté, avait été mon collègue à la chambre des cent jours, le grand-maître de l'université, qui ne croit pas l'obéissance au roi incompatible avec le royalisme, a fait exécuter cette ordonnance, également conforme aux lois de l'état et aux lois de l'humanité.

Depuis ce moment j'aurais tort de me plaindre de mon sort : j'y trouve l'honneur et l'indépendance. Si cher que m'aient coûté ces biens, je ne les ai pas trop payés.

J'ai été quelque peu contrarié dans mes

goûts. On semble avoir résolu de me fermer l'accès du théâtre. L'autorité n'a pas même cru devoir permettre la représentation d'une de mes nouvelles tragédies (*les Guelfes et les Gibelins*), quoique l'opinion de la censure ait été que la représentation de cette pièce, dont le but est d'inspirer l'horreur des discordes civiles, serait de l'effet le plus utile sur l'esprit public, même dans le temps présent. J'ai encore pris mon parti sur cette contrariété. En attendant que, honteux d'une prohibition si absurde, on me rouvre la carrière où m'appellent mes habitudes, et peut-être quelque aptitude aussi, je m'en suis frayé une nouvelle; soumis à la seule censure de ma conscience et de ma raison, je la parcours avec la sécurité de l'honnête homme. Associé à trois écrivains aussi courageux que spirituels, je

coopère à la rédaction de la *Biographie des contemporains*, ouvrage que la publication des biographies antérieures a rendu nécessaire, ouvrage qui, s'il n'est pas exempt d'erreur, est au moins exempt de mensonges. De plus, j'écris l'histoire des vingt premières années de ce siècle, si fécond en grands événements, en traits héroïques, en terribles catastrophes. C'est encore écrire la tragédie.

Mon nom d'ailleurs n'est pas encore étranger au théâtre. Il y a été plus d'une fois proclamé honorablement depuis *Germanicus*, ce nom, qui est aussi celui de l'auteur de *Régulus* et de *Pierre de Portugal*. Les succès de mon fils m'ont fait oublier qu'il ne m'était plus permis de m'exposer même à une chute.

Quand on lèvera l'interdiction dont je

suis frappé, peut-être mes forces m'auront-elles abandonné, peut-être ne rendra-t-on la permission de marcher qu'à un homme qui en aura perdu la faculté. Je pourrai néanmoins offrir alors au public plus d'un ouvrage que j'aurai terminé avant d'entrer dans la vieillesse. Cinq tragédies, depuis long-temps, attendent dans mon porte-feuille le jour de la représentation.

Une d'elles seulement sera publiée dans cette édition; c'est *Guillaume de Nassau*, tragédie conçue et exécutée depuis mon retour en France, et dont je fais hommage à l'un des descendants de ce grand homme.

Ma situation présente me donne lieu de croire que l'on n'attribuera pas à la flatterie cet acte qui m'est inspiré par la reconnaissance. J'ai été persécuté très vivement, à plusieurs reprises, dans le royaume des

Pays-Bas, c'est la vérité; mais c'est aussi la vérité que les Nassau m'ont protégé, autant qu'il le leur a été possible, contre les exigences du comité européen, dont le généralissime de la sainte alliance n'a pas dédaigné de se rendre l'organe; mais c'est aussi la vérité que, forcés de souffrir que la persécution m'atteignît chez eux, ces princes ont fait tout ce qui dépendait d'eux pour l'adoucir; ajoutons, pour leur honneur et pour le mien, que cette bienveillance n'a été ni provoquée ni reconnue par des complaisances indignes d'eux et de moi.

A. V. Arnault.

MARIUS

A MINTURNES,

TRAGÉDIE EN TROIS ACTES,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE *FOIS* A PARIS, SUR LE THÉATRE FRANÇAIS, LE 19 MAI 1791.

Ille fuit vitæ Mario modus, omnia passo
Quæ pejor Fortuna potest, atque omnibus uso
Quæ melior, mensoque homini quid fata pararent.

Lucanus, *Pharsal.*, II.

AVERTISSEMENT.

La tragédie de MARIUS A MINTURNES, représentée au Théâtre Français en 1791, était faite depuis plusieurs années. M. Arnault, qui n'habitait pas alors Paris, ne songeait à rien moins qu'à donner au théâtre cette étude composée dans ses loisirs, qu'il partageait entre la lecture de Plutarque et le plaisir de faire des vers.

Des gens de lettres, auxquels il communiqua ses essais, furent frappés de l'énergie qui caractérise celui-ci. Ils pressèrent le jeune auteur de le tirer de son portefeuille et de le lire aux comédiens.

L'opinion favorable que ce conseil lui donna de cet ouvrage l'engagea à y attacher plus d'importance, et à l'examiner avec attention. *Marius* était en cinq actes. Une intrigue amoureuse, imaginée pour fortifier l'action, ne servait qu'à l'affaiblir : l'auteur n'avait pas osé être simple; il avait cru l'amour indispensable dans un sujet qui le repoussait; il avait fait, de son propre mouvement, la même faute que le jeune Voltaire a faite dans son *OEdipe*, contre sa propre volonté. Plus heureux que Voltaire sous ce rapport, il répara le mal avant la représentation. Les conseils d'autrui lui avaient indiqué le vice de sa composition; il trouva en lui les moyens de le faire disparaître. L'action de *Marius* fut resserrée en trois actes. Débarrassée d'un épisode qui en ralentissait la marche et divisait l'intérêt, cette tragédie est si bien réduite à ses véritables proportions, que l'auteur ne conçoit pas comment il avait pu lui en donner d'autres.

C'est dans cette forme que l'ouvrage fut présenté aux comédiens français, qui le reçurent avec enthousiasme. Le public a confirmé leur jugement.

Après la représentation, l'auteur de *Marius* fut demandé à grands cris par le parterre. Les journaux du temps remarquèrent que ce n'est pas sur le théâtre que M. Arnault se montra, mais dans la loge de sa mère, au milieu de sa famille. Cette innovation, qui accordait ce qu'un homme de lettres doit au public avec ce qu'il se doit à lui-même, fut universellement approuvée ; elle n'a pourtant été imitée que trente ans après, par M. Arnault fils, auteur de *Régulus :* espérons, pour l'honneur des lettres, qu'elle passera en usage.

Marius fut représenté le 19 mai 1791. L'austère simplicité du sujet, l'intérêt des situations, l'énergique âpreté du héros, frappèrent les spectateurs, et parurent des beautés aux yeux des Français. Trois ans auparavant, ils n'y auraient peut-être vu que des défauts. Mais les esprits avaient été retrempés dans cet intervalle par la révolution; et le goût des fadeurs, qui, depuis un siècle, s'était emparé même de la scène tragique, cédait enfin l'empire à un goût plus sévère. D'ailleurs, l'extrême jeunesse de l'auteur ajoutait encore à l'intérêt que pouvait exciter son ouvrage.

Cet ouvrage fut l'objet de plus d'une critique. Toutes ces critiques n'étaient pas également justes.

On a reproché à l'auteur d'être aussi souvent épique que tragique dans *Marius*. Ce défaut, si c'en est un ici, n'est-il pas inhérent à la nature même du sujet? Était-il possible de traiter ce sujet, qui appartient essentiellement au genre admiratif, sans prendre le ton le plus élevé? Dans l'impossibilité d'émouvoir la sensibilité, ne fallait-il pas chercher tous

les moyens de frapper l'imagination et d'étonner des spectateurs qu'on désespérait d'attendrir ?

On a reproché de plus à l'auteur d'avoir choisi pour son héros un homme féroce, un homme non moins célèbre par les proscriptions qu'il ordonna que par celle dont il fut l'objet, et indigne, sous ce rapport, de l'intérêt qu'on appelle sur lui.

Cette critique n'est que spécieuse. Ce n'est pas sur Marius proscripteur, mais sur Marius proscrit, que cet intérêt est appelé. Ce ne sont pas les crimes de Marius, mais ses malheurs, que l'auteur présente à l'admiration, mais l'excès du courage avec lequel il supporta l'excès de l'infortune, mais le spectacle d'un grand homme défendu par sa gloire contre les fureurs de la haine, et désarmant la vengeance d'un barbare par le souvenir même des victoires qui l'ont provoquée.

C'est à ces sentiments, sans doute, qu'il faut attribuer le grand effet de toutes les scènes où Marius figure, et notamment de celles du vétéran dans le second acte, et du Cimbre dans le troisième.

Il y a plus d'une manière d'intéresser au théâtre. La moins sûre n'est pas de mettre une grande âme aux prises avec un grand danger, et de la montrer supérieure au sort.

Marius a été joué fréquemment, et a toujours obtenu le même succès. La dernière reprise de cette tragédie eut lieu au mois d'avril 1815. Les circonstances avec lesquelles elle coïncida lui ayant donné un éclat extraordinaire, on en a conclu qu'elle avait été calculée de manière à coïncider avec ces circonstances : c'est une erreur. Le fait appartient à une cause tout-à-fait étrangère à des considérations politiques.

Les comédiens français, lorsqu'ils sont au moment de don-

ner un nouvel ouvrage d'un auteur qui a déjà des pièces à leur répertoire, ont l'habitude d'en faire précéder la représentation par la reprise d'une de ces anciennes pièces. C'est en conséquence de cet usage qu'ils remirent le *Marius* de M. Arnault, dont ils étudiaient dès lors le *Germanicus*. Le hasard a fait le reste.

Quand on réfléchit, cependant, aux rapports qui existaient entre le proscrit de Minturnes et celui de l'île d'Elbe, on est peu surpris des nombreuses applications que le public fit du passé au présent.

Mais que ces applications aient été imputées à crime à l'auteur, mais que l'effet de *Marius* ait été mis au rang des attentats pour lesquels, privé de sa fortune et de sa patrie, il s'est vu dénoncé à l'Europe entière comme un des plus dangereux ennemis de son repos, voilà ce qu'on aura peine à concevoir.

Monsieur, aujourd'hui Louis XVIII, dans la maison duquel M. Arnault avait *acheté* un office, eut la bonté de consentir à ce que *Marius à Minturnes* lui fût dédié. La marche des événements n'ayant pas permis à l'auteur d'user de cette faveur, il offrit à une femme également belle et spirituelle un hommage que les tyrans du jour lui défendaient d'adresser, même indirectement, au malheur.

Épître dédicatoire

à

Madame L. Brak.

Je vous remercie, vous qui n'avez pas dédaigné cet essai d'un poëte de vingt ans ; vous le dédier, c'est acquitter le tribut que tout être sensible doit au sexe aimable. Quelle que soit l'austérité de mon Marius, je ne crains plus d'être accusé de n'avoir point sacrifié aux Grâces.

Arnault.

PERSONNAGES.

CAIUS MARIUS.

Le jeune MARIUS, sous le nom de MUTIUS.

GÉMINIUS.

CÉTHÉGUS.

AMICLAS, vétéran.

ALBIN.

RUTILE.

UN CIMBRE.

PEUPLE.

SOLDATS ROMAINS.

La scène est à Minturnes, et sur les bords d'un marais qui n'en est pas éloigné.

MARIUS A MINTURNES.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une place publique.

SCENE I.

GÉMINIUS, CÉTHÉGUS.

GÉMINIUS.

Le plus fier des Romains, trahi par la fortune,
De son caprice enfin subit la loi commune.
Le destin, qui pour lui s'épuisait en bienfaits,
L'accable de revers égaux à ses succès.
Marius fuit. Mais quoi! pense-t-on qu'il évite
Le glaive suspendu sur sa tête proscrite?
Dans ces lieux amené par son malheureux sort,
Il y cherche un asile, et va trouver la mort.

CÉTHÉGUS.

Après avoir tonné sur cette illustre tête,
Entre les mains des dieux quand la foudre s'arrête,

Pourquoi, plus implacable et plus barbare qu'eux,
Vouloir toujours la mort d'un héros malheureux?
Songez, Géminius, songez que ce grand homme
Fit long-temps le destin de la terre et de Rome;
Songez que Marius, jusque dans ses revers,
Attache encor sur lui les yeux de l'univers.

GÉMINIUS.

Les dieux sont-ils calmés, quand, servant ma vengeance,
Eux-mêmes ont livré le traître en ma puissance?
Aux lieux où je commande ils ont conduit ses pas;
N'est-ce pas annoncer qu'ils veulent son trépas?
Ils seront obéis. Mais, dans ma rage extrême,
Je l'immole à ces dieux encor moins qu'à moi-même.
Songez-y, Céthégus, puis-je oublier jamais
Mes affronts, mon exil, tous les maux qu'il m'a faits
Aux jours de sa puissance et de son injustice?
Quand à ma haine enfin la fortune est propice,
De nos propres malheurs vengeons-nous par nos mains.
Que dis-je! prévenons les malheurs des Romains.
Si Rome et l'univers regardent comme un crime
Que l'on ose frapper cette illustre victime,
Sylla me justifie, et, servant mon courroux,
Le décret du sénat légitime mes coups.

CÉTHÉGUS.

Une haine privée, à l'état étrangère,
Déciderait ainsi du destin de la terre!
Et Marius, qu'én vain Rome aurait condamné,
Au lieu d'être puni, serait assassiné!

Je ne puis le penser. Ah! tout, jusqu'à la haine,
Doit devenir vertu dans une âme romaine.
Du puissant ennemi qui veut vous étouffer,
Sans doute qu'un grand cœur se plaît à triompher;
La vengeance pour lui, sans doute, a de grands charmes,
Tant qu'il faut repousser les armes par les armes :
Mais d'un noble péril ce cœur qui fut charmé
Doit rougir d'accabler un rival désarmé.
Marius fugitif est-il donc tant à craindre?
Autant il fit envie, autant il est à plaindre.
Banni du monde entier, sans amis, sans appui,
L'excès de sa faiblesse intercède pour lui.

GÉMINIUS.

Plus il est malheureux, plus le destin l'accable,
Plus, s'il se relevait, il serait implacable.
Je connais Marius : il doit être écrasé,
Tandis que de sa chute il est encor brisé.
Frappons les derniers coups. Romains, plus de faiblesse;
D'une absurde pitié que le murmure cesse.
Au public intérêt associant le mien,
En me vengeant, d'ailleurs, j'agis en citoyen.
Eh! qu'importe au sénat, qui proscrit un perfide,
A servir sa fureur quel motif me décide?
J'obéis, c'est assez; et l'état satisfait
Doit approuver la cause en approuvant l'effet.
Qui sait si les héros que le monde révère
Eux-mêmes souffriraient cet examen sévère?
Si Brutus, si Camille, Horace et Régulus,

Romains qu'à tant de droits on admire le plus,
Brûlaient uniquement du feu de la patrie
Quand ils sacrifiaient et leur sang et leur vie?
Le cœur inaccessible à toute passion,
Étranger à la haine, exempt d'ambition,
Purement embrasé du seul amour de Rome,
Pour mieux être Romain, cesserait-on d'être homme?
Quand Marius lui-même, au consulat porté,
Dut maintenir les lois qui font la liberté,
A-t-il eu d'autres lois que celles de sa haine,
Et ne l'a-t-on pas vu, sous là pourpre romaine,
Abusant du pouvoir en ses mains réservé,
Homme public, venger souvent l'homme privé?
Il m'opprimait alors. Quand le sort me le livre,
J'oublîrais cet exemple, ou n'oserais le suivre!

CÉTHÉGUS.

Ah! s'il ne s'agissait que de verser un sang
Obscur dans l'univers, à Rome indifférent,
On pourrait, n'écoutant de loi que sa colère,
Sans péril à l'instant en abreuver la terre.
Un vil sang, à l'état inutile, étranger,
Vaudrait-il qu'on versât du sang pour le venger!
Mais il vous faut, ici, vous immoler un homme
Qui, par Rome proscrit, est défendu par Rome;
Qui, parmi les Romains formés en deux partis,
Compte autant de vengeurs qu'il compte d'ennemis.
L'un verrait dans la mort dont il serait victime
Une grande justice, et l'autre un plus grand crime.

Ah! laissons au consul, ah! laissons au sénat...

GÉMINIUS.

On vient. C'est Mutius.

SCÈNE II.

GÉMINIUS, CÉTHEGUS, MUTIUS, SOLDATS.

GÉMINIUS.

Eh bien! brave soldat,
Approche. Qu'as-tu vu?

MUTIUS.

Le comble du courage.
Un proscrit, accablé par la fatigue et l'âge,
Brave notre vengeance, échappe à nos efforts,
Et sauve enfin sa vie à travers mille morts.
Avec quelques soldats placé sur la colline,
Mes regards dominaient sur la plaine voisine.
Le jour qui déclinait faisait place à la nuit,
Quand un vieillard pesant, qu'un esclave conduit,
Sort à pas lents du bois. A sa misère extrême,
Je le crois Marius; je cours: c'était lui-même.
La mer est d'un côté, de l'autre nos soldats.
La terre qu'il parcourt bientôt manque à ses pas;
La terre le trahit, il se jette à la nage.
Un vaisseau, par hasard, flottait près du rivage:
Il l'aborde à nos yeux, et nos yeux confondus
Ont jusque dans sa fuite admiré Marius.

Nous avons du sénat annoncé la vengeance.
Pour sauver Marius tout est d'intelligence.
Nous menacions en vain ; les vents, les matelots,
L'entraînent loin de nous, d'accord avec les flots.

GÉMINIUS.

Je me flattais, amis, qu'à mes vœux moins contraire,
Ce jour me livrerait et le fils et le père.
Tout cet espoir, enfin, serait-il donc trompé ?
A ma fureur déjà le père est échappé :
Répondez-moi du fils, et j'aurai quelque joie
De retrouver du moins la moitié de ma proie.

CÉTHÉGUS.

D'où vous naît cet espoir ?

GÉMINIUS.

Sous des habits obscurs,
Le jeune Marius est caché dans ces murs.
Un esclave infidèle a décelé son maître.
Il dut me le livrer.

MUTIUS.

Il vous trompa peut-être.

GÉMINIUS.

J'ignore quel motif a pu le retenir :
Mais, depuis quatre jours, il devait revenir ;
Il ne reparaît pas.

MUTIUS.

Dans le sang du perfide
Le maître aura puni ce complot homicide.
L'esclave est mort... sans doute ; et, tranquille en ces lieux,

Le jeune Marius abuse tous les yeux.
Encore adolescent il avait quitté Rome.
Après six ans d'absence il y revient, mais homme.
Accablé de soucis, et de chagrins rongé,
A tous les yeux en vain son visage a changé;
Il ne l'est pas aux miens.

CÉTHÉGUS, à part.

Grands dieux!

GÉMINIUS.

Tu dois connaître
Quel trésor doit payer la tête de ce traître.

CÉTHÉGUS.

Par un assassinat on pourrait l'acheter!

GÉMINIUS.

Par un assassinat! l'osez-vous répéter?
Par un assassinat! est-ce ainsi que l'on nomme
Le coup qui fait tomber un ennemi de Rome?
L'honneur de le porter a droit de te tenter;
Ami, que réponds-tu?

MUTIUS.

Je le veux mériter.

GÉMINIUS.

C'est parler en Romain, c'est servir la patrie,
Que terminer le cours d'une odieuse vie;
C'est punir le mépris de nos plus saintes lois;
C'est venger le sénat, outragé tant de fois;
Des Romains égorgés c'est apaiser la cendre;
C'est sauver tout le sang qu'un cruel peut répandre.

Cours remplir ce devoir; puis à Rome, en vainqueur,
Va recevoir le prix offert à son vengeur.
Sous ces voûtes bientôt je reviendrai t'attendre.

(Il sort avec les soldats. Mutius veut le suivre, mais Céthégus le retient.)

SCÈNE III.

CÉTHÉGUS, MUTIUS.

MUTIUS.

Que me veut Céthégus?

CÉTHÉGUS.

Soldat, il faut m'apprendre
En quels lieux est caché le jeune Marius:
Il faut me le livrer.

MUTIUS.

Je sais trop, Céthégus,
Au sort de ce proscrit quel intérêt te lie.

CÉTHÉGUS.

Eh bien, si tu le sais, accorde-moi sa vie.
Sylla fit d'un peu d'or le prix d'un grand forfait;
Je fais de mes trésors le prix d'un grand bienfait:
Ne pourraient-ils calmer la fureur qui t'anime?
L'or n'a-t-il de valeur que lorsqu'il paie un crime?
Réponds.

MUTIUS.

As-tu pensé marchander ma pitié?

CÉTHÉGUS.

Ah ! si tu connaissais les pleurs de l'amitié,
Ses terreurs, ses tourments, tu serais moins barbare.
Tu n'as donc point d'ami?

MUTIUS.

J'ai l'ami le plus rare
Qui d'un infortuné puisse adoucir le sort.
Pour moi, dans ce moment, il brave encor la mort;
Pour me sauver, il s'offre au coup qui me menace.

CÉTHÉGUS.

Par cet ami si cher, accorde-moi la grâce
Que l'amitié tremblante implore de ton cœur.
Délivrant Marius, sois mon libérateur.
Oui, pour toi la pitié doit avoir quelques charmes.
Tu t'attendris!

MUTIUS.

En vain je veux cacher més larmes.

CÉTHÉGUS.

La source en est trop pure: ah! laisse-les couler!

MUTIUS.

Céthégus, avec toi c'est trop dissimuler:
A ta foi trop long-temps c'est avoir fait outrage.
Ne cherche pas plus loin l'ami de ton jeune âge :
Il est dans ces remparts, il est devant tes yeux.
Embrasse Marius.

CÉTHÉGUS.

Marius! ah, grands dieux!
Et mes yeux si long-temps ont pu te méconnaître!

LE JEUNE MARIUS.

J'ai trompé des regards plus clairvoyants peut-être.

CÉTHÉGUS.

A ma tendresse, hélas! depuis six ans ravi,
En quel affreux état revois-je mon ami!

LE JEUNE MARIUS.

Mes traits ont pu changer par l'infortune et l'âge;
Mais non jamais mon cœur.

CÉTHÉGUS.

En tremblant j'envisage
Les périls qu'en ces lieux à chaque instant tu cours.
Un seul mot, un regard, et c'est fait de tes jours.

LE JEUNE MARIUS.

Le péril est passé. Trahi par un esclave,
J'allais tomber aux mains des cruels que je brave,
Si, par un prompt trépas punissant son projet,
Je n'eusse dans la tombe enfermé mon secret.
Sous l'habit d'un soldat je crains peu de paraître.
Plus de précaution m'eût décelé peut-être.
Trop de timidité le plus souvent nous perd:
Un proscrit qui se cache est bientôt découvert.
Cru l'ennemi mortel de mon auguste père,
De ses vils ennemis je trompe la colère.
Et quel affreux tourment pour mon cœur déchiré!
Tout homme est un bourreau de son sang altéré;
Je ne vois près de moi que des mains toutes prêtes
A se saisir du prix qui doit payer nos têtes.
Distingué des humains jusque dans son malheur,

Mon père, par prodige, échappe à leur fureur.
Seul en butte au péril, je ne saurais plus craindre.
J'ai revu Céthégus, pourrais-je encor me plaindre?
Le ciel ne m'est propice ou cruel à moitié;
S'il permet le malheur, il donne l'amitié.

CÉTHÉGUS.

C'est ou pour te venger, ou pour mourir ensemble,
Que la faveur des dieux en ces lieux nous rassemble.
Dispose de mes biens, dispose de mon bras.
Au bout de l'univers faut-il suivre tes pas?
Tout ce qu'il t'enleva le sort peut te le rendre.
Marius peut encor renaître de sa cendre.
Si j'en crois mon espoir, ce calme d'un moment
N'est que le précurseur d'un grand embrasement.
Quel est donc le projet que forme ton courage?
Prétends-tu plus long-temps rester sur ce rivage?
Les jours de Marius ne sont plus en danger;
Ami, que résous-tu?

LE JEUNE MARIUS.

Le joindre et le venger.
Le vaisseau qui l'enlève aux rives d'Italie
L'aura porté bientôt en l'île d'Ennarie.
Là, joint par Grannius et par quelques amis,
Il doit de sa fortune assembler les débris,
Et prouver, de retour, à sa patrie ingrate
Que le vainqueur de Rome eût vaincu Mithridate.
Tu me connais, ami; digne de ce héros,
On m'eût vu sur ses pas m'élancer dans les flots,

Si, moins sûr du salut d'une tête si chère,
Un autre soin ne m'eût retenu sur la terre.
Sylla, nous jugeant tous sur son cœur inhumain,
Croit en vain que dans Rome il n'est plus de Romain.
L'ingratitude, ami, n'est pas dans la nature.
Le peuple est effrayé; cependant il murmure.
Il chérit Marius; il voit avec horreur
Le sort que l'on prépare à son libérateur,
Et demande en tremblant si le sénat oublie
Que deux fois ce grand homme a sauvé l'Italie.
A s'exprimer plus haut il peut être excité
Par l'aspect du péril et de la vérité.
Démasquons ce Sylla, tyran d'un peuple libre,
Des flots du sang romain grossissant ceux du Tibre:
Qu'on le voie, implacable, ambitieux, ingrat,
Ne venger que lui seul en vengeant le sénat;
Prudent en sa fureur, accabler de sa haine
Ceux sur qui reposait la liberté romaine;
Par d'utiles forfaits s'assurer les faisceaux;
Changer Rome en désert, nos palais en tombeaux;
Et, chargeant tous les bras d'immoler ses victimes,
Rendre le monde entier complice de ses crimes.

CÉTHÉGUS.

Je connais un moyen plus infaillible encor:
Parlons à l'intérêt; semons, prodiguons l'or.
A la honte des mœurs, dans le siècle où nous sommes,
J'avoue, en rougissant, qu'il peut tout sur les hommes.
Employé par nos mains pour un plus noble but,

Que Rome, qu'il perdit, lui doive son salut.
Mais si toujours pour nous le sort était contraire,
Partageant jusqu'au bout le destin de ton père,
Ami, c'est en Romain qu'on nous verrait finir!

LE JEUNE MARIUS.

Qui pourrait sur la terre alors nous retenir?
Une patrie éteinte, un repaire de crimes,
Peuplé de délateurs, de bourreaux, de victimes,
Où l'impur égoïsme, étouffant l'amitié,
Au fond de tous les cœurs a séché la pitié;
Où le vulgaire encense un pouvoir qui l'outrage;
Où le noble craint plus la mort que l'esclavage?...
Quand au milieu de Rome on cherche Rome en vain,
Mourir est un bonheur pour quiconque est Romain.

CÉTHÉGUS.

L'univers nous verra vaincre ou mourir ensemble.
Marchons sans plus tarder. Qu'à son tour Sylla tremble.

SCÈNE IV.

CÉTHÉGUS, LE JEUNE MARIUS, GÉMINIUS.

GÉMINIUS.

Si j'en dois croire un bruit en ces murs répandu,
Marius à ma haine est pour jamais rendu.
La nef qui l'accueillit vient de remettre à terre
Un fardeau qui de Rome attirait la colère.

Après l'avoir soustrait au plus pressant danger,
Craignant de le trahir et de le protéger,
Le nocher, profitant d'un sommeil favorable,
A laissé ce proscrit étendu sur le sable;
Ce proscrit, qui ne peut rencontrer des abris
Que parmi les roseaux qui bordent le Lyris [1].
Le ciel est tout en feu. Le plus affreux orage
Avance encor sa perte, et m'en est le présage.

(On entend le tonnerre.)

Par quel prodige enfin pourrait-il m'échapper?
Mes soldats dispersés le vont envelopper.
Mais pour sa mort en vain dans ces lieux tout s'apprête;
Quel bras fera tomber cette superbe tête?
Parmi tant de soldats, d'un tel exploit jaloux,
C'est toi que j'ai choisi pour frapper ces grands coups.
Pour mériter deux fois le plus noble salaire,
A la tête du fils joins la tête du père.

LE JEUNE MARIUS.

S'il est vrai qu'en effet les implacables dieux
Veulent entre tes mains les livrer tous les deux,
Oui, je puis réunir et l'une et l'autre tête.
Mais elle coûtera, cette double conquête!
Je cours la préparer. La foudre qui me luit
Éclairera mes pas égarés dans la nuit.
Tu verras qu'au courage il n'est rien d'impossible;
Qu'il n'est pas d'antre affreux, de roc inaccessible,
D'impénétrable abri, qui puisse me cacher
Un mortel qu'aux enfers je descendrais chercher.

O vous qui m'inspirez un transport si sublime,
Dieux justes, secondez le zèle qui m'anime!
Le plus saint des devoirs arme aujourd'hui mes mains,
Rome; et je cours remplir les vœux des vrais Romains.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Il fait nuit. Le théâtre représente une forêt d'un côté, où l'on aperçoit une chaumière; de l'autre sont les marais de Minturnes; dans le fond, on voit la mer agitée. On reconnaît Marius à la lueur des éclairs.

SCÈNE I.

MARIUS.

Le monde a conspiré la perte d'un seul homme,
Et la nature entière est d'accord avec Rome.
De son sein l'océan m'écarte avec effroi;
La terre me repousse et s'ébranle sous moi.
C'est en vain que la nuit, moins cruelle et plus sombre,
Favorise mes pas et me prête son ombre;
Au défaut du soleil, la foudre ici me luit,
Et montre à l'univers qu'enfin Marius fuit!
Par d'étonnants revers le sort veut que j'expie
Les étonnants succès qui signalent ma vie;
Il veut faire admirer à la postérité
Mon infortune autant que ma prospérité [2]...
Tout se tait, tout a fui dans une horreur profonde;
Et seul je semble errer sur les débris du monde.
Je n'irai pas plus loin; j'attends ici mon sort.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je brave la mort.
Demanderai-je aux dieux qu'un trépas plus illustre
Au nom de Marius ajoute un nouveau lustre?
Quarante ans de combats m'ont épargné ce soin,
Et pour être immortel je n'en ai pas besoin.
Expirer loin de Rome, en cette solitude,
N'est-ce pas la punir de son ingratitude?
Je l'abandonne en proie au plus pressant danger;
Oui! me laisser mourir, c'est assez m'en venger!
Teutons, Cimbres, Gaulois, que ce jour vous rallie;
La mort de Marius vous livre l'Italie [3]!
Mais Sylla, cependant, ne recueille-t-il pas
Cet absolu pouvoir, objet de nos débats?
Favorable à ses vœux, mon désespoir seconde
Son orgueil, qui l'appelle à l'empire du monde.
Est-ce ainsi que mon cœur apprit à le haïr?
Son plus fidèle ami le peut-il mieux servir?
Ah! quels que soient les maux dont la mort nous délivre,
Montrons-nous Marius en osant encor vivre.
Dussé-je encor m'attendre à de plus grands revers,
Je ne puis me résoudre à céder l'univers.
Vivons, tant que ce noble et puissant héritage
D'un autre que mon fils peut être le partage;
Vivons, tant qu'un sénat, guidé par l'intérêt,
N'aura pas à mes pieds révoqué mon arrêt;
Vivons, tant que ce bras, pour victoire dernière,
N'aura pas à Sylla fait mordre la poussière.
Mourir, c'est fuir: vivons!... En ces lieux j'aperçois

L'abri qui m'est offert sous ces rustiques toits.
C'est chez l'infortuné que la pitié se trouve:
Sans peine on compatit au malheur qu'on éprouve [4].
L'instant fatal pour moi n'est pas encor venu.
Les dieux, qui sur les flots m'ont déjà soutenu,
Les dieux, qui sous mes pas aplanissent la route,
Pour un grand avenir m'ont conservé, sans doute.
Éprouvons les destins, fatiguons leur courroux;
Voyons si le malheur est plus constant que nous.

SCÈNE II.

MARIUS, AMICLAS.

AMICLAS, sortant de la chaumière de laquelle Marius s'est approché.

Qui trouble mon sommeil? quelle voix importune
Me ravit le seul bien qui reste à l'infortune?

MARIUS.

La voix d'un homme encor plus malheureux que toi.

AMICLAS.

Plus malheureux! Eh bien! qu'exigez-vous de moi?
Malgré la nuit, l'orage, et si loin de la ville,
Que venez-vous chercher dans ces bois?

MARIUS.

Un asile.

AMICLAS.

Entrez sous ces roseaux, et partagez le mien.

Poursuivrait-on vos jours?

MARIUS.

Ne me demande rien.
Je t'ai dit de mon sort tout ce que j'en veux dire;
Je suis infortuné, cela doit te suffire.

AMICLAS, à part.

Sa voix, ce noble orgueil, tout accroît mes soupçons;
Tout me fait voir en lui le vainqueur des Teutons.
C'est en vain qu'il se cache; un si grand caractère
Malgré lui le décèle, et dément sa misère.

MARIUS.

D'où naît l'inquiétude où je vois tes esprits?

AMICLAS.

D'armes et de soldats tous ces bois sont remplis.

MARIUS.

Eh bien! de quelque effroi ton âme est-elle atteinte?

AMICLAS.

Auprès de Marius peut-on sentir la crainte?

MARIUS.

Tu connais Marius?

AMICLAS.

Qui ne le connaît pas?

MARIUS.

Frappe donc; qui t'arrête, et qui retient ton bras?
Immortalise-toi par un forfait insigne.
Nier mon nom serait m'en reconnaître indigne.
De mes biens c'est le seul qu'on ne puisse m'ôter;
Et je ne fus jamais si fier de le porter.

Contente, en terminant la plus illustre vie,
Ceux dont elle provoque ou la haine ou l'envie:
Les vainqueurs ne m'ont pas pardonné mes succès;
Les vaincus pourraient-ils les pardonner jamais?
Et n'est-ce pas nourrir un espoir inutile
Que de croire qu'au monde il me reste un asile?
Le destin t'a livré Marius désarmé:
Rassure, d'un seul coup, l'univers alarmé;
Verse le sang que Rome et Sylla te demandent,
Et sois digne à ce prix des trésors qui t'attendent.
Le Romain ne doit pas être ingrat à demi;
Il sait trop ce que peut un illustre banni.
On a vu Marcius, des murs de Coriole,
Ramener la terreur au pied du Capitole [5]:
Je vis, et Rome enfin me connaît trop, je croi,
Pour en attendre moins d'un proscrit tel que moi.
Frappe donc!

AMICLAS.

Ah! tu veux que j'assassine un homme
Vengeur de l'Italie et protecteur de Rome;
Que j'enfonce un poignard dans le sein d'un héros
Dont, pendant quarante ans, j'ai suivi les drapeaux!
Deux fois dans les combats tu m'as sauvé la vie;
Et la tienne par moi pourrait t'être ravie!
Au sang d'un bienfaiteur je tremperais ma main!
Que tu me crois ingrat!

MARIUS.

Je te croyais Romain.

AMÍCLAS.

Moi ! je ne le suis plus ; ce nom m'est une injure ;
Mon cœur le désavoue, et ma bouche l'abjure.
Ainsi que Rome, ardent à te persécuter,
Si le monde est ingrat, tu dois m'en excepter.
La faveur de Sylla n'offre rien qui me flatte :
En vain pour me séduire à mes yeux elle éclate ;
Je préfère le sort d'un obscur citoyen
A ces honteux honneurs payés de tout le mien.
Le crime autorisé n'en est pas moins un crime.
Daigne te confier au zèle qui m'anime.
Ah ! si par le malheur ton cœur n'est pas changé,
Tu dois craindre la mort quand tu n'es pas vengé :
Soumets-toi donc à vivre. En secret, en silence,
Réfléchis ta fureur et mûris ta vengeance.
Laisse tes ennemis, abusés sur ton sort,
S'endormir follement sur le bruit de ta mort :
Fais suivre ce sommeil par un réveil funeste.
Tu dois tout espérer, puisque ton nom te reste :
Le seul nom d'un héros enfante des soldats ;
Tu les verras en foule accourir sur tes pas,
Honteux de leur caprice et de leur barbarie,
Contre tes oppresseurs diriger leur furie ;
Te consacrer leur bras, te prodiguer leur sang,
Racheter un forfait par un bienfait plus grand.

MARIUS.

Ami, je reconnais, à ce noble langage,
D'un digne vétéran l'inflexible courage.

Nos deux cœurs sont d'accord, et tu m'as répété
Ce que l'honneur au mien avait déjà dicté.
Le trépas seul éteint l'espoir au cœur de l'homme;
Et Rome peut encor se retrouver dans Rome.
Mais apprends-moi ton sort, apprends-moi quels revers
Ont fixé ton séjour au fond de ces déserts.

AMICLAS.

J'y réside exilé par un arrêt suprême.

MARIUS.

Et cet arrêt, ami, qui l'a signé?

AMICLAS.

Toi-même.

MARIUS.

Achève : sans détour dis-moi la vérité :
L'arrêt était injuste?

AMICLAS.

Il était mérité;
C'était un châtiment, et non pas une offense.
Viens voir qu'il est encor quelque reconnaissance.

MARIUS.

Ciel, si tu veux punir les crimes du sénat,
Donne à tous mes amis le cœur de ce soldat!

(Il entre dans la chaumière.)

AMICLAS.

J'aime cette fierté que rien ne peut abattre :
Jusqu'au dernier soupir, pour toi je veux combattre,
Reçois-en mes serments, tu peux compter sur eux :
Je ne suis qu'un soldat, et tu n'es pas heureux.

SCÈNE III.

AMICLAS, LE JEUNE MARIUS.

AMICLAS.

Qui s'approche?

LE JEUNE MARIUS.

Un vieillard a-t-il, malgré l'orage,
Traîné ses pas errants jusqu'en ce lieu sauvage?
Réponds-moi.

AMICLAS.

Je l'ignore. A cet infortuné
Quel intérêt prends-tu?

LE JEUNE MARIUS.

Rome l'a condamné;
Sa tête est mise à prix. Ministre de vengeance,
J'apporte du sénat l'ordre et la récompense.
Tu peux la mériter en livrant dans mes mains
L'ennemi de Sylla, l'ennemi des Romains.

AMICLAS.

Quel est cet ennemi? de quel horrible crime
Cet ingrat citoyen doit-il être victime?

LE JEUNE MARIUS.

Soutenu par le peuple, il dispute à Sylla
L'honneur d'aller combattre un autre Jugurtha [6].
Le sénat l'en exclut, et le peuple le nomme.

AMICLAS.

Le peuple, de tout temps, fut l'appui du grand homme;
Et souvent le sénat fut jaloux des vertus.
Mais apprends-moi le nom du proscrit.

LE JEUNE MARIUS.

Marius.

AMICLAS.

Marius! C'est son sang que le sénat demande?
C'est son sang qu'à Sylla tu prétends que je vende?
Pour acheter sa tête, il faut l'apprécier:
Sais-tu quelque trésor qui la puisse payer?
Si le sénat se montre assez bas, assez lâche,
Pour souiller ses décrets de cette indigne tache,
Cherche ailleurs un Romain qui ne frémisse pas
De partager sa honte en lui prêtant un bras.
Le mien, loin d'obéir à cet ordre homicide,
Deviendrait d'un héros le vengeur et le guide.
Partout où de l'honneur l'empire encor s'étend,
Marius est bien sûr d'en rencontrer autant.
Va le dire à Sylla.

(Il s'éloigne dans le fond de la scène.)

LE JEUNE MARIUS.

Transport vraiment sublime!
Expression d'un cœur révolté par le crime!
Homme simple et sensible, ah! ne me quitte pas:
Tu m'as fait oublier qu'il était des ingrats.
O patrie! ô nature! exaucez ma prière,
Guidez mes pas errants sur les pas de mon père.

Fils, citoyen, mes vœux doivent être entendus:
C'est sauver Rome, enfin, que sauver Marius.

(Il sort. Amiclas, qui n'a point quitté la scène, mais qui observe autour de la chaumière où s'est retiré Marius, s'en approche.)

SCÈNE IV.

AMICLAS, MARIUS.

AMICLAS.

Je n'en saurais douter, une affreuse tempete
Se forme autour de toi, s'épaissit sur ta tête.
En vain mes soins t'ont su délivrer d'un soldat
Qui, ministre insolent des fureurs du sénat,
Muni de ton arrêt, négociait ta perte.
D'autres suivent ses pas: cette forêt déserte
Se remplit d'assassins prêts à t'envelopper,
Et que mon zèle en vain tenterait de tromper.
De la force et du nombre ils auraient l'avantage.
La prudence, en vertu, peut valoir le courage:
Entends sa voix. Permets que le dieu de ces eaux
T'offre un plus sûr asile au sein de ses roseaux.

MARIUS.

Quoi! toujours se cacher!

AMICLAS.

Ah! crois-en mes alarmes.

Le péril presse.

MARIUS.

Ami, n'as-tu donc pas des armes?

AMICLAS.

Non, Marius; de quoi le fer peut-il servir
A qui n'a rien à perdre et ne veut rien ravir?

MARIUS.

Eh bien! j'attends la mort.

AMICLAS.

O destin trop à plaindre!

MARIUS.

Sans doute il le serait, si je le pouvais craindre.

AMICLAS.

Marius cède enfin! Sylla peut commander;
Il peut...

MARIUS.

C'est succomber, mais ce n'est pas céder.

AMICLAS.

La victoire eût encore illustré ta vieillesse.

MARIUS.

C'est l'acheter trop cher au prix d'une faiblesse.

AMICLAS.

Tu trahis tes amis.

MARIUS.

Je sers mes envieux.

AMICLAS.

Ton fils... l'inquiétude éclate dans tes yeux!
Ton fils, errant, proscrit, accablé de misère...

MARIUS.

Je lui laisse le nom et l'exemple d'un père.
Son bras lui suffira, s'il est digne de moi.

AMICLAS.

Un farouche héroïsme en vain te fait la loi.
En vain ton cœur, flétri par les maux qu'il endure,
Se ferme à l'amitié, se ferme à la nature :
Que ces doux sentiments soient sur toi sans pouvoir,
Il en est un du moins, il est un noble espoir
Qui, plus puissant qu'eux tous, t'ordonne la constance :
Tu m'entends, Marius ?

MARIUS.

Achève.

AMICLAS.

La vengeance.

MARIUS.

La vengeance ! ce mot te rend maître de moi ;
Dispose de mes jours, je m'abandonne à toi.

(Ils sortent.)

(Le théâtre ne reste point vide ici. Des soldats qu'on a vus errer dans le fond de la forêt entrent sur la scène par différents côtés. Le jour commence à se lever.)

SCÈNE V.

GÉMINIUS, RUTILE, ALBIN, SOLDATS.

GÉMINIUS.

L'aurore enfin renaît, et dans ces bois moins sombres
Par degrés la lumière a dissipé les ombres.
Poursuivez, à l'éclat de l'astre qui vous luit,
L'ennemi qu'à vos coups a dérobé la nuit.
Portez dans ces forêts l'œil de la vigilance,
Suivez tous les détours de ce repaire immense;
De peur que le proscrit n'échappe de vos mains,
De la ville à la mer gardez tous les chemins.

RUTILE.

Sortis de ces forêts, d'un pas lent et tranquille,
Deux vieillards ont suivi le chemin de la ville.
L'un, taciturne et fier, par son farouche aspect
A pénétré mon cœur de crainte et de respect;
L'autre, moins imposant, mais non moins intrépide,
Marchait près du premier et lui servait de guide.

GÉMINIUS.

Tous deux me sont suspects; que sur l'heure, soldats,
On vole à leur poursuite, on arrête leurs pas;
Allez. (Rutile sort.)
(A Albin.) Et vous, voyez si ce toit solitaire
Ne couvre pas celui que poursuit ma colère.

SCÈNE VI.

GÉMINIUS, AMICLAS, SOLDATS.

AMICLAS.

Où courez-vous, cruels? Ce toit est mon seul bien,
C'est mon unique asile; osez-vous...

GÉMINIUS.

Ne crains rien.
Il sera respecté, s'il ne recèle un homme
Que recherche en tous lieux la vengeance de Rome.

AMICLAS.

Souvent le voyageur, dans ce bois écarté,
Vient réclamer les droits de l'hospitalité.
Heureux d'y rencontrer le peu dont je dispose,
Il partage les joncs sur lesquels je repose.
Remplir ce saint devoir en ces sauvages lieux
Est l'unique bonheur que m'aient laissé les dieux.
Oui, souvent au malheur j'arrachai sa victime.
Mais, loin de protéger, loin d'accueillir le crime,
Je t'en prends à témoin, ciel!...

SCÈNE VII.

GÉMINIUS, AMICLAS, RUTILE, ALBIN,
SOLDATS.

ALBIN.

Ces toits sont déserts.

Marius est sauvé.

RUTILE.

Marius est aux fers.

GÉMINIUS.

Qui l'a livré ?

RUTILE.

Lui-même.

AMICLAS.

O vertu trop cruelle !
Inflexible courage !

RUTILE.

A tes ordres fidèle,
Ta cohorte marchait dans ces marais impurs
Formés par le Lyris en sortant de nos murs ;
Là, parmi les roseaux dont la rive est couverte,
Nous poursuivions celui dont Sylla veut la perte.
L'incertain élément où se plongeaient nos pas,
Cédant de plus en plus sous les pieds des soldats,
Ne nous permettait pas d'avancer davantage,
Quand cette voix sortit du fond du marécage :
« Voilà ce Marius que vous venez chercher.
« Mourir est moins affreux que vivre et se cacher.
« Épargnez aux Romains l'effroi de ma vengeance ;
« Elle eût été cruelle, ainsi que leur offense.
« Que mon trépas suffise à mes fiers ennemis ;
« Disposez de mon sort, mais respectez mon fils. »
Il dit, et, du courage effort vraiment suprême !
Au-devant de nos coups il vient s'offrir lui-même.

Ce front qu'on admira couvert du sang teuton,
Ses traits ont disparu sous un impur limon.
On cherche Marius en le voyant paraître,
Et Sylla même aurait peine à le reconnaître.

GÉMINIUS.

Est-il frappé?

RUTILE.

Tu n'es obéi qu'à moitié;
Avec moins de courroux encor que de pitié,
On l'emmène à Minturne.

GÉMINIUS.

Amis, il faut l'y suivre.
Pour cesser d'être à craindre, il doit cesser de vivre.
Allons, Rutile, allons.

(Géminius sort avec sa suite.)

AMICLAS.

Quoi! de pareilles mains
Disposeraient du sort du plus grand des Romains!
Non.

SCÈNE VIII.

AMICLAS, LE JEUNE MARIUS.

LE JEUNE MARIUS.

D'où naît ce tumulte? où vont ces soldats?

AMICLAS.

Traître!

Peux-tu le demander? peux-tu les méconnaître?
Toi qui portes l'arrêt qui proscrit un héros,
Bourreau de Marius, marche avec ses bourreaux.
On l'entraîne.

LE JEUNE MARIUS.

Il se peut! Où sont-ils?... Que je voie....

AMICLAS.

Le désespoir est moins horrible que ta joie.
Va, cours mettre le comble aux crimes du sénat.

LE JEUNE MARIUS.

Ah! courons empêcher ce lâche assassinat.

AMICLAS.

D'un si prompt changement éclaircis le mystère.
Toi sauver Marius!

LE JEUNE MARIUS.

Je sauverais mon père.

AMICLAS.

Toi son fils!

LE JEUNE MARIUS.

Oui; suis-moi, volons à son secours.
Au péril de mes jours, je dois sauver ses jours.
Viens.

AMICLAS.

Fils de Marius, suspends ta fougue, arrête;
Au glaive proscripteur pourquoi livrer ta tête?
Ta vie est-elle à toi, pour en trancher le cours?
Ta patrie et ton père ont des droits sur tes jours.
Oui, des Romains, poussés par une rage impie,

Ont pu charger de fers l'appui de l'Italie;
Mais, quelque prix enfin qu'on ait pu leur donner,
Ils ont déjà pâli, prêts à l'assassiner.
On cherche pour frapper des monstres plus féroces.
Si l'honneur parle encore à ces âmes atroces,
Que ne pourra-t-il pas sur de généreux cœurs,
En secret révoltés de toutes ces horreurs,
Et qui tous, embrasés d'une sainte colère,
N'attendent que le fils pour délivrer le père?
Volons au-devant d'eux. Sous cet habit abject,
A l'œil des délateurs je serai moins suspect.
J'irai des vrais Romains ranimer le courage,
Et contre les tyrans ressusciter leur rage.
J'irai mettre en leurs mains le fer de Scévola;
Au fléau des Tarquins je montrerai Sylla.
Mais s'il n'est plus d'honneur, si mes efforts stériles
Ne rencontrent partout que des âmes serviles,
Auprès de Marius je viens te retrouver,
Et périr avec ceux que je n'ai pu sauver.

(Ils sortent.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une salle basse de la maison de Géminius.

SCÈNE I.

GÉMINIUS, CÉTHÉGUS, RUTILE, ALBIN,
PRINCIPAUX HABITANTS DE MINTURNES.

GÉMINIUS.

Habitants de Minturne, alliés des Romains,
Qui, par eux adoptés, partagez leurs destins,
L'intérêt qui vous lie à leur haute fortune
Doit rendre entre eux et vous toute offense commune.
Les dieux entre vos mains ont enfin amené
Cet illustre proscrit que Rome a condamné.
Sans doute il doit périr. Un si dangereux traître
Proscrit par les Romains, par vous doit aussi l'être.
Dans Rome ou dans Minturne un même sort l'attend.
Mais daignez m'éclairer sur un point important :
Envers Rome coupable, où mourra-t-il?

ALBIN.

A Rome.
C'est là que son trépas doit réprimer tout homme
Qui prétendrait armer, par un même attentat,
Romain contre Romain, sénat contre sénat.
C'est là que son trépas doit achever d'abattre
Des conjurés surpris qu'il vous faudrait combattre,
Si Marius, frappé par des bourreaux obscurs,
Et, loin du Capitole, égorgé dans ces murs,
N'allait pas effrayer, par d'utiles supplices,
Et ses imitateurs et ses hardis complices,
Et voir son vain parti, de sa mort spectateur,
Expirer avec lui sous le fer du licteur.

RUTILE.

Cessez de colorer d'une fausse apparence
Un parti trop contraire aux lois de la prudence.
Rome pourrait douter de la fidélité
De tout autre que vous qui l'aurait présenté;
Et je croirais entendre, en ma surprise extrême,
L'ami de Marius inspiré par lui-même.
Quand on peut réprimer, par de rapides coups,
Les malheurs entassés, prêts à fondre sur nous,
Et, prévenant les maux qu'un retard nous apprête,
Frapper tout un parti dans une seule tête,
Chaque instant est sans prix, et les moindres délais
Mettent Rome en danger et sont de grands forfaits.
Marius doit périr: son supplice exemplaire
Assure le repos de Rome et de la terre.

Eh! qu'importe après tout par quel bras, dans quels murs?
Les moyens les plus prompts sont ici les plus sûrs.
Entre Rome, entre nous, si commune est l'offense,
Entre Rome, entre nous, commune est la vengeance.
Rome existe partout où les cœurs sont romains:
C'est tomber sous ses coups que tomber par nos mains.
Le sénat croira-t-il ces coups illégitimes,
Quand, prescrits par lui-même, ils punissent des crimes?
De ce supplice, enfin, si le bruit dispersé
Ne suffit pour détruire un parti terrassé,
Qu'un spectacle éloquent, une image effrayante,
Laisse à ces malheureux une leçon sanglante.
Adoptons le conseil qui vient d'être donné.
Qu'à Rome, sans délai, Marius soit traîné;
Non tel qu'un peuple entier, de sa fureur complice,
Puisse encor le soustraire à son juste supplice;
Non pas chargé de fers, non pas proscrit,... mais mort;
Mais tel que ses amis, effrayés de son sort,
Mais tel qu'un fils ne puisse enfin le reconnaître
Qu'au juste châtiment qu'aura reçu le traître.

CÉTHÉGUS.

Eh! qui pourrait frapper d'un intrépide bras
Un héros quarante ans respecté des combats?
Quels que soient ses forfaits, sa gloire les balance.
Ils sont grands, je le veux; mais sa gloire est immense;
Et de tous les Romains, dans ce siècle de sang,
S'il est le plus coupable, il en est le plus grand.
Ne nous abusons pas, le peuple se déclare:

Il est loin d'applaudir à ce qui se prépare.
Parmi tous nos soldats il n'est pas un bourreau.
Quelle main osera se charger du couteau?

RUTILE.

Celle d'un Cimbre.

CÉTHÉGUS.

Dieux!

RUTILE.

Inquiet, taciturne,
Ce Cimbre s'est fixé dans les murs de Minturne
Depuis ce jour fatal où les enfants du nord,
Fuyant également l'esclavage et la mort,
Et traînant en tous lieux leur honte vagabonde,
Inondaient de vaincus la surface du monde.
Il n'a depuis ce temps cessé d'entretenir
De ses malheurs passés le profond souvenir.
Quand on lui livrera l'objet de sa vengeance,
Quand il pourra frapper, pensez-vous qu'il balance?

GÉMINIUS.

Tout est examiné; l'intérêt de l'état
Défend également le retard et l'éclat:
Sa justice, accomplie en cette tour obscure,
Aura moins d'appareil, mais elle en est plus sûre.
On vient... C'est Marius qui s'avance vers nous.
Courons armer le Cimbre, et presser ces grands coups.

(Ils sortent.)

CÉTHÉGUS, voyant Marius.

S'il en est temps encore, épargnons-leur ce crime,

Arrachons aux bourreaux cette illustre victime.
Ah ! du moins détachez ces inutiles fers.
Sortons.

(Les soldats obéissent; Marius reste seul.)

SCÈNE II.

MARIUS.

Enfin je touche au comble des revers,
Et l'espoir, dans les maux dont mon âme est atteinte,
Ne m'est pas plus permis que ne le fut la crainte.
Du destin qui m'attend dois-je m'inquiéter ?
Je m'en occuperais, si j'en pouvais douter;
Si du sort, désormais, l'impossible inconstance
Me permettait encor d'entrevoir la vengeance;
Si, jusqu'en ces cachots, cette douce lueur
Pouvait briller encore, et ranimer mon cœur.
Mais non; de tous côtés la haine m'environne.
Hors ma gloire et ma force; ici tout m'abandonne.
Vivons dans le passé. Qu'importe l'avenir ?
Il médite un forfait qu'il doit aussi punir.
De fatigue accablé durant la nuit entière,
Je sens que le sommeil pèse sur ma paupière.
Ne peut-il à mes maux mêler quelque douceur ?
Rêver que je me venge est encore un bonheur !
Dans mon sein, consolé par un si doux mensonge,
Que le fer des bourreaux à coups pressés se plonge;
Qu'au sommeil succédant, la mort ferme mes yeux;

Je cesse de me plaindre, et je pardonne aux dieux.

(Il s'assied et s'endort sur un lit de roseaux.)

SCÈNE III.

MARIUS, endormi; GÉMINIUS, UN CIMBRE.

GÉMINIUS.

Rome approuve aujourd'hui la fureur qui t'anime.
Frappe: voici le fer, et voilà ta victime.
Le courroux du sénat, d'accord avec le tien,
Ordonne le trépas d'un ingrat citoyen:
Obéis à tous deux; ta récompense est prête,
Reviens la recevoir en m'apportant sa tête.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

MARIUS, LE CIMBRE.

LE CIMBRE.

Cimbres, Gaulois, Teutons, par ses mains égorgés,
Mânes chers et plaintifs, vous serez donc vengés!
Frappons.

MARIUS, se réveillant.

Qui vient à moi?

LE CIMBRE.

La mort.

MARIUS.

Quel es-tu ?

LE CIMBRE.

Tremble.
Cimbre, je venge Rome et les Cimbres ensemble.
Songe à ces flots de sang par ton bras répandus;
Songe...

MARIUS.

Oseras-tu, Cimbre, égorger Marius [7] ?

LE CIMBRE.

Quelle voix, quel regard, et quel aspect terrible !
Quel bras oppose au mien un obstacle invincible ?
L'effroi s'est emparé de mes sens éperdus ;
Je ne pourrai jamais égorger Marius !

(Il laisse tomber son poignard.)

MARIUS saisit le poignard.

Je n'ai pas remporté de plus belle victoire !
Mais saisissons ce fer que m'a conquis ma gloire :
Puisqu'en ce jour le sort en arme encor ma main,
Il veut avant ma mort le trépas d'un Romain.

SCÈNE V.

MARIUS, LE JEUNE MARIUS, LE CIMBRE.

LE JEUNE MARIUS.

A mes pieds c'est ici que je prétends l'abattre.

MARIUS.

Tu viens m'assassiner ! mais il faut me combattre !
Cet obstacle t'étonne, et déjà tu frémis.
Meurs toi-même, perfide !

LE JEUNE MARIUS.

Embrassez votre fils.

MARIUS.

Mon fils !...

LE JEUNE MARIUS.

Je vous revois ! n'est-ce pas un prestige ?
Vous armé, vous vainqueur ? ô surprise ! ô prodige !

MARIUS.

Mon fils, tu m'es rendu !

LE JEUNE MARIUS.

Cruel, serait-ce toi
Qui devais dans son sein plonger ton bras ?

LE CIMBRE, *égaré.*

C'est moi.

LE JEUNE MARIUS.

A ton fer menaçant qu'opposa-t-il ?

LE CIMBRE.

Sa gloire.
Il n'est aucun mortel, Romain, tu dois m'en croire,
Dont l'audace un instant pût braver ce regard
Qui fit trembler un Cimbre et tomber son poignard.
Marius périssait... un bras plus fort m'arrête !
Son génie irrité, qui plane sur sa tête [8],
Me défend d'approcher, et s'oppose à mes coups.

Ses yeux lancent sur moi des regards de courroux.
Je l'entends qui me crie : Épargne, épargne un homme
Qui suffirait lui seul à la perte de Rome.
D'espoir, d'effroi, d'horreur, quels sentiments confus ?...
Je ne pourrai jamais égorger Marius ?...

(Il fuit.)

SCÈNE VI.

LE JEUNE MARIUS, MARIUS.

MARIUS.

Quel est en ce séjour le projet qui t'amène ?
Viens-tu pour m'en tirer, viens-tu briser ma chaîne ?

LE JEUNE MARIUS.

Vos jours sont menacés du plus affreux danger ;
Ne pouvant l'écarter, je viens le partager.

MARIUS.

Soit que le sort abrège ou prolonge ma vie,
Ma plus chère espérance est désormais remplie.
Sylla, tu peux commettre un attentat de plus :
Marius survivra toujours à Marius.
Tout mon sang ne doit pas couler dans ce repaire.
Tu dois me venger, fuis.

LE JEUNE MARIUS.

Qu'ordonnez-vous, mon père
Pour percer jusqu'à vous, j'ai dû tout affronter ;
Les dangers les plus grands n'ont pu m'épouvanter ;

Sous d'obscurs vêtements, j'ai supporté sans peine
Le soupçon, le mépris, et l'opprobre, et la haine;
L'espoir d'atteindre au but qui m'était présenté
Avait à ma tendresse asservi ma fierté:
De tant d'heureux travaux quand j'obtiens le salaire,
Sur mon sein consolé quand je presse mon père,
Mon père me repousse et m'ordonne de fuir!
Non. Je suis votre fils, je ne puis obéir.

MARIUS.

Cet effort est sublime autant que nécessaire [10]:
Il relève l'espoir du parti populaire;
Aux fureurs du tyran qui fait ici la loi
Il n'abandonne au moins que la moitié de moi,
Un vieillard, en un mot, qui dans ce jour n'envie
Qu'une fin moins obscure et digne de sa vie.
Mon fils, laisse-moi seul attendre dans ces lieux
L'incertain avenir que me gardent les dieux.
Sauve-moi, mon vengeur; et que, si je succombe,
Je ne descende pas tout entier dans la tombe;
Que mon trépas, pour ceux qui pensent m'accabler,
Mon fils, ne soit de plus qu'un motif de trembler.
Je laisse à ton courage un grand exemple à suivre.
Accomplis le projet qui m'engageait à vivre.
Foulé par le sénat, long-temps le plébéien
De ses droits violés vit en moi le soutien;
Mais en vain: de Brutus tout a détruit l'ouvrage,
Et nos triomphes même ont fait notre esclavage;
Dans les mains du sénat, si grand dans les revers,

Depuis qu'ils ont versé tout l'or de l'univers,
La noblesse, à prix d'or, tient dans la dépendance
Le peuple enfin honteux de sa noble indigence;
Tout s'achète : au forum on trafique des voix;
On marchande l'honneur de triompher des rois;
Et Rome, au plus offrant prostituant la gloire,
Se croit libre, en vendant l'empire et la victoire.
Long-temps je l'ai prévu; l'état républicain,
Miné par ces abus, décline vers sa fin.
Quarante ans, des Romains le plus puissant peut-être,
Cherchant à m'assurer de n'avoir pas de maître,
Dans Rome, quarante ans, je n'ai point eu d'égal;
Lorsque enfin dans Sylla je rencontre un rival;
Sylla, que j'ai formé!... Je vois trop qu'il aspire,
Sur d'immenses débris, à monter à l'empire.
Mais si d'un Romain Rome attend enfin des lois,
Quel homme à cet honneur peut apporter mes droits?
Je te les transmets tous : va, cours en faire usage;
Ose reconquérir cet immense héritage.
Venge mes fers; remplis ce destin éclatant :
Que Rome en toi m'admire, et je mourrai content.

LE JEUNE MARIUS.

Mon cœur en ce moment n'entend que la nature.
Que m'importe une gloire et coûteuse et peu sûre?
Ah! que, s'il me réserve un sort si glorieux,
Le destin m'y conduise en nous sauvant tous deux!

SCÈNE VII.

LE JEUNE MARIUS, MARIUS, RUTILE,
ET QUELQUES HABITANTS DE MINTURNES.

RUTILE.

Minturne avec les dieux veillera sur ta vie,
Marius; ne crains plus un peuple qui supplie!
Si par l'ingratitude il paya tes exploits,
Qu'enfin son repentir éclate par ma voix.
Eh! qui peut résister à l'exemple si rare
Qu'aujourd'hui l'univers a reçu d'un barbare [11]?
Parle; pour expier les plus noirs attentats,
Il n'est rien que pour toi n'entreprennent nos bras.
Contre tes ennemis peu propre à te défendre,
Minturne à te garder doit cesser de prétendre.
Choisis un autre asile : accorde à d'autres murs
L'honneur de te couvrir sous leurs remparts plus sûrs.
Nous t'accompagnerons, nous te défendrons; nomme
Les lieux où sur tes pas nous devons marcher.

MARIUS.

Rome.

LE JEUNE MARIUS.

Mon père, oubliez-vous que le Tibre avili
Sous les lois de Sylla coule encore asservi,
Qu'aux murs de Quirinus vos ennemis commandent?
Songez qu'en d'autres lieux vos amis vous attendent;

Que ce n'est qu'à leur tête et que par leurs efforts
Que du Tibre, en vainqueur, vous reverrez les bords.

SCÈNE VIII.

LE JEUNE MARIUS, MARIUS, RUTILE, GÉMINIUS.

GÉMINIUS.

M'a-t-on tenu parole ?

LE JEUNE MARIUS.

Oui.

GÉMINIUS.

Que vois-je ! qu'entends-je !
Fils indigne de Rome, est-ce ainsi qu'on la venge ?
Marius vit encor ; tu nous as tous trahis.

LE JEUNE MARIUS.

Je ne te trahis pas, mes devoirs sont remplis.
Des Marius, cruel, tu demandas les têtes :
Tu n'as plus qu'à frapper, tes victimes sont prêtes ;
Je te livre à la fois et le père et le fils.

GÉMINIUS.

De ta fidélité tu recevras le prix ;
Des décrets du sénat exécuteurs fidèles,
A Rome, morts ou vifs, entraînez ces rebelles.

(Céthégus entre.)

A leur sort, Céthégus, seriez-vous donc lié ?
Quel motif vous amène auprès d'eux ?

CÉTHÉGUS.

L'amitié.

GÉMINIUS.

D'un si faible secours que pourraient-ils attendre?

CÉTHÉGUS, tirant son épée.

Je n'ai pu les sauver, mais je puis les défendre.

GÉMINIUS.

Ami de Marius, vous périrez aussi.
Frappez aveuglément ce qui se trouve ici;
Le consul, le sénat par ma voix vous l'ordonne:
Vengez Rome, soldats, et n'épargnez personne.
Quel tumulte soudain, quel bruit, quels cris confus!

SCÈNE IX.

LE JEUNE MARIUS, MARIUS, CÉTHÉGUS; AMICLAS, LE CIMBRE, à la tête d'une foule de peuple armé, entrent par une brèche faite aux murs de la prison.

AMICLAS.

Peuple qu'il défendit, défendez Marius.

LE CIMBRE, à Géminius.

Traître, sur ce héros que Minturnes protége,
Garde-toi de porter une main sacrilége.

GÉMINIUS.

Quel esclave en ces lieux ose élever la voix?
Connais quel prix j'attache à de pareilles lois:
Frappez, c'est trop souffrir leur insolence extrême.

MARIUS.

Frappez, si vous l'osez!

(Les soldats mettent le genou en terre, et abaissent les aigles devant Marius.)

GÉMINIUS.

Meurs, cruel!

MARIUS, armé de l'épée d'un soldat.

Meurs toi-même.

(Le bras levé sur Géminius, qu'il a terrassé.)

Tu n'as pas mérité l'honneur d'un tel trépas;
Ton sang est trop impur pour en souiller mon bras:
Vis,

(On l'entraîne.)

CÉTHÉGUS.

Un vaisseau t'attend: le vent qui nous seconde
Succède à la tempête, et rend le calme à l'onde.
L'impatient pilote, heureux, par son secours,
D'arracher aux bourreaux de si précieux jours,
Aura bientôt soustrait à leur lâche furie
L'unique appui qui reste à ma triste patrie.
Profitons du moment: suivez-moi, hâtez-vous.

AMICLAS.

Jusqu'au bord de la mer nous t'escorterons tous;
Nous guiderons tes pas dans la forêt sacrée:
Bien qu'aux mortels les dieux en défendent l'entrée,
Les dieux applaudiront: cette sévère loi,
Faite pour les humains, ne le fut pas pour toi.
Enfin, soit que le sort cruel ou favorable

Désormais, Marius, ou te venge ou t'accable,
Ce jour l'emportera sur tes jours les plus beaux:
C'est au sein du malheur qu'on juge les héros;
Il accroît ta grandeur, il ajoute à ta gloire;
Et ta fuite est plus belle encor qu'une victoire.

MARIUS.

Oui, de pareils revers valent bien des succès;
Mais, dussent les destins ne se lasser jamais,
Il est des monuments au-dessus du ravage,
Et l'on admire encor les débris de Carthage [12].

FIN DE MARIUS.

NOTES ET REMARQUES

SUR

LA TRAGÉDIE DE MARIUS.

[1] PAGE 22.

Ce proscrit, qui ne peut rencontrer des abris
Que parmi les roseaux qui bordent le Lyris.

Le Lyris est un fleuve qui coule sur les limites du Latium et de la Campanie, et se jette dans la mer entre Gaëte et Capoue : il s'appelle aujourd'hui le Garigliano. C'est au passage de ce fleuve qu'en 1501 Bayard, faisant tête lui seul à deux cents ennemis, renouvela le prodige attribué à Horatius Coclès.

[2] PAGE 24.

Par d'étonnants revers le sort veut que j'expie
Les étonnants succès qui signalent ma vie ;
Il veut faire admirer à la postérité
Mon infortune autant que ma prospérité...

Ces vers ont quelque analogie pour le sens avec ceux de Lucain qui servent d'épigraphe à cette tragédie : ils contiennent un résumé de l'histoire de Marius, et celle d'un homme

bien autrement grand, qui semble avoir épuisé aussi les rigueurs comme les faveurs de la fortune : *Mensoque homini quid fata pararent.*

³ PAGE 25.

Teutons, Cimbres, Gaulois, que ce jour vous rallie ;
La mort de Marius vous livre l'Italie !

Les Teutons et les Cimbres étaient des peuples du nord. Ils habitaient les bords de la Baltique et la Chersonèse cimbrique, aujourd'hui le Jutland. Attirés par la fertilité du sol et la douceur du climat, comme les Gaulois sous la conduite de Brennus, ils marchèrent vers l'Italie et renversèrent les premières armées qu'on leur opposa. Marius sauva Rome : après avoir détruit les Teutons dans les environs d'Aix en Provence, il alla chercher les Cimbres, qui avaient franchi les Alpes, et les défit entièrement dans les plaines de Verceil. Cent cinquante mille Teutons périrent dans la première bataille, et cent vingt mille Cimbres dans la seconde, où l'on fit soixante mille prisonniers. Cela se passa en l'an 652 de la fondation de Rome.

4 PAGE 26.

C'est chez l'infortuné que la pitié se trouve :
Sans peine on compatit au malheur qu'on éprouve.

Ce dernier vers semble imité de celui que Virgile met dans la bouche de Didon :

Non ignara mali, miseris succurrere disco.
Æneid., lib. I.

Peut-être aussi a-t-il été inspiré par la situation. Il est naturel qu'on s'attende à trouver la compassion dans ceux qui ne sont pas ou même qui n'ont pas été heureux. La pitié s'apprend : le malheur en est l'école. Tel homme qui n'a jamais souffert n'est peut-être impitoyable que par pure ignorance. Telle est l'excuse de la cruauté dans les enfants. Le vers de Virgile, au reste, est excellent, et nous en avons d'excellentes imitations, telles que celles-ci :

Qui ne sait compatir aux maux qu'il a soufferts ?
VOLTAIRE, *Zaïre.*

Malheureuse, j'appris à plaindre le malheur,

vers emprunté à Gilbert par Delille, *Énéide,* liv. I.

Mes malheurs m'ont appris à soulager les vôtres.
GASTON, *Énéide,* liv. I.

Mes malheurs m'ont rendu l'ami des malheureux.
Anonyme.

J'ai connu le malheur, et j'y sais compatir.
GUILLARD, *Œdipe à Colone.*

Cette dernière version nous semble la plus heureuse de toutes.

5 PAGE 28.

On a vu Marcius, des murs de Coriole,
Ramener la terreur au pied du Capitole.

Caius Marcius Coriolanus, après avoir vaincu les Volsques à la tête des Romains, eut le malheur d'obtenir un triomphe pareil contre les Romains à la tête des Volsques. Déplorable

victoire, qui a imprimé une tache ineffaçable à la réputation de ce capitaine.

Coriolan, il est vrai, avait été banni de sa patrie par le peuple : mais Aristide, en pareille circonstance, s'éloigna en priant les dieux de ne pas permettre qu'il arrivât à la patrie aucun accident qui le fît regretter.

La force des choses peut jeter un bon citoyen dans la guerre civile; Solon, en certains cas, faisait un crime de la neutralité : mais rien ne justifie celui qui fait la guerre à sa patrie, à la tête ou dans les rangs d'une armée étrangère.

Si nous n'hésitons pas à condamner Coriolan, qui toutefois se vengeait sur le peuple d'une injustice dont le peuple était complice, combien plus n'avons-nous pas horreur de ces prétendus héros qui, n'ayant à se plaindre que d'un homme, se sont vengés sur la patrie des injustices qu'elle avait improuvées! Si brillante que soit la condition de ces transfuges, leur vie est toujours honteuse, et leur mort ne saurait être glorieuse, même sur le champ de bataille : la balle ou le boulet qui les frappe punit en eux des déserteurs; ce n'est pas l'instrument du combat, mais celui du supplice. Telle était l'opinion de Bayard; telle a été, de tout temps, celle de l'auteur de Marius.

> Je sens qu'il est honteux d'appeler l'étranger,
> De l'admettre en nos murs, d'ouvrir à sa furie
> Ces champs mon héritage et toujours ma patrie.
>
> *Cincinnatus*, acte I, scène VI.

[6] PAGE 31.

> Il dispute à Sylla
> L'honneur d'aller combattre un autre Jugurtha.

C'est au sujet du commandement de l'armée envoyée contre

Mithridate qu'éclata, entre Marius et Sylla, cette division qui eut des suites si funestes, et donna lieu aux premières proscriptions.

Marius avait terminé la guerre de Jugurtha.

7 PAGE 48.

Oseras-tu, Cimbre, égorger Marius ?

Ces paroles, que Plutarque nous a conservées, désarmèrent le Cimbre à la rage duquel Marius avait été abandonné.

Dès l'enfance, l'imagination de l'auteur de Marius avait été saisie de la sublimité de cette scène : à vingt ans il a exprimé ce qu'il avait senti à dix.

Ce sujet est de nature à frapper fortement les imaginations vives. Il a fait faire à Drouais un beau tableau, et des vers magnifiques à Delille. Si connus que soient ces vers, nous pensons qu'on nous saura gré de les transcrire ici :

Voyez, quand Marius, aux marais de Minturne,
Assoupit un moment sa douleur taciturne,
Ce Cimbre s'approcher, le poignard à la main :
Le héros se réveille, et se levant soudain,
Avec cet air terrible où brille la victoire,
Et tant de consulats et quarante ans de gloire,
Tout rayonnant encor des honneurs qu'il n'a plus,
« Oseras-tu, barbare, égorger Marius ? »
A ce regard plus prompt, plus fort que le tonnerre,
L'esclave foudroyé tombe et baise la terre ;
Et, long-temps immobile et les sens éperdus,
« Non je ne puis, dit-il, égorger Marius ! »

Tant brillaient, réunis dans les yeux d'un seul homme,
Et la grandeur de l'âme, et la grandeur de Rome.

Imagination, chant III.

[8] PAGE 49.

Son génie irrité, qui plane sur sa tête.

L'idée de ce morceau semble avoir été inspirée par Lucain :

Viderat immensam tenebroso in carcere lucem,
Terribilesque deos scelerum, Mariumque futurum ;
Audieratque pavens : Non hæc contigere fas est
Colla tibi.
Hunc, Cimbri, servate senem; non ille favore
Numinis, ingenti superum protectus ab ira,
Vir ferus, et Romam cupienti perdere fato
Sufficiens.

9 PAGE 50.

Je ne pourrai jamais égorger Marius.

La répétition de ce vers est conforme à l'histoire et à la nature. Un homme dont l'imagination est frappée répète toujours la même phrase, parcequ'il n'a qu'une idée. Cette répétition est du plus grand effet à la scène.

[10] PAGE 51.

Cet effort est sublime autant que nécessaire.

On trouve dans une tragédie de Shakespeare (*Henri VI*, première partie) une scène à peu près semblable à celle-ci

(scène v). Le vieux Talbot, blessé et près d'être fait prisonnier, supplie son fils de fuir et de lui conserver un vengeur. Nous avons la certitude qu'à l'époque où *Marius* fut composé l'auteur n'avait pas connaissance de cette scène, où il n'a pas retrouvé probablement sans quelque orgueil des sentiments analogues à ceux qu'il avait exprimés.

[11] PAGE 53.

Eh ! qui peut résister à l'exemple si rare
Qu'aujourd'hui l'univers a reçu d'un barbare ?

La conversion de Rutile, que quelques critiques ont trouvée trop brusque, n'est pas en effet plus étonnante que celle du Cimbre. On ne sait jusqu'où peut aller l'empire de l'admiration; il triomphe même de l'esprit de parti. Dans des temps moins reculés, on racontait devant un homme remarquable par les qualités de son esprit (devant M. de Fontanes) avec quelle tranquillité un autre proscrit traversait en triomphe les provinces mêmes où sa tête était mise à prix. *C'est affreux*, disait-on. — Et ce qu'il y a de pire, ajouta l'homme en question, *c'est superbe !*

[12] PAGE 57.

Et l'on admire encor les débris de Carthage.

Lucain, montrant Marius assis sur les ruines de Carthage, dit :

Solatia fati
Carthago Mariusque tulit, pariterque jacentes
Ignovere deis.

Vers qui ont évidemment inspiré à Delille celui-ci :

Et ces deux grands débris se consolaient entre eux.
Poëme des Jardins.

Les vers qui terminent la tragédie de Marius ne sont ni une traduction ni une imitation de Lucain; mais le rapprochement qu'ils contiennent est évidemment le résultat d'un sentiment commun aux deux poëtes, et peut-être le second en est-il redevable au premier.

Marius, au reste, en comparant aux ruines de Carthage sa gloire qui survit à sa fortune, ne saurait être accusé d'exagération : les caprices des hommes, les injustices du sort, ne peuvent rien sur ce prix des belles actions. Une fois établie dans l'opinion, la gloire vit dans la mémoire; les générations la transmettent aux générations par le seul récit des faits dont elle jaillit : pour la détruire, il faudrait détruire l'histoire, ou la falsifier non seulement dans tous les écrits, mais dans toutes les bouches. Détracteurs des grands hommes, de quelque rang que vous soyez, reconnaissez ici les bornes de votre puissance! Vous ne pouvez pas plus contre la renommée d'un héros, que le serpent contre la lime, que le dragon contre l'enclume. Vos attaques ne font que constater la solidité de ce monument, que le temps consolide, pendant qu'il ronge les inscriptions dont vous chargez les marbres, pendant qu'il détruit jusqu'à ces marbres confidents de votre renommée, à laquelle ils doivent survivre.

Monumentum ære perennius!
HORAT.

LUCRÈCE,

OU

ROME LIBRE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS, SUR LE THÉATRE FRANÇAIS, LE 4 MAI 1792.

5.

Vulnus inane patet. Brutus clamore Quirites
   Concitat, et regis facta nefanda refert.
Tarquinius cum prole fugit. Capit annua consul
   Jura : dies regnis illa suprema fuit.

OVID., *Fast.*, lib. III.

AVERTISSEMENT

QUI SE TROUVAIT EN TÊTE DE L'ÉDITION DE 1792.

Les grandes ressources que j'ai cru apercevoir dans le sujet de *Lucrèce*, et particulièrement la physionomie neuve et singulière de Brutus, m'ont entraîné à faire cette tragédie.

Quelques personnes ont voulu y voir un ouvrage de parti : quelques personnes se sont trompées.

Je me plais à déclarer ici que l'esprit de parti ne m'a pas dicté un seul hémistiche ; que j'ai mis courageusement dans la bouche de chaque personnage les discours que j'ai crus conformes à son caractère ; qu'enfin je n'ai recherché ni l'animadversion ni la reconnaissance de ceux dont j'ai pu contrarier ou flatter les opinions.

A. V. A.

AVERTISSEMENT.

La tragédie de LUCRÈCE, représentée un an après celle de *Marius à Minturnes*, avait été composée dans cet intervalle.

Sous prétexte de défendre la monarchie pure et la monarchie tempérée, deux partis préludaient alors en France à des combats qui peut-être ne sont pas encore terminés. Les uns voulaient relever l'ancien despotisme, les autres établir une franche république.

L'auteur de *Lucrèce*, qui pensait que d'une part on exigeait trop, et que de l'autre on n'accordait pas assez, conçut l'idée de mettre en scène l'expulsion des Tarquins. Indépendamment de ce que le spectacle de cette grande catastrophe lui parut devoir être une leçon utile pour les partisans de l'ancien régime, il lui sembla que, dans les discussions auxquelles le développement d'un tel sujet devait nécessairement donner lieu, on pourrait énoncer et démontrer des vérités méconnues de ceux des Français qu'un amour irréfléchi de la liberté entraînait vers l'anarchie.

Cette tragédie, ouvrage de circonstances sous certains rapports, n'était donc pas un ouvrage de parti; mais, en la composant dans ce système, M. Arnault se mit dans la situation la plus fausse : flattant et blessant tour à tour les deux factions, il fut près de déplaire absolument à l'une et à l'autre; aussi les passages politiques dont *Lucrèce* est remplie n'étaient-ils jamais applaudis que par la moitié de la salle, mais ils l'étaient avec fureur.

Nous devons dire cependant que la principale conception que l'on trouvera dans cette tragédie, celle du personnage de Brutus, a eu son plein effet. C'était au moins une idée originale, que celle de montrer le fondateur de la liberté romaine conduisant à fin sa sublime entreprise, sous l'apparence et à l'aide de la folie.

Cette création rappellera peut-être un jour *Lucrèce* au théâtre. Elle promet de grands succès à l'acteur qui s'en saisirait. Saint-Prix avait obtenu de justes applaudissements dans le rôle de Brutus : il s'y est montré sublime en plus d'un endroit. On peut s'étonner que Talma, dans l'emploi duquel ce rôle entre aujourd'hui, n'ait pas songé à s'en emparer.

Le reproche fait le plus communément à l'auteur de *Lucrèce* porte sur ce qu'il a montré cette héroïne amoureuse. L'amour est, disait-on, incompatible avec le caractère de Lucrèce : la peindre agitée de cette passion, c'est la peindre tout autre qu'elle a été, c'est ôter toute excuse à sa mort, et donner toute raison à l'amant qui l'a outragée. Cela est plausible, sans doute ; mais ne pourrait-on pas être d'une opinion différente et avoir raison ?

Ce n'est pas son insensibilité qui a rendu Lucrèce à jamais célèbre, mais sa chasteté. Outragée par un amant, elle a cru ne plus pouvoir vivre avec son époux. Cela prouve à quel point elle portait le respect du nœud conjugal ; et c'eût été dénaturer son caractère que de lui prêter sur la scène d'autres principes.

Mais est-ce le dénaturer que de le rendre compatible avec des sentiments tendres dont elle triomphe ? Lucrèce qui résiste à une passion est-elle moins forte que Lucrèce qui n'en éprouve aucune ? Cette passion même ne rend-elle pas sa si-

tuation plus pathétique, sa vertu plus éminente, sa mort plus héroïque.

Sans l'amour de Lucrèce pour Sextus, ni lui ni elle ne pouvaient être mis au théâtre. En atténuant le crime du fils de Tarquin, cet amour le rend excusable, comme il rend Lucrèce intéressante en lui prêtant une faiblesse, et conséquemment des combats. Sans cet amour, ni Sextus ni Lucrèce ne seraient des personnages dramatiques : le théâtre ne vit que de passions.

J. J. Rousseau, qui avait songé à mettre en drame le sujet de *Lucrèce*, en avait jugé comme M. Arnault.

Plusieurs poëtes se sont essayés sur le sujet de *Lucrèce*. Le seul d'entre eux dont le nom se trouve encore sur le répertoire du théâtre français est Duryer, connu par sa tragédie de *Scévole*, à laquelle celle de *Lucrèce* est bien inférieure. Ce n'est guère qu'une série de scènes liées sans combinaisons, et formées de pensées bizarres, exprimées en vers barbares; en voici un échantillon :

> Crois, quand il dissimule et qu'il feint de la sorte,
> Qu'il cache d'une main le feu que l'autre porte;
> Et, pour dire à quel point mon cœur en est gêné,
> Tarquin n'est à mes yeux qu'un serpent couronné.

Quand Brutus débite de pareils vers, ce n'est pas à passer pour *fou* qu'il s'expose. Au reste, nous le répétons, l'idée du délire de Brutus et les formes données à ce délire sont des créations de M. Arnault.

Le cours des représentations de *Lucrèce* fut interrompu, en août 1792, par la terrible révolution que signale à jamais le 10 de ce mois, révolution qui amena bientôt une

catastrophe que l'auteur semblait avoir prédite dans les vers suivants :

Contemplez Servius; voyez dans quels abîmes
L'avait jeté l'oubli de ces sages maximes :
Tous les rangs confondus, tout ordre interverti;
Avec la royauté, l'état anéanti :
On l'avait avilie, afin de la détruire.
Il mourut.

Lucrèce, acte I, scène II.

PERSONNAGES.

TARQUIN LE SUPERBE, roi de Rome.
SEXTUS, fils de Tarquin.
TARQUIN COLLATIN.
JUNIUS BRUTUS.
SPURIUS LUCRÉTIUS, père de Lucrèce.
ARONS, conjuré.
MUTIUS, conjuré, depuis surnommé SCÆVOLA.
HORACE, conjuré, depuis surnommé COCLÈS.
VALÉRIUS, conjuré, depuis surnommé PUBLICOLA.
ALBIN, conjuré.
ICILE, esclave et confident de Sextus.
LUCRÈCE, épouse de Collatin.
PEUPLE ROMAIN.
SOLDATS ROMAINS.
DÉPUTÉS ARDÉATES.
CONJURÉS.
FEMMES DE LUCRÈCE.

La scène, au premier acte, est au camp d'Ardée; pendant les quatre suivants, à Collatie.

LUCRÈCE,

OU

ROME LIBRE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le camp de Tarquin devant Ardée.

Sextus, plongé dans une profonde rêverie, sort de sa tente.

SCENE I.

SEXTUS, ICILE.

ICILE.

Quel trouble vous agite, et quels tourments secrets
Ont banni loin de vous le sommeil et la paix?

SEXTUS.

Icile, il faut partir.

ICILE.

Quoi! lorsque la victoire

Sous ces murs chancelants va combler votre gloire,
Lorsque Ardée est soumise, et que sur ses remparts
Vous allez des Tarquins planter les étendards !

SEXTUS.

Icile, il faut me suivre.

ICILE.

Esclave, ami fidèle,
Je ne vous quitte pas. Mais, Sextus, si mon zèle,
Si mon attachement éprouvé tant de fois,
Sur vos plus chers secrets m'a donné quelques droits,
Que votre cœur se fie à ce cœur qui vous aime !
Où portez-vous vos pas?

SEXTUS.

Eh! le sais-je moi-même ?
Ah! si dans l'univers il est quelques climats
Où le chagrin rongeur ne nous poursuive pas,
Où tous les sentiments qui déchirent mon âme,
Le dépit qui l'aigrit, la fureur qui l'enflamme,
Dans nos cœurs consolés s'éteignent pour toujours,
C'est là qu'est le repos, et c'est là que je cours.

ICILE.

Ainsi, depuis trois jours l'ennui qui vous dévore,
Bien loin de se calmer, semble s'accroître encore.
Voulez-vous plus long-temps cacher...?

SEXTUS.

L'infortuné
Qu'à d'éternels remords le crime a condamné,
Dans la nuit des cachots, sous le poids de ses chaînes,

A quelquefois connu le calme au sein des peines:
Et moi, soit que mes yeux se ferment au sommeil,
Soit que le désespoir avance mon réveil,
D'un infidèle objet l'image enchanteresse
S'attache à tous mes pas, et me poursuit sans cesse.
Elle est là; je la vois... Ah! si c'est mon destin...
Sais-tu si nos soldats ont revu Collatin?
Reparaît-il?

ICILE.

Jamais une plus longue absence
N'a prouvé pour la gloire autant d'indifférence:
En ces jours de triomphe, amant plus que soldat,
Oubliant et l'honneur, et lui-même, et l'état,
Livré, dans son palais, aux soins de sa tendresse,
Dans l'univers entier il ne voit que Lucrèce.

SEXTUS.

Peut-on s'en étonner? gloire, honneur, est-il rien
D'un prix si haut, si cher, qu'il ne le cède au sien?
Heureux époux! bien loin qu'avec toi je l'accuse,
Mon cœur le justifie, et mon dépit l'excuse.
Heureux qui par l'amour de son amour payé,
Oubliant l'univers, en peut être oublié!

ICILE.

Que dites-vous!

SEXTUS.

Partons.

ICILE.

Votre chagrin redouble.

SEXTUS.

Partons, Icile.

ICILE.

On vient.

SEXTUS.

Dissimulons ce trouble:
C'est Tarquin.

ICILE.

Les vaincus ont vers lui député;
C'est ici qu'il leur doit dicter sa volonté.

SCÈNE II.

LES MÊMES, TARQUIN, SOLDATS ROMAINS, DÉPUTÉS DE LA VILLE D'ARDÉE.

TARQUIN, aux députés.

Auriez-vous prétendu, par tant de résistance,
Savoir jusqu'où Tarquin porterait la clémence?
Et quand vos faibles murs ne sauraient m'arrêter,
Désespérant de vaincre, espérez-vous traiter?
C'est trop vous abuser, ou bien mal me connaître.
Tarquin peut pardonner, mais c'est quand il est maître;
Dans tout ce qui résiste il voit ses ennemis:
S'il fait grâce aux vaincus, c'est quand ils sont soumis.
Allez donc; et qu'Ardée enfin m'ouvre ses portes,
Ou dans trois jours l'aurore aura vu mes cohortes
Montrer en quels malheurs se doit précipiter

Tout peuple, s'il en est, qui vous ose imiter.
Sur son propre destin qu'Ardée enfin prononce.
Cédez ou périssez : c'est ma seule réponse.
Sur les pas de Sextus que dès demain, soldats,
On s'apprête à voler à de nouveaux combats.

(Les députés se retirent. La garde de Tarquin et Icile occupent le fond du théâtre.)

SEXTUS, à part.

Aux projets de mon cœur quel obstacle funeste !...

TARQUIN.

Vous vous troublez, mon fils.

SEXTUS, à part.

Honneur que je déteste !

TARQUIN.

Entre tous les Romains quand je vous préférais,
J'attendais de la joie, et non pas des regrets.

SEXTUS.

Si beau que soit le sang auquel je dois la vie,
Si la splendeur par moi n'en fut pas démentie,
Et si, toutes les fois qu'il fallut vous venger,
On a vu mon audace égaler le danger,
Gardez-vous de penser que ma vertu chancelle.
Offrez-moi plus de risque, et j'aurai plus de zèle.
La grandeur du péril fait l'honneur du succès ;
Et la gloire facile a pour moi peu d'attraits.
Pour illustrer mon nom, j'ai fait assez peut-être ?
Par d'assez grands exploits si je l'ai fait connaître,
Souffrez que Collatin réclame pour le sien

Un honneur qui ne peut en ajouter au mien;
Qu'à l'éclat de son sang sa gloire enfin réponde:
Quiconque est né Tarquin doit un héros au monde.

TARQUIN.

C'est à vous, chaque jour, par un succès nouveau,
D'ajouter à l'éclat d'un nom déjà si beau.
Par trop d'illusion votre âme est abusée;
Moins que vous ne croyez la victoire est aisée.
Depuis trois mois enfin les fiers enfants de Mars
Ont par de vains efforts fatigué ces remparts:
Paraissez, et prouvez que du bras d'un seul homme
Dépendait la fortune et d'Ardée et de Rome.

SEXTUS.

Eh bien, si tant de gloire est le prix du vainqueur,
Seigneur, à Collatin réservez cet honneur.
L'ambition par qui mon âme est dominée
A ma seule grandeur ne fut jamais bornée:
Un autre soin l'occupe; et, quel que soit mon rang,
C'est s'illustrer encor que d'illustrer son sang.

TARQUIN.

C'est avoir pour ce rang beaucoup d'indifférence,
Ou dans l'art de régner bien peu d'expérience,
Que de céder sa gloire, et prétendre qu'un roi
S'illustre dans celui qu'il rend égal à soi.
Loin d'emprunter d'autrui ce qu'il donne lui-même,
C'est de son propre éclat que brille un diadème.
Qui chérit la grandeur ne la partage pas.
Les grands bienfaits, mon fils, ont fait les grands ingrats.

Aux plus affreux revers plus d'un monarque en butte,
Par trop de confiance a préparé sa chute.
L'art de tout conserver est l'art de tout prévoir;
C'est le grand art d'un roi jaloux de son pouvoir:
Bien loin d'anéantir la distance importante
Qui sépare les rois de la foule inconstante,
Il se montre élevé sur les faibles humains,
Autant que l'est un dieu sur tous les souverains.
Contemplez Servius; voyez dans quels abîmes
L'avait jeté l'oubli de ces sages maximes:
Tous les rangs confondus, tout ordre interverti;
Avec la royauté l'état anéanti:
On l'avait avilie, afin de la détruire.
Il mourut; et j'osai me saisir de l'empire,
Et monter en vainqueur sur ce trône ébranlé,
Sans qu'à le raffermir Rome m'eût appelé.
A ployer en silence elle se vit contraindre.
Peu jaloux d'être aimé, je sus me faire craindre.
Je n'avais pas d'amis, mais j'avais des soldats...
Devenu tout-puissant par d'heureux attentats,
Je fis porter mon joug aux plus superbes têtes.
Cependant, j'étendais l'état par mes conquêtes;
Mais autant ma rigueur pesait sur le Romain,
Autant pour les vaincus je me montrais humain;
Me ménageant en eux un appui nécessaire,
Si jamais le destin me devenait contraire.
Ainsi ma politique affermit à la fois
Et la grandeur de Rome et la grandeur des rois;

Et mon règne déjà justifie et seconde
Le sort qui lui promet la conquête du monde.

SEXTUS.

Que veut Arons?

SCÈNE III.

TARQUIN, ARONS, SEXTUS; ICILE, dans le fond.

ARONS.

Seigneur, il est temps d'arrêter
Les dangereux complots qui sont près d'éclater.
Le tumulte est dans Rome : on s'assemble, on conspire.
Parmi les conjurés qui menacent l'empire
On a compté, dit-on, jusqu'à ce Junius,
Si tristement connu sous le nom de Brutus,
Depuis ce jour fatal où votre ordre sévère
Lui ravit sa raison, et son père, et son frère.
Tout est prêt; et bientôt la moindre occasion
Servira de prétexte à la rébellion.
Ah! daignez écouter un serviteur fidèle;
Rendez-vous à l'avis que lui dicte son zèle :
Quittez ce camp, seigneur; laissez à d'autres bras
La conduite du siége et le soin des combats;
Et, par un prompt retour, confondant leurs intrigues,
De ces mutins obscurs déconcertez les ligues.
De tout bon citoyen venez calmer l'effroi;

Rendez la paix à Rome en lui rendant son roi.

TARQUIN.

Je sais quel est Arons; je connais sa prudence,
Et dans l'art des conseils sa longue expérience;
Mais, malgré son avis, dans ce soulèvement
Je ne vois qu'un motif pour m'assurer du camp.
De ces faibles complots il n'est rien que je craigne,
Tant que je régnerai sur ceux par qui l'on règne.
Mon empire est ici: ce sont les seuls soldats
Qui de tout temps ont fait le destin des états;
Et leur chef, quel que soit le nom dont il se nomme,
S'il est roi de l'armée, est aussi roi de Rome.
Arons, portez-en l'ordre: avant la fin du jour
Que l'heureux Collatin soit ici de retour;
Qu'il remplace mon fils, et que ses mains soient prêtes
A mettre enfin Ardée au rang de mes conquêtes.

(Arons sort.)

Vous, cependant, à Rome allez rendre la paix;
Des factieux, Sextus, éclairez les projets.
Quant à cet insensé, que je ne saurais craindre,
A ce Brutus, bien moins à redouter qu'à plaindre,
Qu'il vive: on peut de lui tirer la vérité.
Mais poursuivez le reste avec sévérité.
Je remets en vos mains le glaive et la puissance:
Sévissez; et songez qu'une sage vengeance
Souvent dans le passé réprima l'avenir.
Pour apprendre à régner, apprenez à punir.

(Il sort avec sa suite.)

SCÈNE IV.

ICILE, SEXTUS.

ICILE.

Ainsi le sort vous sert au gré de votre envie,
Seigneur. Allons à Rome.

SEXTUS.

Allons à Collatie.

ICILE.

Quand ailleurs le devoir vous appelle en ce jour,
Quel intérêt y peut guider vos pas?

SEXTUS.

L'amour.

ICILE.

Et depuis quand Sextus a-t-il tant de faiblesse?

SEXTUS.

Depuis deux ans; depuis qu'il aperçut Lucrèce.

ICILE.

Lucrèce, que l'hymen unit à Collatin!

SEXTUS.

Lucrèce, qu'à Sextus devait unir Tarquin.

ICILE.

Que dites-vous!

SEXTUS.

Icile, il n'est plus temps de taire
D'un feu trop concentré le pénible mystère :

Fatigué de l'effort qu'il me coûte à cacher,
C'est par pitié pour moi que je veux m'épancher.
Dans Gabie encor libre, aux murs de tes ancêtres,
Loin de Rome et de moi tu n'avais pas de maître,
Quand l'innocent auteur du trouble où tu me vois
Enchanta mes regards pour la première fois.
J'en conviens, jusqu'alors, d'illusions avide,
Le plaisir seul, Icile, avait été mon guide;
Et dans la volupté de désirs consumé,
Je voulais être heureux, et n'avais pas aimé...
Ce charme impérieux qui subjugue les âmes
N'a jamais enfanté de plus rapides flammes.
Rendre ce cœur sensible, et briser son orgueil,
Fut l'effet d'un moment et celui d'un coup d'œil.
J'en fis l'aveu : bien plus, espérant que Lucrèce
Ne dédaignerait pas un sceptre et ma tendresse,
Je mis à ses genoux et l'empire et Sextus;
Et sa réponse, ami, ne fut pas un refus.
Tarquin même à mes vœux n'eût pas été contraire :
Mais, pour mon désespoir, Lucrèce avait un père.
Tu ne le connais pas cet altier Spurius,
Ce hardi zélateur des lois de Servius,
Qui, dans l'égarement de son âme hautaine,
Des fils de Romulus voudrait briser la chaîne,
Et parmi les débris de cette royauté,
Sur le trône écroulé fonder la liberté.
Fils des rois, jusqu'à lui quand j'ai daigné descendre,
A peine le superbe a-t-il daigné m'entendre.

« Renonce à ton espoir, a-t-il dit; non, mon sang
« Ne s'allîra jamais à celui du tyran.
« Dans un roi, mon égal, je chérissais un homme;
« Mais Servius est mort, et Tarquin règne à Rome.
« Usurpateur du trône, assassin de mon roi,
« Qu'il soit puni, Sextus, et ma fille est à toi. »
Juge si j'aime, Icile! il me tint ce langage,
Et tout son sang n'a pas expié cet outrage!
Bien plus, pour le fléchir je n'ai rien épargné:
« Tel dans Rome autrefois Servius a régné,
« Tel règnera Sextus; et ma main tutélaire,
« Lui dis-je, achèvera ce qu'il espérait faire. »
Je priai, je pressai, je pleurai, mais en vain.
C'est alors qu'à Gabie envoyé par Tarquin [2],
J'osai, par mon adresse, en tenter la conquête,
Et que le diadème enfin ceignit ma tête.
Tant de gloire eût suffi jadis à mon bonheur:
Mais qu'importe la gloire au repos de mon cœur!
Toujours plus amoureux, apprenant que mon père
Aux pieds de ces remparts avait porté la guerre,
J'accours; et, pour ce camp oubliant mes états,
Je vole, en apparence, à de nouveaux combats,
Des dehors de l'honneur recouvrant ma faiblesse:
Mais je me rapprochais seulement de Lucrèce.
Mon retour se célèbre. Un splendide festin [3]
Rassemble la jeunesse aux tentes de Tarquin.
On se livre à la joie au milieu des alarmes,

Et la voix du plaisir se mêle au bruit des armes.
Par une double ivresse un convive emporté,
De celle qui le charme exaltant la beauté,
« Est-il, dit Collatin, de beauté qui ne cède
« Au cher et chaste objet que mon amour possède? »
Il en est, m'écriai-je; et Rome et l'univers
N'offrent pas de rivale à celle que je sers.
Chacun au premier rang portant celle qu'il aime,
On proposa bientôt d'en juger par soi-même;
Et notre diligence égalant notre amour,
Nous arrivons à Rome avant la fin du jour.
Au milieu des plaisirs, dans la magnificence,
Les femmes oubliaient les ennuis de l'absence;
Et le luxe importun qui chargeait leurs appas
Éblouissait les yeux et ne les charmait pas.
A son inquiétude une seule livrée,
Aux murs de Collatie obscure et retirée,
Consacrait ses moments et ses soins les plus doux
Au tissu que ses doigts filaient pour un époux.
La rougeur dont son front tout-à-coup se colore,
A nos regards surpris la rend plus belle encore.
Elle se précipite aux bras de Collatin;
Dieux! quel affreux supplice a déchiré mon sein!
Transporté d'une rage égale à ma tendresse,
Dans cette épouse, ami, je reconnais Lucrèce!

ICILE.

Ah! mon maître, calmez ces regrets superflus:

L'amour doit expirer quand l'espoir ne vit plus...

SEXTUS.

Stupide, anéanti, dans ma surprise extrême,
J'accusai tous mes sens, je doutai de moi-même,
J'avouai ma défaite : et, pressant mon retour,
Dans ce camp assoupi je devançai le jour.
Là, tout ce que l'amour suggère en son délire
A régné tour à tour dans ce cœur qu'il déchire :
L'abattement, la haine, et la crainte et l'espoir,
Le projet de la fuir, le besoin de la voir.
Et dans mon indulgence et dans ma rage extrême,
Vingt fois dans un moment je m'oppose à moi-même :
Je maudis les ennuis où j'aime à me plonger ;
Je crains de l'oublier, et tremble d'y songer.
Ai-je enfin résolu de la fuir, la cruelle,
Soudain je la revois plus touchante et plus belle.
Si je cède au pouvoir qui m'entraîne à ses pieds,
Son crime se retrace à mes sens effrayés ;
Et mon âme, et de haine et d'amour enflammée,
M'apprend trop que jamais je ne l'ai tant aimée.
Mais c'est trop balancer... Partons.

ICILE.

Non, demeurez,
Et commandez en homme à vos sens égarés.
Quel projet formez-vous ? quelle est votre espérance ?
Votre seule ressource est dans l'indifférence.
Pour vaincre cet amour quand il faut tout tenter,

Pourquoi chercher l'objet qui le doit augmenter;
Et vous-même attisant le feu qui vous dévore,
Joindre à de trop grands maux des maux plus grands encore?
Je lis dans votre cœur; j'entrevois quel dessein
Vous a fait en ce camp rappeler Collatin.

SEXTUS.

J'en atteste des dieux la majesté suprême,
Ce cœur est innocent.

ICILE.

Ah! doutez de vous-même!
Je sais jusqu'où Sextus pourrait être emporté.
De quel espoir, seigneur, vous seriez-vous flatté,
Dans les égarements d'une âme impétueuse?
Songez que la plus belle est la plus vertueuse;
Que Lucrèce...

SEXTUS.

J'aurais conservé quelque espoir!
Il ne m'en reste qu'un, celui de la revoir.

ICILE.

Évitez-la plutôt, quand vous devez tout craindre
D'un transport qui déjà vous a tout fait enfreindre.
Indifférent à tout, avez-vous en ce jour
D'autres vœux, d'autres soins que ceux de votre amour?
Et même, en cet instant, à cet amour extrême
N'immolez-vous pas Rome, et Tarquin, et vous-même?
Si vous sortez d'ici, tremblez, seigneur, tremblez.
Vous m'avez entendu, Sextus; vous vous troublez.

Qu'en faveur de vous-même un ami vous fléchisse!
Arrêtez-vous à temps au bord du précipice;
L'honneur et le devoir vous en font une loi:
La gloire vous appelle, écoutez-la.

SEXTUS.

Suis-moi.

(Ils sortent.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente le vestibule du palais de Collatin.

SCÈNE I.

SPURIUS, COLLATIN.

COLLATIN.

Croirai-je, Spurius, ce que je viens d'entendre?

SPURIUS.

J'en ai de sûrs garants, et j'aime à vous l'apprendre.
De ses fers, Collatin, le Romain s'est lassé;
Et Tarquin sur son trône est enfin menacé.
Sénateurs, plébéiens, qu'un même zèle enflamme,
Ainsi qu'un intérêt semblent n'avoir qu'une âme.
Mais on ignore encor quel génie, en secret,
Invisible et présent, conduit ce grand projet.

COLLATIN.

Ce génie, à mes yeux, n'est qu'un hardi coupable.

SPURIUS.

Au vengeur des Romains donner un nom semblable!

COLLATIN.

Je n'y vois qu'un rebelle, armé contre ses rois.

SPURIUS.

Je n'y vois que l'appui de l'état et des lois,
Un Romain.

COLLATIN.

Comme lui je suis Romain dans l'âme;
Le public intérêt non moins que lui m'enflamme.
Qu'il pense en factieux, je pense en citoyen;
Et dans un moindre mal ma raison voit un bien.
Prévoit-on sans effroi tous les malheurs qu'attire
Ce mouvement subit qui renverse un empire?
Dans cette arène ouverte à la dissension,
L'ambition combat contre l'ambition;
L'intérêt, détruisant tout lien légitime,
Sert de mesure au droit, comme il en sert au crime.
Par des moyens affreux on suit d'affreux projets;
Et l'état sans pouvoir, sans lois et sans sujets,
Dans les convulsions de la guerre civile,
Pour un tyran qui tombe, en voit renaître mille.
S'il ne succombe pas, il guérit lentement
De ce mal qui sur tout s'attache également.
Ah! quels que soient les maux qu'ait faits un roi barbare,
Qu'un prince généreux aisément les répare!
Accablant pour plusieurs, et pour plusieurs léger,
Ce fléau n'est enfin qu'un fléau passager;
Et souvent, sous la loi qu'un citoyen abhorre,
Un autre citoyen se croit heureux encore.

SPURIUS.

Qu'importe, Collatin, ce trouble d'un instant,
S'il nous prépare un bien général et constant?
D'autant moins dangereux qu'il nous paraît extrême,
Le désordre à son comble est détruit par lui-même.
L'état, plus éprouvé qu'affaissé par son poids,
N'en sent que mieux le prix de la paix et des lois.
Qu'elles règnent ces lois que Tarquin veut éteindre;
Qu'il soit enfin puni d'avoir pu les enfreindre:
Qu'avec l'usurpateur Rome exile aujourd'hui
Quiconque le regrette ou pense comme lui.
Près du malheur public, leur malheur n'est qu'une ombre.
L'intérêt de l'état est celui du grand nombre,
Celui du peuple enfin. Eh! quel bonheur honteux
Peut-on connaître au sein d'un peuple malheureux?
Ce bonheur, s'il en est au milieu des entraves,
Est fait pour les tyrans, ou fait pour les esclaves.
Le vrai citoyen porte un cœur compatissant:
Témoin de l'infortune, il n'en est pas exempt.
Périsse l'insensé qui, sourd à la nature,
De sa voix gémissante étouffe le murmure;
Qui, d'un œil insensible et d'un cœur endurci,
Voit répandre des pleurs sans en répandre aussi;
Qui de toute pitié s'affranchit par prudence,
Et concentre en lui seul son étroite existence!
Étranger aux amis dont il est entouré,
Et, parmi les humains, des humains séparé,
Au jour du désespoir c'est en vain qu'il réclame

La pitié qui jamais n'a réchauffé son âme ;
Et le malheur auquel il ne peut compatir
Du malheur qui l'attend ne saurait l'avertir.
Ouvrez enfin les yeux sur votre erreur extrême ;
Voyez les maux de Rome, et tremblez pour vous-même.

COLLATIN.

Pour moi?

SPURIUS.

Pour vous. Eh quoi! n'apercevez-vous pas
L'abîme par vous-même entr'ouvert sous vos pas,
Quand aux ardents regards d'une avide jeunesse
Votre imprudence offrait les attraits de Lucrèce?
Puissiez-vous chèrement n'avoir pas acheté
Le succès qui plut tant à votre vanité!
Être heureux sans éclat est l'art de toujours l'être :
On risque son bonheur en le laissant paraître.

COLLATIN.

Mon bonheur contre tout n'est-il pas affermi?
Lucrèce est mon épouse, et Sextus mon ami.

SPURIUS.

Plus il est votre ami, plus je vous trouve à plaindre :
Moins que son amitié sa haine était à craindre.
Sachez... Lucrèce vient. Quels déplaisirs secrets
D'un cœur long-temps si calme ont pu troubler la paix?

SCÈNE II.

SPURIUS, COLLATIN, LUCRÈCE.

COLLATIN.

Chère épouse, il est temps de rompre le silence.
Ou c'est trop de tendresse, ou trop d'indifférence.
Par un doute outrageant c'est offenser ma foi,
Que d'avoir plus long-temps des secrets avec moi.
Parlez, éclaircissez le doute qui m'oppresse;
Laissez-moi lire encor dans le cœur de Lucrèce,
Dans ce cœur généreux, tendre, fier, ingénu,
Et qui, tout à l'amour, est tout à la vertu.

LUCRÈCE.

Un an s'est écoulé depuis que l'hyménée
A la vôtre, seigneur, unit ma destinée;
Et cette année, au gré d'un mutuel amour,
Dans sa course rapide, a passé comme un jour.
Tant qu'il n'importa pas au règne plus durable
D'un bonheur que long-temps je crus inaltérable,
J'avais pensé devoir vous celer un secret
Que ma bouche aujourd'hui vous révèle à regret.
Avant que Spurius eût à votre tendresse
Confié le destin de l'heureuse Lucrèce,
Lucrèce fut aimée; et le fils de Tarquin
M'avait offert son trône et demandait ma main.
Mais en vain: ni son rang ni son amour sincère,

Jamais en sa faveur n'ont pu fléchir mon père :
Et lui-même bientôt, docile à son devoir,
Fut au sein des combats porter son désespoir.

SPURIUS.

Tandis que des Tarquins il suivait les maximes,
Que ses premiers exploits étaient de premiers crimes,
Et que des Gabiens trahissant l'amitié [4],
D'un indigne esclavage il payait leur pitié,
Mon choix vous préférait au fils du roi de Rome.
Ce n'était qu'un monarque, et je voulais un homme.
Le sort de mes vieux ans aurait été trop doux,
Si, non moins bon Romain que généreux époux,
Dans tous les citoyens chérissant ma famille,
Vous aimiez Rome autant que vous aimez ma fille.

COLLATIN.

Mon cœur également toutes deux les chérit...
(A Lucrèce.)
Mais calmez la terreur qui trouble votre esprit,
Lucrèce; quel est donc ce grand sujet de crainte?

LUCRÈCE.

La flamme de Sextus n'est pas encore éteinte :
Si j'en crois ses regards, où j'ai vu tout son cœur,
Il ne m'aima jamais avec plus de fureur.
Tandis qu'en sa présence, à mes transports en proie,
Sur votre heureux retour je témoignais ma joie,
Avez-vous observé quel sombre abattement
Succéda tout-à-coup à son étonnement?
Tout entier abîmé dans sa douleur farouche,

Ses soupirs mal formés expiraient sur sa bouche:
Et ses yeux égarés, exprimant tour à tour
Le dépit, la douleur, la surprise et l'amour,
En signes trop certains, m'offraient sur son visage
Du plus affreux malheur le plus affreux présage.
J'en ai frémi long-temps, et même entre vos bras
L'effroi qui me poursuit ne se dissipe pas.
Ah! de votre bonheur si votre âme est jalouse,
Et si vous chérissez celui de votre épouse,
Au nom de notre amour, promettez que Sextus
Dans ces lieux, cher époux, ne reparaîtra plus.
Le noir pressentiment dont mon cœur n'est pas maître
De la bonté du ciel est un bienfait peut-être.
A ce jour qui nous luit ne fermons pas les yeux:
La terreur quelquefois est un avis des dieux.

COLLATIN.

Est-ce un avis des dieux que cette crainte vaine,
Qu'un instant et qu'un mot vont dissiper sans peine?
Du secret de Sextus par lui-même informé,
Je sais qu'ailleurs il aime autant qu'il est aimé.

LUCRÈCE.

Il se pourrait!

COLLATIN.

Sans doute il a trop fait paraître
Un dépit qu'il devait dissimuler peut-être;
Mais il faut pardonner à l'amant irrité
De l'aveu qu'à son cœur coûtait votre beauté,
Et qui n'a pu vous voir occuper, sans tristesse,

Le rang où son amour élevait sa maîtresse.

SCÈNE III.

LES MÊMES, ARONS.

ARONS.

Le Rutule vaincu, pressé de toutes parts,
Réduit au seul abri de ses faibles remparts,
A vu nos fiers Romains, appelant les batailles,
D'un cercle plus étroit enceindre ses murailles.
L'assaut va se donner : pour diriger les coups,
Et l'armée et le roi n'attendent plus que vous.
Venez, guidez nos pas : par votre diligence,
Justifiez, seigneur, la publique espérance ;
Justifiez Sextus, qui vous cède aujourd'hui
Un honneur qui devait n'appartenir qu'à lui :
Oui, c'est son amitié, c'est son généreux zèle,
Qui vous ont obtenu cette gloire immortelle.
Venez : qu'on reconnaisse à vos heureux exploits
Le digne enfant de Rome et le pur sang des rois :
C'est l'ordre de Tarquin.

COLLATIN.

Je lui serai fidèle :
A de pareilles lois est-on jamais rebelle?
Et quel que fût le bras que Tarquin eût choisi,
Sans doute il n'eût pas craint d'être désobéi.
Sextus ne sera point trompé dans son attente ;

Au milieu des combats, son amitié contente
Me verra soutenir, Arons, dès aujourd'hui
L'honneur du sang royal dont je sors comme lui.
Je marche sur vos pas. Allez.

(Arons sort.)

SCÈNE IV.

SPURIUS, LUCRÈCE, COLLATIN.

COLLATIN.

Eh bien, mon père,
L'amitié de Sextus peut-elle être sincère;
Et de pareils bienfaits, de la part d'un ami,
Témoignent-ils qu'il aime et qu'il serve à demi?

SPURIUS.

Sans m'avoir convaincu ce procédé m'étonne :
Plus il est généreux, et plus je le soupçonne.
Le bien même est suspect quand il vient des tyrans,
Et je crains les Tarquins jusque dans leurs présents [4].

COLLATIN.

C'est aussi se livrer à trop d'inquiétude;
Et ce soupçon, chez moi, serait ingratitude.
Mon cœur reconnaissant dédaigne de chercher
Quel piége dangereux tant d'honneur peut cacher.
Je n'y vois qu'un bienfait, et je me plais à croire
Que le sang des Tarquins a des droits à leur gloire.
Je pense, en l'acceptant, n'avoir rien hasardé;

Et si j'ai des regrets, c'est d'avoir trop tardé.
Rejoindrez-vous le camp?

SPURIUS.

Oui. Je vous y veux suivre:
Je ne partage pas l'erreur qui vous enivre;
Tant que vous dormirez, je veillerai pour vous.

LUCRÈCE.

Vous partez!

COLLATIN.

Le devoir l'ordonne à votre époux.

LUCRÈCE.

Hélas!

COLLATIN.

Séchez vos pleurs, rassurez-vous, Lucrèce;
Sa voix n'est pas toujours contraire à la tendresse:
Bientôt, me rappelant au séjour du bonheur,
Il fera pour l'amour ce qu'il fait pour l'honneur.

(Lucrèce sort.)

SCÈNE V.

SPURIUS, COLLATIN; BRUTUS, d'abord au fond de la scène.

SPURIUS.

Ainsi...!

COLLATIN.

Justifions la faveur qui me nomme.

SPURIUS.

Quel espoir m'abusait! O malheureuse Rome,
D'enfants dégénérés, hélas, qu'attendrais-tu!
La vertu de l'esclave est leur seule vertu.
Oui, le tyran mettrait un terme à sa puissance
Avant qu'il en trouvât à leur obéissance.
Romains, c'est donc en vain que de la liberté
Vos yeux ont un moment entrevu la clarté!
Servius est tombé, Tarquin règne; et le Tibre,
Qui s'enorgueillissait de voir un peuple libre,
En vain le redemande à ce peuple énervé,
Indigne d'un bonheur qu'il n'a pas conservé.

COLLATIN.

C'est ainsi que votre âme, indépendante, austère,
Nourrit ses noirs chagrins de maux qu'elle exagère.
Ce roi que vous pleurez, ce Servius enfin,
Vous le regrettiez moins, haïssant moins Tarquin.
Quels que soient les bienfaits que son règne rassemble,
N'est-on grand, en effet, qu'autant qu'on lui ressemble?
J'avoûrai que Tarquin, s'égarant quelquefois,
De son sceptre aux Romains fit trop sentir le poids;
J'avoûrai qu'abusé par sa fausse prudence,
Trop souvent la terreur signala sa puissance:
Mais, tout en le blâmant, j'admire quel éclat
Son règne glorieux répand sur cet état.
Invincible en ses camps, en ses murs embellie,
Je vois Rome annoncer des fers à l'Italie.
Gabie est sous nos lois; entre nos ennemis

En connaissez-vous un qui n'ait été soumis?
Qui nous bravait jadis aujourd'hui nous révère.
La paix succède-t-elle un moment à la guerre,
Aussitôt l'industrie occupe tous ces bras
Qui servaient la patrie au milieu des combats;
Et c'est pour notre gloire encore qu'ils agissent.
Du Tibre emprisonné les flots domptés mugissent;
Des canaux sont creusés, des ponts sont suspendus;
Rome voit s'élever des murs plus étendus,
Et, des vains monuments dédaignant l'art frivole,
Sur sa roche imprenable asseoit le Capitole:
Cet édifice auguste et terrible à la fois,
Ce temple de nos dieux, ce palais de nos rois,
Où Jupiter reçoit les dépouilles opimes,
De Tarquin, qui l'élève, atteste assez...

SPURIUS.

Les crimes.
Quand il fonda ces murs, ces murs rendus garants
De l'immortalité qui poursuit les tyrans,
Rome, il t'enrichissait de ta propre dépouille;
Le plus pur de ton sang les cimente et les souille,
Et de son propre toit, dans ces pompeux lambris,
L'indigent a souvent reconnu les débris.
Enfin, lorsque épuisée à force d'injustice,
Tu n'eus plus rien qui pût tenter son avarice,
Tarquin, pour satisfaire à ses goûts inhumains,
Du fléau de la paix délivra les Romains;
Et, portant au Rutule, en lui portant la guerre,

Tous les maux qu'à son peuple il ne pouvait plus faire,
Il chercha dans leurs murs les biens dont ses forfaits
Avaient depuis long-temps épuisé ses sujets.
Eh! quels autres bienfaits avions-nous lieu d'attendre
Du meurtrier d'un roi dont il était le gendre?
Le seul crime, en effet, a pu le maintenir
Au trône où par le crime il a pu parvenir.
Que d'horreurs! Voyez-vous, dans son sang qui le baigne,
Servius expier le bonheur de son règne,
Et marquer de sa mort le jour tant souhaité,
Qu'il devait signaler par notre liberté?
Voyez-vous sur son corps, privé de sépulture,
L'épouse de Tarquin, effroi de la nature,
Exciter ses coursiers, qui, trompant sa fureur,
Et moins féroces qu'elle, ont reculé d'horreur?
C'est sa fille!... et songez que, digne de Tullie,
Tarquin, tout aussi loin portant la barbarie,
N'a pas même à son sang pardonné des vertus;
Songez qu'il eut un frère... et contemplez Brutus [5],

(Brutus, plongé dans une rêverie profonde, est entré pendant le récit de Spurius, qui continue.)

Brutus, dont le délire, auquel il doit la vie,
Dépose à chaque instant contre la tyrannie.

BRUTUS.

Qu'as-tu dit, Spurius? Les mânes des proscrits,
De leurs tombeaux ouverts soulevant les débris,
Les mânes des Romains en ces lieux apparaissent:
En foule autour de nous les vois-tu qui se pressent?

Jusqu'au fond des enfers, consolés par ta voix,
Le cri de la vengeance a retenti trois fois.
Vois Servius... approche; et dans sa main sanglante
Viens, ami, viens saisir le fer qu'il te présente.
Grand roi, s'il doit frapper ton perfide assassin,
Fais-le connaître, nomme!... Il a nommé Tarquin.
Deux spectres, que des nœuds ensanglantés unissent,
Sur les pas de ce roi se traînent et gémissent:
Dans leurs mains, qui du ciel implorent le secours,
Est encor le poison qui termina leurs jours.
Vengez, a dit l'un d'eux, l'assassinat qui lie
L'épouse de Tarquin à l'époux de Tullie!...
Sur qui faut-il venger un si cruel destin?
Qui faut-il punir? nomme!... Il a nommé Tarquin.
Mais que veulent de moi ces ombres qui s'embrassent,
Et de leurs bras sanglants toutes deux m'entrelacent?
Dans mon sein tout-à-coup mon sang s'est arrêté,
Et de joie et d'horreur mon cœur a palpité.
Ah! je vous reconnais, ombre auguste, ombre chère!
O mon père, est-ce vous? est-ce vous, ô mon frère?
A l'amour de Brutus si promptement ravis,
Vous que s'il eût vengés il eût déjà suivis!
Tous deux chérissant Rome, et tous deux aimés d'elle,
L'un en était l'espoir et l'autre le modèle.
Quelle main de vos jours précipita la fin?
Qui vous dois-je immoler?... Ils ont nommé Tarquin!

SPURIUS.

Ces forfaits sont les siens. Un tigre, une furie,

Cinq lustres ont en paix dévoré la patrie.
Enrichi de ses biens, de son sang enivré,
Aux fureurs de Tarquin fut-il rien de sacré?
Il vit pourtant, il règne; et Rome, qu'il opprime,
Semble, pour le punir, attendre encore un crime.
Loin de l'attendre, osons venger et prévenir
Et nos malheurs passés et nos maux à venir.
L'enfer nous le commande, et le ciel nous seconde.
La cause des Romains est la cause du monde.
Osons déterminer tous ces esprits flottants :
Donnons l'exemple à Rome.

BRUTUS, après avoir observé Collatin.

Il n'est pas encor temps.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente l'intérieur de l'appartement de Lucrèce. Ses femmes, dans le fond de la scène, sont occupées à des ouvrages de laine.

SCÈNE I.

LUCRÈCE.

Ainsi Sextus est libre... il est libre... et son âme
Pour un nouvel objet et m'oublie et s'enflamme!
Mais lorsque sur son cœur je ne prétends plus rien,
Quel trouble inattendu s'élève dans le mien?
Quelle erreur, quel délire étrange, inconcevable,
A mes yeux, malgré moi, le fait voir en coupable,
Et, quand il accomplit ce que j'ai souhaité,
Lui reproche en secret son infidélité?
Inutiles soucis!... Depuis que l'hyménée
Par les nœuds les plus saints fixa ma destinée,
Ai-je formé jamais le plus léger espoir
Qui pût blesser mes vœux et trahir mon devoir?
Non, non; c'est envers moi me montrer trop sévère;
C'est trop m'épouvanter d'une vaine chimère,

D'un esprit inquiet l'ouvrage et le tourment,
Que ma raison, plus sage, apprécie et dément.
Ma vertu me rassure, et je me rends justice.
Des torts de mon esprit mon cœur n'est pas complice.
Fuyez, vaines terreurs, fantômes de la nuit,
Qu'à son premier rayon le jour naissant détruit.

(A ses femmes.)

Compagnes de Lucrèce, achevez votre ouvrage.
Tandis que mon époux signale son courage,
Hâtez-vous d'embellir, au gré de mon amour,
Le tissu dont je veux le parer au retour.
L'effroi saisit mon cœur et tout mon sang se glace [6]
Quand je songe aux périls qu'affronte son audace,
Quand je le vois, terrible au milieu des soldats,
Semblable en tout au dieu qui préside aux combats :
Je m'abandonne alors à ma douleur stérile.
L'épouse d'un héros ne dort jamais tranquille.

SCÈNE II.

LUCRÈCE, SEXTUS, ICILE, FEMMES.

SEXTUS.

Tu la vois... Qu'elle est belle! Ah! deviez-vous jamais
A tant de perfidie allier tant d'attraits,
Dieux cruels?

ICILE.

Quel transport s'empare de votre âme?

LUCRÈCE.

Que vois-je? ô ciel! Sextus...

SEXTUS.

Rassurez-vous, madame.

LUCRÈCE.

Lorsque Rome et l'honneur demandent votre bras,
Quel motif en ces lieux a pu guider vos pas?

SEXTUS.

Un ordre de Tarquin... Si vous daignez m'entendre,
Ordonnez qu'on s'éloigne, et vous allez l'apprendre.

(Les femmes de Lucrèce se retirent dans le vestibule, dont la porte reste ouverte. Icile sort au signe que lui fait Sextus.)

SCÈNE III.

LUCRÈCE, SEXTUS.

LUCRÈCE.

Ah! souffrez qu'avant tout, lorsque je vous revois,
Je m'acquitte envers vous de ce que je vous dois :
Ce haut rang dans lequel mon époux vous succède,
Cet honneur éclatant que l'amitié lui cède,
Ces bienfaits... Mais, seigneur, quel effrayant courroux
Dans vos yeux égarés...

SEXTUS.

Vous en offensez-vous?
Plus justement peut-être un cœur trompé murmure

D'un calme qui sied mal au front d'une parjure.

LUCRÈCE.

Qui? moi, parjure!

SEXTUS.

Vous. Ce cœur, qui me trahit,
Mille fois avant moi ne vous l'a-t-il pas dit?
Tout ce qui m'approcha, tout ce qui vous approche,
Ne vous fait-il donc pas cet éternel reproche?
Qu'étiez-vous? qu'êtes-vous?

LUCRÈCE.

Seigneur, je vous entends:
Je commence à percer ces secrets importants
Qui, de tous les témoins redoutant la présence,
Ne s'expliquaient que trop, malgré votre silence.

SEXTUS.

Sans trouble auriez-vous pu soutenir mon abord?

LUCRÈCE.

Mon cœur est sans effroi, comme il est sans remord.

SEXTUS.

Pour vous justifier que pourrez-vous me dire?

LUCRÈCE.

Je ne dirai qu'un mot, et ce mot doit suffire:
Je suis Romaine.

SEXTUS.

Eh bien?

LUCRÈCE.

Ignorez-vous quels droits
Sur ses enfants un père a reçus de nos lois?

De nos rois le plus grand, puisqu'il est le plus sage,
Numa, pour consommer son immortel ouvrage,
Pour assurer aux lois un empire éternel,
Appuya leur pouvoir du pouvoir paternel :
Telle est l'autorité, redoutable, suprême,
Qui, plus forte que moi, disposa de moi-même.
Quels que fussent mes vœux, seigneur, j'ai dû céder
Aux désirs de celui qui pouvait commander.
Rejeter un hymen qu'il désirait conclure,
C'était avec les lois offenser la nature.

SEXTUS.

La nature! est-ce vous qui l'osez réclamer?
N'avez-vous pas perdu le droit de la nommer,
Quand aux autels des dieux, sans remords et sans crainte,
Vous avez de ses lois violé la plus sainte,
Et, parjure à vous-même, abrogé sans retour
Des droits d'autant plus chers qu'ils naissent de l'amour?
Je sais tout ce qu'on doit au sacré caractère
Qu'un préjugé sublime attache au front d'un père.
De nos dieux comme un père est l'image à nos yeux,
Je veux qu'on le révère à l'égal de nos dieux;
Qu'on rende avec usure à sa faible existence
Les soins qu'il prodiguait à notre faible enfance :
Mais à ce culte seul je borne mon devoir.
Je ne reconnais pas cet étrange pouvoir
Qui, d'un père absolu consacrant le caprice,
De tous mes sentiments prescrit le sacrifice,
Et, de mon propre cœur faisant taire la voix,

Me défend de haïr ou d'aimer à mon choix.
L'amour ne s'astreint pas à tant d'obéissance.
On connaît de Tarquin l'orgueil et la puissance :
Eh bien, j'atteste ici la majesté des dieux,
Et ce feu dévorant que j'ai pris dans vos yeux,
Qu'il eût de son pouvoir écrasé ma faiblesse
Sans m'avoir pu contraindre à trahir ma tendresse;
Qu'il m'eût arraché tout, rang, fortune, grandeur,
Avant que d'arracher un parjure à mon cœur.

LUCRÈCE.

Je suis juste, Sextus; et, bien loin que je blâme
Le nouveau sentiment qui règne dans votre âme,
J'ai dû, me dégageant, dégager votre foi,
Et je vous applaudis d'en user comme moi.
Aimez, soyez aimé; dans des nœuds que j'approuve
Puissiez-vous rencontrer le bonheur que j'éprouve!

SEXTUS.

De quel affreux bonheur, de quels nœuds parlez-vous?

LUCRÈCE.

Cet aveu qui par vous fut fait à mon époux,
Cette beauté pour qui...

SEXTUS.

Je vous comprends, cruelle:
Il était doux pour vous de me croire infidèle;
Imiter votre crime eût été l'excuser.
Mais il est doux pour moi de vous désabuser.
Fait pour justifier mon désespoir extrême,
Cet aveu n'eut jamais d'autre objet que vous-même.

LUCRÈCE.

Quoi! vous aimez toujours...

SEXTUS.

Toujours avec transport
Celle qui d'un seul mot peut décider mon sort.

LUCRÈCE, à part.

Mon cœur semble avec lui d'accord pour me confondre!
Dans quel trouble il me jette, et comment lui répondre!
Quel supplice!

SEXTUS.

Lucrèce, eh quoi! vous frémissez?
Vous vous taisez...

LUCRÈCE.

Sextus, c'est vous apprendre assez
Qu'il vous faut désormais condamner au silence
Ce malheureux amour dont mon devoir s'offense.
Dans ces lieux plus long-temps cessez de m'arrêter;
Je deviendrais coupable à vous plus écouter.

SEXTUS.

Oui, vous l'êtes, perfide! oui, vous êtes coupable
D'un forfait aussi grand qu'il est irréparable:
Mais, tout affreux qu'il soit, il peut être oublié;
Prononcez un seul mot, et tout est expié:
M'aimez-vous?

LUCRÈCE.

Est-ce à moi que ce discours s'adresse?

SEXTUS.

Connaissez-vous Sextus?

LUCRÈCE.

Connaissez-vous Lucrèce?

SEXTUS.

Sachez que ce silence ordonne mon trépas.

LUCRÈCE.

Sachez qu'à cet aveu je ne survivrais pas.

SEXTUS.

Il m'aurait consolé des peines de la vie.

LUCRÈCE.

Il couvrirait mes jours de honte et d'infamie.

SEXTUS.

Parlez, ou c'en est fait du malheureux Sextus;
Parlez, dis-je, ou je meurs!

LUCRÈCE.

Dieux!... j'aperçois Brutus,
L'ami de mon époux : ah! je sens qu'à sa vue
Ma vertu tout entière à mon âme est rendue.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, BRUTUS.

LUCRÈCE.

Approche, ami fidèle.

SEXTUS.

En croirai-je mes yeux?
Brutus, cet insensé, ce traître, dans ces lieux!

LUCRÈCE.

Exemple infortuné des misères humaines,
L'amitié quelquefois y consola ses peines.

BRUTUS.

Oui, souvent vous rendez à ce cœur abattu
Le calme que possède et donne la vertu.

SEXTUS.

Sur un point important satisfais mon envie.
Si malgré tes malheurs tu peux chérir la vie...

BRUTUS.

Pour les infortunés la vie est un tourment
Toujours insupportable et toujours renaissant.
Ah! si ce jour si long, où l'ennui me dévore,
N'est que le précurseur d'un jour plus long encore;
Après avoir souffert, s'il faut encor souffrir,
Le seul vœu qui me reste est le vœu de mourir.
Mais lorsque, dans un cœur contraint à la constance,
L'abattement n'a pas desséché l'espérance;
Lorsque la volonté, souveraine du sort,
Pour ses hardis projets craint l'écueil de la mort,
Alors, malgré les maux dont elle est poursuivie,
Par effort de courage on peut aimer la vie.

SEXTUS.

Tu la chérirais?

BRUTUS.

Oui.

SEXTUS.

Approche... Éclaircis-moi...

Un bruit qui dans le camp a passé jusqu'au roi
Atteste que, des tiens préparant la vengeance,
De coupables complots tu connais l'existence:
Que m'apprend ce rapport, Brutus?

BRUTUS.

La vérité.

SEXTUS.

On pourrait faire grâce à ta témérité.
Si tu veux te soustraire aux plus affreux supplices,
A l'instant même il faut me nommer tes complices.

BRUTUS.

Je le veux.

SEXTUS.

Parle donc.

BRUTUS.

Ce sont tous les Romains.

SEXTUS.

Et leurs instigateurs, quels sont-ils?

BRUTUS.

Les Tarquins.

SEXTUS.

Insensé!

BRUTUS.

Des fardeaux que sur lui l'on entasse,
Si le peuple romain et s'indigne et se lasse;
S'agitant dans les fèrs dont on veut l'écraser,
S'il consulte sa force et cherche à les briser,
Tarquin seul l'a voulu. La douleur qui l'obsède

Contraint l'être souffrant à courir au remède:
Plus il sent en son sein les tourments augmenter,
Plus, pour s'en affranchir, il est prêt à tenter.
Ainsi le désespoir nous rend notre courage,
Ainsi la liberté renaît de l'esclavage.
Tous les fléaux unis : la perte de nos biens,
L'exil ou le trépas des meilleurs citoyens,
Cinq lustres d'attentats, de meurtres, de rapines,
Malgré la paix, dans Rome entassant les ruines,
Voilà ce dont frémit tout cœur vraiment romain;
Et c'est Tarquin lui seul qui détrône Tarquin.

SEXTUS.

D'aujourd'hui seulement je conçois ta démence :
Mais frémis que sur toi cet excès d'insolence
Ne provoque d'un roi l'inévitable bras.

BRUTUS.

Ta générosité ne me trahira pas :
N'es-tu pas du complot?

SEXTUS.

Peux-tu me méconnaître?

BRUTUS.

Eh! qu'importe à Brutus quel homme tu peux être?
Es-tu Romain? c'est tout ce que je veux savoir,
Et c'est t'apprendre assez quel en est le devoir.

SEXTUS.

Qui? moi, me rallier à des sujets rebelles!

BRUTUS.

S'ils le sont aux Tarquins, à Rome ils sont fidèles.

SEXTUS.

Sais-tu que tôt ou tard des mutins sont soumis ?

BRUTUS.

Sais-tu que tôt ou tard des tyrans sont punis ?

SEXTUS.

Brutus et ses pareils pourraient l'apprendre au Tibre...

BRUTUS.

Ou montrer ce qu'on peut quand on veut être libre.

SEXTUS.

Avec ce vain désir que crois-tu pouvoir ?

BRUTUS.

Tout.

SEXTUS.

Ah! je sens qu'à la fin ma fureur est à bout.
Ouvre les yeux ; et crains d'irriter davantage
Le fils de ce Tarquin que ton délire outrage.
Je suis Sextus.

BRUTUS.

Sextus ! je m'en étais douté :
Je te crois fils d'un roi, tu crains la vérité.

SEXTUS.

Crains la mort !

LUCRÈCE.

Arrêtez, Sextus !... En ma présence,
Abandonner votre âme à tant de violence !...
Respectez ma faiblesse et son égarement.

(Elle sort avec Brutus.)

SCÈNE V.

SEXTUS.

Elle me fuit ; et moi, dans mon étonnement,
A ses yeux, j'ai tremblé de punir le perfide.
A ses yeux c'est aussi me montrer trop timide ;
Et quand une infidèle ose tant demander,
L'amant qu'elle a trahi doit-il tant accorder ?
Ainsi, tous les tourments se disputent mon âme,
Que sa fureur non moins que son amour enflamme.
Outragé dans mes feux, dans ma gloire outragé,
Je puis tout, et pourtant je ne suis pas vengé !...

(Il commence à faire nuit.)

Mais qu'importe Brutus et tout ce que peut dire
Ce malheureux qu'égare un éternel délire ?
D'un écart de raison plus long-temps s'offenser,
Ce serait l'imiter moins que le surpasser.
Plus que mon père enfin lui serai-je sévère ?
Je lui dois ma pitié bien plus que ma colère :
Qu'il vive. Ah ! que mon cœur ne peut-il, en ce jour,
Comme de la fureur triompher de l'amour !

SCÈNE VI.

SEXTUS, ICILE.

ICILE.

Seigneur, le jour pâlit ; bientôt la nuit plus sombre

Sur Rome et sur ces murs va déployer son ombre ;
Et l'heure est expirée où d'éternels adieux
Vous devaient sans retour arracher de ces lieux.

SEXTUS.

Laisse-moi.

ICILE.

Pardonnez à l'excès de mon zèle ;
Mais un grand intérêt à Rome vous appelle.

SEXTUS.

Un plus grand intérêt enchaîne ici mes pas.

ICILE.

Aux ordres de Tarquin n'obéirez-vous pas?

SEXTUS.

Différer d'un moment serait-ce être coupable?

ICILE.

La perte d'un moment peut être irréparable.

SEXTUS.

Je reverrai l'ingrate...

ICILE.

Ah! si je vous en crois,
Vous venez de la voir pour la dernière fois.

SEXTUS.

Ai-je une volonté, dans ce désordre extrême
D'un cœur incessamment en guerre avec lui-même,
Faible jouet, au gré du sort qui le poursuit,
D'une erreur qu'à l'instant une autre erreur détruit?
Hélas! loin d'ajouter au tourment qui m'accable,
Cher ami, prends pitié de ce cœur misérable,

De ce cœur qu'à ce point l'amour a pu changer,
Qu'impunément Brutus ait osé l'outrager.
En vain, pour m'arracher à ce séjour funeste,
Ma raison veut user du pouvoir qui lui reste;
J'y résiste, non pas sans un secret effroi...
Eh bien, fidèle Icile, approche, entraîne-moi:
J'y consens, je le veux.

ICILE.

Oui, seigneur, et j'admire
De l'austère raison quel est sur vous l'empire.
Partons.

SEXTUS.

Qui? moi, briser un aussi cher lien!

ICILE.

Hésiteriez-vous?

SEXTUS.

Non.

ICILE.

Que résolvez-vous?

SEXTUS.

Rien.

ICILE.

Je vous suis.

SEXTUS.

Reste.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

ICILE.

Hélas ! le désespoir l'égare.
Quel délire effrayant de son esprit s'empare !

SCÈNE VIII.

LUCRÈCE, ICILE.

ICILE, aux genoux de Lucrèce.

Écoutez-moi, Lucrèce, et souffrez sans courroux
Qu'un serviteur fidèle embrasse vos genoux ;
Qu'un esclave à vos pieds implore pour son maître
L'intérêt qu'il a droit de prétendre peut-être.
Infortuné Sextus ! son cœur désespéré,
De rage, de douleur et d'amour dévoré,
Adorant tout ensemble et détestant vos charmes,
Au plus froid des mortels arracherait des larmes.
Prévenez les excès auxquels pourrait monter
Ce cœur qu'amour égare et qu'il peut seul dompter.
Dans ses emportements il fut toujours extrême,
Et je crains encor moins pour lui que pour vous-même.
A l'honneur c'est assez qu'il soit sacrifié :
Si l'austère vertu n'exclut pas la pitié,
Rendez-vous à sa voix par ma voix implorée ;
Rassurez l'amitié devant vous éplorée.

Oui, par ce même amour qui l'en a détourné,
A la raison Sextus peut être ramené.
Éclairez cet esprit dont il vous rend maîtresse;
Et que le sentiment inspiré par Lucrèce,
S'il ne peut s'affaiblir dans ce cœur combattu,
S'y montre digne d'elle et se change en vertu.

LUCRÈCE.

Lève-toi. Je t'approuve. Esclave, un si beau zèle
Est moins d'un serviteur que d'un ami fidèle.
Je veux tout employer, au gré de tes souhaits,
Pour adoucir des maux qu'innocemment j'ai faits.
Je reverrai Sextus. Cet effort peu vulgaire,
Sans doute à bien des yeux paraîtrait téméraire;
Mais, ferme en son devoir, un cœur comme le mien,
Quoiqu'il ose beaucoup, sait ne hasarder rien.
Dans une heure en ce lieu ton maître peut se rendre;
Pour la dernière fois je consens à l'entendre:
Lucrèce à ses regards va s'offrir sans détours,
Le rendre à la raison, ou le fuir pour toujours.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

BRUTUS.

Tout est su. C'est en vain qu'une feinte démence,
En cachant mes desseins, assurait ma vengeance.
Ce bonheur n'a-t-il lui que pour s'évanouir
A l'heure, à l'instant même où j'en croyais jouir!
Les timides Romains craignent plus qu'ils n'espèrent:
Les Tarquins ont agi tandis qu'ils délibèrent.
Peuple faible!... en effet le ciel t'a dû former
Pour servir, comme il fit Tarquin pour opprimer.
Ah! qu'il serve... ou plutôt, dans ce péril extrême,
Forçons-le d'être libre en dépit de lui-même:
Frappons les derniers coups; et plaçant les Romains
Entre une perte sûre et des succès certains,
A s'affranchir du joug qui dès long-temps les blesse,
Si ce n'est leur vertu, contraignons leur faiblesse;
Et que Sextus enfin, jouet d'un faux rapport,
De ce grand mouvement soit lui-même un ressort.
O murs du Capitole, ô cité que j'adore!
Esclave jusqu'ici, tu n'es pas Rome encore:

Que ton sort s'accomplisse. A mon aspect je veux
Entendre répéter à tes enfants heureux :
« Quand Brutus sommeillait, aux jours de l'esclavage,
« Tous étaient en délire, et lui seul était sage;
« Que son nom, des tyrans à jamais redouté,
« Soit immortel ainsi que notre liberté.
« De cette même main qui gagnait les batailles
« Le divin Romulus éleva nos murailles ;
« Numa, plus grand que lui, par de sages liens,
« Réunit des guerriers changés en citoyens :
« Ce qu'ils ont préparé, Brutus seul le consomme;
« Brutus, qui la rend libre, a lui seul fondé Rome. »

(Sextus paraît.)

Sextus!... marchons à lui.

SCÈNE II.

SEXTUS, BRUTUS.

SEXTUS.

D'un œil sombre, incertain,
Brutus me considère.

BRUTUS.

Est-ce toi, Collatin?
Écoute.

SEXTUS.

L'insensé me méconnaît encore.

BRUTUS.

Quel chagrin te poursuit? quel ennui te dévore?

Loin du camp, Collatin, avant le point du jour,
Quel motif en ces lieux a pressé ton retour?
Tu frémis... tu frémis... Par un sanglant outrage,
Le tyran aurait-il offensé ton courage?
Tu l'as bien mérité, toi qui l'as défendu;
Toi, dont le sang pour lui mille fois répandu...
Fais du cœur des Tarquins une plus sage étude:
Leur plaisir le plus doux est dans l'ingratitude.

SEXTUS.

Tu te trompes, Brutus; et dans peu tu sauras
Si, pour être des rois, les Tarquins sont ingrats.

BRUTUS.

Eh! que m'importe, ami, quand leur perte est jurée?

SEXTUS.

La tienne me paraît encor plus assurée.

BRUTUS.

On peut les prévenir. Ose te joindre à nous;
Aux coups qu'on va frapper ose joindre tes coups.
Demain tombe le joug qu'ils imposaient au Tibre;
Demain leur règne expire, et demain Rome est libre.

SEXTUS.

Pour détrôner Tarquin suffit-il de vouloir?
Ébranler ce colosse est-il en ton pouvoir?
Du faîte des grandeurs, sa fortune constante
Se rit des vains efforts de ta rage impuissante.
La splendeur de l'état et sa stabilité
N'ont qu'une même base avec la royauté.
Aux premiers mouvements, vois-tu Rome alarmée,

Vois-tu les sénateurs, la noblesse, l'armée,
Ralliés par la gloire et par leurs intérêts,
D'un souffle et d'un coup d'œil renverser tes projets?
A tant d'efforts unis qu'opposes-tu?

BRUTUS.

La haine
Qui fermente en secret dans toute âme romaine,
Qu'un quart de siècle a vu chaque jour s'augmenter,
Qui n'attend que de moi le signal d'éclater;
Des noms par des forfaits horriblement illustres;
Un règne, ou, pour mieux dire, un crime de cinq lustres,
Qui, de chaque famille ayant frappé l'appui,
Y fait germer aussi l'horreur que j'ai pour lui;
Ceux qu'à trembler pour soi les maux d'un autre enseignent;
Ceux qui n'ont jamais craint, et même ceux qui craignent;
Celui qui pourrait perdre, et celui qui perdit;
Faible, fort, opulent, indigent, grand, petit;
Sénat, peuple, guerriers, appuis, enfants de Rome;
Brutus, s'il est sensé; Collatin, s'il est homme.
Mais de ce grand projet les moyens éclaircis
Détermineraient-ils ton courage indécis?
Es-tu bien mon ami? puis-je, avec confiance,
Déposer dans ton sein ce secret de vengeance?

SEXTUS.

Parle.

BRUTUS.

Le jour est pris, l'instant est désigné;
Tout est prêt, tout éclate, et Tarquin a régné.

De nos fiers citoyens les bouillantes cohortes,
Ces vrais remparts de Rome, en garderont les portes;
Aux passages des ponts les uns seront placés,
D'autres le long du Tibre avec art dispersés,
D'autres au Capitole; et ce roc qui nous brave,
Ces murs, sous un tyran, l'effroi de Rome esclave,
De notre liberté le temple et les garants,
Deviendront désormais l'effroi de nos tyrans.
Dans tes yeux égarés d'où naît cette surprise?
Est-ce admiration d'une telle entreprise?
Est-ce doute? est-ce crainte?... Un Romain se troubler!
Ah! c'est au seul Tarquin désormais à trembler.
Douterait-il du sort que le ciel lui destine,
S'il savait quels mortels ont juré sa ruine?
Connais tous ces héros, connais leurs noms.

(Il donne une liste à Sextus.)

SEXTUS lit.

Brutus!...

Brutus et ses deux fils! Tibérinus, Titus!...

BRUTUS.

Que l'horreur des tyrans avec moi les confonde!
Je leur donnai l'exemple, ils le donnent au monde.

SEXTUS.

Horace, Mutius, Valérius, Albin...

BRUTUS.

Un nom manque à ces noms... m'entends-tu, Collatin?
Conserve-les; et, soit que, contraire ou propice,
La faveur du destin nous serve ou nous trahisse,

Ou vainqueurs ou vaincus, timide citoyen,
Rougis, parmi ces noms de ne pas voir le tien.

(Il sort.)

SCÈNE III.

SEXTUS.

L'étonnement, l'horreur, le mépris qu'il inspire,
Peuvent seuls égaler l'excès de ce délire.
De ce lâche complot la fortune et les dieux
Ont enfin découvert le mystère à mes yeux;
Et dans l'affreux désordre où mon âme est plongée,
De mon propre intérêt leur bonté s'est chargée:
Ils ont fait mon devoir! Amour, cruel poison,
A quel point de Sextus troubles-tu la raison!
Quand Brutus me parlait, quelle exécrable idée,
Malgré moi, renaissait dans mon âme obsédée!
Lucrèce!... à cette horreur, moi, je consentirais!
Du sein de tes foyers, moi, je t'arracherais!...
Outrageant tous les droits... O désespoir! ô rage!...
O trop juste transport d'un amour qu'on outrage!
Cher et coupable espoir, oui, tu seras rempli,
Et déjà, dans mon cœur, le crime est accompli.
Le crime! qu'ai-je dit, et quelle erreur m'égare!
Quoi! déjà le remords de mon âme s'empare!
Un crime... en serait-ce un que de reconquérir
Un bien qui de tout temps me dut appartenir?
Ma raison, trop timide, et m'aveugle et m'abuse;

Dans sa cause, après tout, mon crime a son excuse.
L'amour qui les a faits doit finir nos malheurs;
Et le trône est d'un prix à payer bien des pleurs.

SCÈNE IV.

SEXTUS, ICILE.

SEXTUS.

Est-ce toi que j'entends, ami fidèle? approche.
Désormais à ton maître épargne le reproche.
Connais ce que Brutus tramait contre son roi.
Le secret du complot n'en est plus un pour moi.

ICILE.

De tant d'atrocité se peut-il qu'il convienne?
Quelle main vous livra cette liste?

SEXTUS.

La sienne.

ICILE.

Que tardez-vous, seigneur? ses yeux peuvent s'ouvrir
Sur l'important secret qu'il vient de découvrir.
M'en croirez-vous? venez, muni de ces indices,
Dénoncer à Tarquin ce traître et ses complices.

SEXTUS.

Peut-on nous écouter? des regards indiscrets...

ICILE.

Lucrèce, retirée au fond de son palais...

SEXTUS.

La nuit peut-elle, ami, d'un voile encor plus sombre,
Favoriser nos pas égarés dans son ombre?

ICILE.

Partons. Jamais la nuit, par plus d'obscurité,
N'invita le coupable à la sécurité.

SEXTUS.

Le coupable!

ICILE.

Accablons les conjurés.

SEXTUS.

Écoute.
Sur ta fidélité je n'eus jamais de doute.

ICILE.

C'est m'en récompenser.

SEXTUS.

Je compte sur ta foi.

ICILE.

Ce discours, ces regards, tout me glace d'effroi.

SEXTUS.

C'est trop combattre un feu que je ne puis éteindre,
Un amour que j'irrite en voulant le contraindre;
Ami, c'est trop souffrir: le sort en est jeté;
C'en est fait, j'obéis à la nécessité.
Marchons.

ICILE.

Où vous conduit le trouble qui vous presse?

SEXTUS.

De ces lieux...

ICILE.

Achevez...

SEXTUS.

Arrachons...

ICILE.

Qui?

SEXTUS.

Lucrèce.

ICILE.

Lucrèce! Que ce bras se dessèche, seigneur,
Avant qu'il contribue à cet excès d'horreur.
Non, jamais votre amour n'accomplira ce crime!

SEXTUS.

Tout est justifié par l'amour qui m'anime.

ICILE.

Aux dépens de l'estime il n'est pas de bonheur.

SEXTUS.

Monter au rang des rois, serait-ce un déshonneur?

ICILE.

Par un forfait, sans doute.

SEXTUS.

Icile!...

ICILE.

L'infamie
S'accroît de tout l'éclat dont la faute est suivie.

SEXTUS.

De tant d'austérité je puis être offensé.

ICILE.

J'ai dit ce qu'à ma place un autre aurait pensé :
Je vous chéris.

SEXTUS.

Toi? Cesse un discours qui me brave.
Lorsque de ses projets on s'ouvre à son esclave,
Un esclave aurait-il tant de témérité
Qu'à censurer son maître il se crût invité?
C'est ton bras et non pas ton avis qu'on demande.
Je ne consulte pas, Icile, je commande.
Obéir sans murmure est ton unique loi;
Et c'est à l'univers à prononcer sur moi.

SCÈNE V.

LUCRÈCE, SEXTUS, ICILE.

SEXTUS.

La voici!... Le respect que sa présence inspire...
O Lucrèce! O vertu, quel est donc ton empire!

LUCRÈCE.

A mon aspect, Sextus, cessez de vous troubler;
Un reste de pitié m'engage à vous parler.
De vos emportements je sais la violence :
Mais sur vous, en effet, si j'ai quelque puissance,

De ce vain désespoir modérez les éclats;
Tant de fureur m'afflige et ne m'étonne pas.

SEXTUS.

Sur ce cœur malheureux, par quelle erreur extrême
Réclamez-vous des droits abjurés par vous-même?
Est-ce Lucrèce enfin que j'entends accuser
Un transport que peut-être elle doit excuser?

LUCRÈCE.

Sextus, si les malheurs que ce délire apprête
Ne devaient retomber que sur ma seule tête,
Ainsi que de remords ce cœur exempt d'effroi
Ne craindrait rien, n'ayant à craindre que pour soi.
Quel que soit le destin dont la rigueur l'opprime,
Le vertu ne connaît de malheur que le crime.
Toutefois, devant vous je veux en convenir,
Je ne puis sans terreur contempler l'avenir.
Je tremble, mais pour vous, des maux que vous prépare
L'amour qui vous séduit, l'erreur qui vous égare;
Erreur à qui par vous tout est sacrifié,
Pour qui vous trahissez l'honneur et l'amitié.
Réveillez-vous; il n'a que trop duré ce songe!
Voyez l'abaissement dans lequel il vous plonge;
Voyez, et rougissez! Quoi, celui dont les mains
Doivent porter le sceptre et régir les humains,
Chancelant, abattu par un léger orage,
Du dernier des mortels n'aurait pas le courage!
Je le vois succomber sans avoir combattu!
Tout est faiblesse en qui tout doit être vertu!

Pour gouverner l'état, il monte au rang suprême,
Et, timide, il ne peut se gouverner lui-même!
La passion excuse un court égarement,
Mais il a trop duré si c'est plus d'un moment.
Ce qui fut une erreur devient alors un crime :
S'en affranchir, Sextus, est un effort sublime.
Je l'exige, et j'attends ce généreux retour,
Du devoir, de l'honneur et même de l'amour.

SEXTUS.

N'exigez rien de moi: l'amour que l'on offense,
S'il ne devient fureur, devient indifférence.
Ce Sextus, qu'à vos lois le bonheur eût soumis,
Est le plus révolté de tous vos ennemis.
Que prétend votre cœur d'un amour qu'il outrage?
On n'a des droits sur lui qu'autant qu'on le partage.
Pour me parler ainsi, m'aimez-vous encore?

LUCRÈCE.

Oui.

SEXTUS.

Vous m'aimez!... A ce mot mon trouble évanoui...
Vous m'aimez!... Qu'ai-je dit! Quelle erreur est la mienne!
Bien trop inespéré pour qu'enfin je l'obtienne!

LUCRÈCE.

J'ai dit la vérité, seigneur; j'ai dû l'oser :
Un cœur droit peut la taire, et non la déguiser.
Je ne rétracte pas l'aveu que j'ai dû faire :
Il n'est pas imprudent, puisqu'il est nécessaire.
Je rougirais d'un crime et non d'un sentiment :

L'amour peut se glisser dans un cœur innocent;
Mais qu'il y soit vaincu, bien loin que de l'abattre.
La honte est de céder, et non pas de combattre.
Qui l'a voulu, toujours a triomphé de soi;
Et vous pourrez du moins le tenter d'après moi.

SEXTUS.

Ah! c'est trop peu, cruelle, et c'est trop en entendre.
Lorsque tout m'est rendu, pourquoi tout me reprendre?
Pourquoi charmer ensemble et désoler mon cœur,
Et par votre tendresse, et par votre rigueur?
Soyez-moi tout entière ou cruelle ou propice.
Quelle que fût l'horreur de mon premier supplice,
Il était moins affreux à ce cœur partagé
Que le nouvel abîme où je suis replongé.
Avec un malheureux que vous sert-il de feindre?
Vous êtes plus coupable, et j'en suis plus à plaindre;
Et, loin d'être abusé par ce lâche détour,
Tout est haine à mes yeux, quand tout n'est pas amour.

LUCRÈCE.

Un seul mot de Lucrèce aurait dû vous suffire;
Mais puisque vous doutez, je n'ai plus rien à dire.
Mon seul désir, Sextus, comme mon seul devoir,
Était de vous résoudre à ne me plus revoir.
Pour obtenir de vous une faveur si grande,
Amante, je priais; épouse, je commande.

SEXTUS.

Du doute d'un moment, ah! c'est trop me punir.
Puis-je me croire aimé, quand je m'entends bannir?

N'est-il que cet effort pour prouver que votre âme
Du malheureux Sextus partage enfin la flamme?
Dans mon bonheur affreux, ne pourrai-je, en ce jour,
Qu'à vos seules rigueurs connaître votre amour?
J'en réclame, Lucrèce, une preuve plus sûre.
Ah! ferez-vous pour lui moins que pour la nature?
Et, loin qu'à votre cœur il dicte enfin la loi,
Ne serez-vous jamais forte que contre moi?
Il est venu l'instant d'abjurer toute crainte,
D'aimer avec courage, ou de haïr sans feinte.
Expliquez-vous. Un père en d'exécrables nœuds
A pu vous engager en dépit de vos vœux.
Le devoir les forma; que le devoir les brise:
A les anéantir, oui, tout vous autorise;
Mes vœux ne sont-ils pas d'accord avec la loi?
Exaucez-les ces vœux de l'héritier d'un roi,
Qui, généreux époux non moins qu'amant fidèle,
Veut vous conduire au trône où son destin l'appelle.

LUCRÈCE.

Vous me connaissez mal, Sextus; et ce discours,
Où vos affreux projets ont paru sans détours,
Prouve, à l'étonnement d'un cœur qui les abhorre,
Que je vous connaissais plus mal peut-être encore.
Ces nœuds, Sextus, ces nœuds auxquels vous insultez,
Ces nœuds que je chéris, et que vous détestez,
Le devoir les forma, le devoir les resserre.
Mon bonheur n'a que trop justifié mon père;
Et, loin de l'accuser, mon cœur doit le bénir

De me sauver l'horreur de vous appartenir.

(Elle va pour sortir.)

SEXTUS.

C'en est trop, arrêtez, inflexible Lucrèce.
Vous connaissez mon cœur, mes projets, ma tendresse;
Aux autels de l'hymen qu'a souillés votre foi,
Vous savez qu'un époux vous fut offert en moi:
Sans plus tarder, au gré de l'amour qui m'enflamme,
Venez y révoquer des vœux que je réclame.

LUCRÈCE.

Le délire intéresse, et non pas la fureur;
Vous me fîtes pitié, vous me faites horreur.

SEXTUS.

Oui, de cette fureur redoutez tout.

LUCRÈCE.

Perfide!
C'est pour le crime seul que mon cœur est timide.
Je ne crains rien.

SEXTUS.

Cruelle!... eh bien, je m'y résous.
Je n'aurai pas été moins barbare que vous.
Assimilons notre âme à votre âme inhumaine,
Et puisque l'on me hait, méritons cette haine.
Usons du seul moyen qui soit en mon pouvoir;
S'il fait frémir l'amour, il plaît au désespoir.

(Il porte la main à son poignard.)

ICILE.

Que faites-vous?

SEXTUS.

Tremblez!

LUCRÈCE.

Ne crains pas que j'échappe.

SEXTUS.

Marchez sur mes pas.

LUCRÈCE.

Non.

SEXTUS.

Rebelle!

ICILE.

Arrêtez...

LUCRÈCE.

Frappe.

SEXTUS, aux genoux de Lucrèce.

Cher et funeste objet de tendresse et d'effroi,
De ma propre fureur sauve-toi, sauve-moi :
Prends pitié de tous deux.

LUCRÈCE.

Eh quoi! pourrais-tu croire
Que la vie, à mes yeux, l'emportât sur la gloire?
Quel que soit le transport qui fasse agir ton cœur,
Arrache-moi le jour, ou laisse-moi l'honneur.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

SEXTUS, ICILE.

SEXTUS, *égaré.*

L'honneur! et c'est toujours à cette absurde idole,
A ce vain préjugé, que sa froideur m'immole!
L'honneur! à ce seul mot, dans mon cœur déchiré,
S'est accru la fureur dont il est dévoré :
Ainsi que mon amour, je sens qu'elle est extrême;
Malheur à toi, Lucrèce, et malheur à moi-même!

(Il entre dans la chambre de Lucrèce. Icile se retire en exprimant son horreur.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente un vestibule.

SCÈNE I.

VALÉRIUS, MUTIUS, HORACE, ALBIN, CONJURÉS; BRUTUS, qui les écoute et les observe en silence.

VALÉRIUS.

Vous, en qui la prudence au courage est unie,
Enfants de Rome, armés contre la tyrannie,
Impétueux Horace, indompté Mutius,
Aquilius, Albin, Curion, Décius,
Et toi, Brutus, quel piége en ce palais rassemble
Des conjurés surpris de s'y trouver ensemble?
De Rome ici mandés par un secret avis,
Doit-on nous y servir, ou sommes-nous trahis?
Le tyran, d'un seul coup, veut-il finir la guerre
Qu'allait déclarer Rome aux tyrans de la terre?

ALBIN.

Je n'en saurais douter, nous sommes découverts;

Romains, il faut s'attendre aux plus affreux revers.
L'héritier de Tarquin, digne en tout de son père,
De nos vastes desseins pénétrant le mystère,
La menace à la bouche, égaré, furieux,
Avant le jour naissant est sorti de ces lieux.
Dans l'horrible transport qu'il appelle justice,
Sans doute il nous réserve au plus affreux supplice.
L'horreur, à ce récit, vous a pénétrés tous :
Vous frémissez, Romains; j'ai frémi comme vous.
Écraser les tyrans au péril de sa vie,
A son dernier soupir affranchir la patrie,
Du trépas à ce prix qui ne serait jaloux?
Mais, inutile à Rome, il est affreux pour nous.

MUTIUS.

Oubliez-vous, Albin, que Rome nous contemple,
Qu'à la postérité nous servirons d'exemple?
Ce trépas, qu'un tyran me fait envisager,
N'est qu'un forfait de plus que Rome doit venger;
Mais le feu du bûcher, avant qu'il nous consume,
Pourrait bien dévorer le bourreau qui l'allume.
Si nous sommes trahis, si la rigueur du sort
Ne nous a plus laissé que le choix de la mort,
Vous en étonnez-vous? et votre âme abusée
Crut-elle ne former qu'une entreprise aisée?
D'un honneur sans péril vous seriez-vous flatté;
Et, moins sûr du succès, auriez-vous moins tenté?
Certes, de nos deux cœurs grande est la différence :
Quand Mutius de Rome embrassa la vengeance,

Bien loin d'être ébloui de ce hardi dessein,
Il en vit les dangers, le succès incertain.
Il prévit que le monstre, à notre haine en butte,
Pourrait, même en tombant, l'écraser sous sa chute;
Et l'aspect du trépas qui vous trouble aujourd'hui
N'a rien de surprenant ni de nouveau pour lui.
Mourons; mais sans souffrir que, du tyran complice,
Le licteur insolent nous entraîne au supplice,
Qu'on nous mène à la mort, où nous pouvons courir.
Mourons; mais en héros, mais sans nous avilir,
Sans soumettre à la hache une tête flétrie;
Et méritons du moins les pleurs de la patrie.
Même au sein des dangers renaissants sous nos pas,
Ne pourrait-on trouver un utile trépas?
C'est en vain que leur foule en ce jour me menace;
Je sens avec leur nombre augmenter mon audace.
C'est quand tout est perdu qu'il faut tout espérer [7]!
Amis, quittons ces lieux; et, sans plus différer,
Tandis qu'à nous surprendre à Rome on se prépare,
Au milieu de son camp surprenons un barbare.
De ce trône usurpé, que son crime insulta,
Que sanglant il descende, ainsi qu'il y monta.
A ma juste fureur il n'est plus de limites:
Seul, j'irai le chercher parmi ses satellites,
L'immoler à leurs yeux; et, quel que soit mon sort,
Un tel succès n'est pas trop payé par la mort.
En expirant, du moins j'aurai délivré Rome;
Et le salut de tous n'aura coûté qu'un homme.

HORACE.

Oui, Romains, c'est ainsi qu'il vous faut conjurer
La tempête sur nous prête à se déclarer.
Que, loin de l'arrêter, Tarquin lui-même avance
Ce complot qu'il a cru dissoudre en sa naissance.
De quel indigne effroi vous paraissez troublés!
Loin de faire trembler, est-ce vous qui tremblez?
Généreux Mutius, qu'est-ce donc qui t'arrête?
Faudrait-il tant de bras contre une seule tête?
A cet honneur, sans eux, ne pouvons-nous courir?
Deux Romains sont bien forts quand ils veulent mourir.
Viens.

MUTIUS.

Je vois de Lucrèce et l'époux et le père.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS; COLLATIN, une lettre à la main; SPURIUS.

VALÉRIUS.

Apprends-nous, Collatin, quel important mystère
En ton propre palais nous a tous réunis.

MUTIUS.

Que nous veux-tu?

HORACE.

Quel trouble a glacé tes esprits?

ALBIN.

A quels affreux malheurs devons-nous nous attendre ?

VALÉRIUS.

Cet écrit contient-il ce qu'il nous faut apprendre?

SPURIUS.

Non, Romains : le motif qui nous rappelle ici
Par cet écrit fatal ne peut être éclairci.

COLLATIN.

Dans le camp de Tarquin tout reposait encore,
Mes vœux seuls accusaient la lenteur de l'aurore;
Quand par un jour douteux un esclave éclairé,
Dans ma tente entr'ouverte a soudain pénétré.
Qui t'amène à cette heure? ai-je dit; que m'annonce...?
Lui, muet, consterné, me laisse pour réponse
Cet écrit, où d'abord, dans les mots mal tracés,
Je n'ai vu que les pleurs qui les ont effacés :

(Il lit.)

« Objet d'estime et de tendresse,
« Époux, que de ce nom j'ose encore appeler;
« Père de qui je crains d'affliger la vieillesse,
« Venez, ma douleur vous en presse :
« Accourez; cet écrit ne peut vous révéler
« Ce qui cause la honte et les pleurs de Lucrèce. »
A ces mots, étonné, tremblant, anéanti,
Suivi de Spurius, je suis soudain parti.
Nous arrivons. J'apprends qu'en sa douleur profonde,
Lucrèce avec horreur fuit le jour et le monde.
En vain de mon retour je l'ai fait avertir;

De son appartement refusant de sortir,
Et dans son désespoir tout entière abîmée,
A tout soulagement sa grande âme est fermée :
Quel malheur effroyable aussi bien qu'imprévu
A pu jusqu'à ce point accabler sa vertu ?

SPURIUS.

Quel que soit le malheur dont ce jour nous menace,
Ma constance a déjà prévenu ma disgrâce.
Hors la faiblesse, ami, le sort doit me donner
Le sentiment auquel je dois m'abandonner.
Sois homme : à l'infortune opposons le courage,
Aux forfaits la rigueur, la vengeance à l'outrage.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS; LUCRÈCE, dans le plus grand désordre.

COLLATIN.

Est-ce vous, chère épouse ?

LUCRÈCE.

Arrête ! Éloigne-toi !
Des transports aussi purs ne sont plus faits pour moi.
Ne vois plus dans l'objet de cet amour extrême
Qu'un objet d'infamie, en horreur à lui-même.

COLLATIN.

Que dites-vous !

SPURIUS.

Des pleurs s'échappent de tes yeux!

LUCRÈCE.

Quels sont ces étrangers assemblés en ces lieux?

SPURIUS.

Des Romains, des amis, que ta douleur afflige.

LUCRÈCE.

Ne vous séparez pas; demeurez, je l'exige:
L'aspect d'aucun Romain ne peut m'être importun;
Le malheur a rendu notre intérêt commun.
Votre tyran n'a point un fils qui dégénère;
Et Sextus, en un mot, est digne de son père.

COLLATIN.

Sextus!

LUCRÈCE.

En votre absence, il vint dans ce palais.

COLLATIN.

Qui l'y put amener?

LUCRÈCE.

Le plus noir des forfaits.

SPURIUS.

Je frémis.

COLLATIN.

Poursuivez.

LUCRÈCE.

Sextus, ô honte! ô crime!
Ce désordre, ces pleurs, ce trouble qui m'opprime...

SPURIUS.

Quels discours!

COLLATIN.

De terreur tous mes sens sont glacés !
Achevez.

LUCRÈCE.

Je ne puis.

COLLATIN.

Je le veux.

LUCRÈCE.

Frémissez,
Trop malheureux époux, trop infortuné père !
Un ravisseur perfide, un infâme adultère,
Sextus, dans les transports de sa lâche fureur...
Sextus... Ma main n'a pu retracer cette horreur...
Si j'en ai dit assez pour armer votre rage,
Épargnez-moi l'affront d'en dire davantage.
Ce cœur, d'autant plus fier qu'il est humilié,
Ne vient pas mendier une vaine pitié :
Il est un autre espoir auquel j'ose prétendre,
Un bien que je réclame et que j'ai droit d'attendre,
La vengeance, en un mot. Qui me la promet ?

BRUTUS.

Moi !

LUCRÈCE.

Toi, Brutus ?

BRUTUS.

Moi, Lucrèce !

LUCRÈCE.

Oui, je l'attends de toi.

Ce seul mot pour Lucrèce est un trait de lumière,
Il m'a développé ton âme tout entière ;
Malgré le faux dehors qu'elle avait revêtu,
En ton délire, ami, j'admirais ta vertu.
Mon cœur en croit ton cœur ; tu tiendras ta promesse.
Je meurs contente ; adieu, venge Rome et Lucrèce.

(Elle se frappe. Spurius et Collatin sont abîmés dans la douleur.)

VALÉRIUS.

Elle expire.

ALBIN.

O douleur !

MUTIUS.

O crime !

HORACE.

O jour d'effroi !

(Grand silence.)

BRUTUS.

Tout tremble, tout frémit, tout pleure autour de moi.
Est-ce là le tribut que ces mânes attendent ?
Ce ne sont pas des pleurs, c'est du sang qu'ils demandent.
Du sang ! ils en auront. O vous, mânes chéris [8],
D'attraits et de vertus froids et sacrés débris !
O toi, qui m'implorais à ton heure suprême,
Lucrèce, entends ma voix. J'en jure par toi-même,
J'en jure par ce fer de tes flancs retiré,
Ce fer, qu'un sang pudique a teint et consacré,
Que Tarquin, que Tullie, et leur infâme race,
Expîront aujourd'hui ce crime et leur audace,

Et qu'au rang d'où ce bras va les précipiter,
Nul mortel désormais n'osera remonter.
Jurez!

LES CONJURÉS.

Nous le jurons.

BRUTUS.

Oui, j'en ai l'assurance,
Ce jour qui voit le crime en verra la vengeance.
Cette mort a donné le signal attendu,
Dans Rome et dans le camp par mes fils entendu.
De notre liberté le monument s'élève,
Et dans un même instant se commence et s'achève.
Croyez-en ce Brutus, qui, d'un voile imposteur,
De vos hardis projets enveloppant l'auteur,
Dans l'ombre et le silence en ourdissait la trame :
Vous n'êtes que le bras du corps dont il est l'âme.
Fatigué de servir et de dissimuler,
C'est lui qui dans ces lieux vous a fait rassembler;
Qui, pour déterminer plus d'une âme indécise,
Loin de désavouer son illustre entreprise,
De l'infâme Sextus confirmant les soupçons,
Si ce n'est vos secrets, livra du moins vos noms.
J'ai voulu, quand sur vous j'appelais les orages,
Par la nécessité ranimer vos courages,
Et, de votre péril appuyant mes projets,
Rendre un beau désespoir garant de nos succès.
Les Tarquins ont fait plus : leur exécrable rage,
Romains, de ma prudence a consommé l'ouvrage.

Regardez cet objet de douleur et d'effroi...
Et vous, restes muets, plus éloquents que moi,
Parlez aux citoyens, persuadez l'armée;
Offerts à tous les yeux dans la ville alarmée,
Créez-vous des vengeurs: que le père, l'époux
Vous contemple, frémisse, et se rallie à nous.
La nature et les lois sont du parti de Rome:
Pour embrasser sa cause il suffira d'être homme.

(Les conjurés enlèvent le corps de Lucrèce, et sortent pour le montrer au peuple.)

FIN DE LUCRÈCE.

NOTES ET REMARQUES

SUR

LA TRAGÉDIE DE LUCRÈCE.

[1] PAGE 76.

Lorsque Ardée est soumise...

Ardea, ville située à six lieues au sud de Rome. Elle fut bâtie, selon Virgile, par les Grecs qui accompagnèrent Danaé. C'était la capitale du pays des Rutules.

[2] PAGE 86.

C'est alors qu'à Gabie envoyé par Tarquin,
J'osai, par mon adresse, en tenter la conquête.

Gabii, ancienne ville du Latium, située à quatre lieues à l'est de Rome, sur la route de *Prœneste* (aujourd'hui *Palestrine*). Tarquin s'en rendit maître par l'intermédiaire de Sextus, à l'aide de ce stratagème : le jeune prince se réfugie au milieu de la nuit chez les Gabiens, auxquels son père faisait la guerre; ceux-ci se disposant à le percer de leurs épées : « Tuez, leur dit-il, un malheureux sans armes, tuez le fils de Tarquin, mon père et mes frères vous en sauront gré; voyez en quel

état ils m'ont mis; » et, se dépouillant, il leur montre son dos déchiré par les verges :

> Tergaque, deducta veste, notata vident.
>
> Ovid., *Fast.* lib. II.

Non moins crédules avec Sextus que les Troyens avec Sinon, les Gabiens non seulement lui prodiguent les marques de leur pitié, mais ils portent l'imprudence jusqu'à l'admettre dans leur armée et lui en confier le commandement. En possession de l'autorité, Sextus envoie un affidé à Tarquin, pour demander ce qui lui reste à faire. Le tyran se promenait dans un jardin : sans répondre, il semble s'amuser à abattre avec une baguette la tête des pavots qui s'élevaient au-dessus des autres. Sextus comprend la leçon; et bientôt Gabie est dépourvue de ses plus braves défenseurs. Les troupes romaines, introduites dans la ville, consolidèrent ensuite l'autorité de Sextus, qui la gouverna avec le titre de roi.

3 PAGE 86.

> Un splendide festin
> Rassemble la jeunesse aux tentes de Tarquin.

Ces faits sont historiques; ils sont racontés par Tite-Live : Ovide, dont nous avons tiré le récit consigné dans la note précédente, les rappelle ainsi dans ses *Fastes :*

> .... Patitur lentas obsidione moras.
> Dum vacat, et metuunt hostes committere pugnam,
> Luditur in castris, otia miles agit.
> Tarquinius juvenis socios dapibusque meroque
> Accipit, atque illis rege creatus ait :

« Dum nos difficilis pigro tenet Ardea bello,
Nec sinit ad patrios arma referre deos,
Ecquid in officio torus est socialis, et ecquid
Conjugibus nostris mutua cura sumus? »
Quisque suam laudant. Studiis certamina crescunt;
Et fervent multo linguaque corque mero.
Surgit cui clarum dederat Collatia nomen:
« Non opus est verbis, credite rebus, ait.
Nox super est: tollamur equis, urbemque petamus. »
Dicta placent; frenis impediuntur equi.
Pertulerant dominos: regalia protinus illi,
Tecta petunt; custos in fore nullus erat.
Ecce nurum regis, fusis per colla coronis,
Inveniunt posito pervigilare mero.
Inde cito passu petitur Lucretia; nebat.

OVID., *Fast.* lib. II.

Il faudrait être absolument dénué de goût pour ne pas sentir l'effet du mot si simple qui termine ce derniers vers, *nebat.*

4 PAGE 99.

Et je crains les Tarquins jusque dans leurs présents.

Ce vers est une traduction de ce passage ou plutôt de ce trait de Virgile:

Timeo Danaos et dona ferentes.

Æneid. lib. II.

Il nous semble exprimer plus heureusement le sens du texte que ce vers de Delille:

Craignez les Grecs, craignez leurs présents désastreux.

Voltaire a plutôt imité que traduit Virgile quand il dit, dans la *Henriade*, chant II :

> Quelques uns soupçonnaient ces perfides présents;
> Les dons d'un ennemi leur semblaient trop à craindre.

Malfilâtre, dans ses Études sur Virgile, publiées en 1810 pour la première fois, dit :

> Je redoute les Grecs même dans leurs présents.

Ce vers, traduit cent fois, le sera cent fois encore ; cent auteurs peuvent le traduire de la même manière, et se rencontrer sans s'être imités : il est donc tout naturel que le vers de *Lucrèce* se soit reproduit presque littéralement dans la traduction de l'*Énéide* par Gaston ; on y lit :

> Je redoute les Grecs jusque dans leurs présents.

5 PAGE 103.

> Songez qu'il eut un frère... et contemplez Brutus.

Lucius Junius, surnommé Brutus à cause de sa stupidité apparente, était fils de Marcus Junius et d'une sœur de Tarquin le Superbe. Tarquin, redoutant le crédit que Marcus devait à ses richesses, le fit mourir, et se défit aussi du frère aîné de Brutus, dont il craignait le ressentiment.

Brutus contrefit l'insensé.

> Brutus erat stulti sapiens imitator.
>
> Ovid., *Fast.* lib. II.

Protégé par le mépris, *contemptuque tutus*, dit Tite-Live, il échappa à la proscription.

Les historiens racontent en effet quelques traits de ce grand homme, dans lesquels on pouvait ne voir que des preuves de déraison, bien qu'ils cachassent, sous cette apparence, un sens très sage. L'oracle de Delphes, auprès duquel Brutus avait été envoyé avec les fils de Tarquin, ayant promis l'empire à celui d'entre eux qui le premier donnerait un baiser à sa mère, on put rire de voir Brutus se précipiter sur la terre, et se hâter de baiser cette mère commune des humains. La mort de Lucrèce révéla le génie de Brutus.

C'est d'après ces idées que l'auteur de *Lucrèce* semble avoir conçu et développé le rôle du second fondateur de Rome. Le délire de Brutus est un moyen dont le poëte se sert pour amener le dénouement de sa tragédie, comme le héros s'en servit pour amener l'accomplissement de ses grands projets, pour préparer la liberté de Rome, dont la mort de Lucrèce ne fut que l'occasion.

6 PAGE 107.

L'effroi saisit mon cœur et tout mon sang se glace
Quand je songe aux périls qu'affronte son audace.

Ovide fait dire à Lucrèce :

Sed enim temerarius ille
Et meus, et strincto quolibet ense ruit;
Mens abit, et morior, quoties pugnantis imago
Me subit; et gelidum pectora frigus habet.
Fast. lib. II.

Le discours que l'auteur fait tenir à Lucrèce avec ses femmes roule sur les idées qui naissent d'ailleurs de la situation.

7 PAGE 142.

C'est quand tout est perdu qu'il faut tout espérer !

Voilà encore un vers imité de Virgile :

Una salus victis, nullam sperare salutem.

Plusieurs poëtes l'ont traduit :

Le salut des vaincus est de n'en pas attendre.
GASTON.

Tout l'espoir des vaincus est un beau désespoir.
DELILLE.

Segrais avait dit avant, et mieux :

Tout l'espoir des vaincus est dans leur désespoir.

8 PAGE 148.

O vous, mânes chéris.

Brutus prononça en effet un serment à peu près semblable sur le poignard qu'il tira du sein de Lucrèce : Collatin, Lucrétius, Valérius, auxquels il fit passer le fer, jurèrent aussi sur cette lame sanglante l'expulsion de Tarquin, de sa race, et la destruction de la royauté. Ce serment devint bientôt celui de tout le peuple.

Brutus adest ; tandemque animo sua nomina fallit,
Fixaque semanimi corpore tela rapit.

Stillantemque tenens generoso sanguine cultrum,
Edidit impavidos ore minante sonos :
« Per tibi ego hunc juro fortem castumque cruorem,
Perque tuos manes, qui mihi numen erunt,
Tarquinium pœnas profuga cum stirpe daturum;
Jam satis est virtus dissimulata diu. »

OVID., *Fast.* lib. II.

En effet, Tarquin fut détrôné, et Sextus périt misérablement à Gabie, où il s'était réfugié.



QUINTIUS

CINCINNATUS,

TRAGÉDIE EN TROIS ACTES,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS À PARIS, SUR LE THÉATRE FRANÇAIS, LE 11 NIVÔSE AN 3 (1er JANVIER 1795).

Impiaque in medio peraguntur bella senatu.

LUCAN., *Pharsal.* lib. I.

AVERTISSEMENT

DE LA PREMIÈRE ÉDITION.

Parvenir à la tyrannie par la popularité, et à la popularité par une perfide complaisance, telle fut de tous les temps la tactique des ambitieux dans une république. Cette vérité, non moins cruellement démontrée par l'expérience que par l'histoire, fut sans doute la base de l'ostracisme. C'est aussi l'objet de cette tragédie, conçue et presque entièrement achevée sous le despotisme le plus terrible qui soit jamais né de la démagogie.

AVERTISSEMENT.

Quelques mots placés en tête de CINCINNATUS apprennent au lecteur dans quel intérêt et en quelles circonstances cette pièce a été composée.

La tyrannie du comité de salut public, tyrannisé lui-même par Robespierre, pesait alors sur la France. C'était au nom de la liberté qu'on avait établi l'esclavage le plus épouvantable dont il soit fait mention dans l'histoire des hommes. Ce contraste odieux des noms et des choses, cette impudente dérision qui accompagnait le despotisme, ne révoltait pas moins les âmes généreuses, que ne les révoltait le despotisme lui-même.

De ce nombre étaient des hommes que l'absence de la royauté avait familiarisés avec les idées républicaines, bien qu'ils eussent été fort étrangers à la terrible révolution qui avait renversé le trône. La ruine du trône consommée contre leur volonté, ils s'étaient résignés à être libres; et ils tenaient d'autant plus à la liberté qu'ils l'avaient bien chèrement achetée.

Tels étaient les sentiments de l'auteur de *Cincinnatus*. Porté vers la république par un goût que les circonstances seules lui avaient révélé, il s'indignait de n'y trouver que l'oppression. Il ne savait pas encore que ce n'est pas sur leur dénomination, mais d'après leur constitution, qu'il faut juger de la nature des gouvernements; que ces mots *république* et *liberté* ne sont pas plus nécessairement synonymes que ne le

sont les mots *esclavage* et *monarchie*, et qu'un républicain suisse est beaucoup moins libre qu'un sujet anglais. Mais ce qui l'étonnait autant au moins que l'imperturbable hypocrisie du tyran, c'était l'étrange aveuglement d'un peuple qui se laissait tyranniser par un pouvoir exercé en son nom.

Le jeune poëte crut qu'il ferait une chose non moins utile pour son pays qu'honorable pour lui-même, s'il démasquait l'oppresseur et désabusait les opprimés.

La tragédie de *Cincinnatus* tend uniquement à ce but; elle a été entreprise et terminée en 1794.

L'auteur y travailla six mois sans relâche : la progression toujours croissante de la terreur le fortifiait dans son projet, loin de l'en détourner. Dès les premiers jours de thermidor il était parvenu aux deux tiers de sa tâche. Plusieurs hommes de lettres, et entre autres M. Eusèbe Salverte, M. d'Avrigny, et l'infortuné Legouvé, avaient entendu, avant le 9 de ce mois à jamais mémorable, la lecture du second acte de cette pièce; et ils n'étaient pas sans inquiétudes sur les conséquences que sa publication pourrait avoir pour leur ami.

La fortune le sauva, en sauvant la France; mais la tragédie de *Cincinnatus*, représentée six mois après la chute de Robespierre, ne parut que la conséquence de l'événement qu'elle avait eu pour objet de provoquer.

Elle n'en contient pas moins d'utiles avis, de salutaires leçons, même pour les peuples qui ne sont pas en république.

Cette pièce est du genre le plus sévère : la nature du sujet et l'intention dans laquelle il a été traité l'ont voulu.

De plus, ce sujet appartient à une époque où les mœurs des Romains, comme leurs opinions, comme leurs passions,

étaient empreintes de la plus grande austérité. Rome n'était plus la ville des Tarquins, et n'était pas celle des Césars. L'exemple de Brutus avait retrempé les âmes. La patrie était devenue le premier objet de toutes les affections, la liberté le premier des biens; le sénat s'honorait de sa pauvreté, et l'on allait chercher les dictateurs à la charrue.

Épître dédicatoire

à

Lord Holland.

Milord,

Vous m'avez permis de vous dédier un des ouvrages qui attendent dans mon portefeuille le jour de la représentation. Pardonnez-moi de prévenir ce jour, qui pourrait bien ne plus se renouveler pour moi; pardonnez-moi d'offrir dès aujourd'hui au neveu, au successeur de Fox, *un témoignage public de ma plus haute estime et de toute ma vénération.*

Dira-t-on que l'impatience de me parer de l'intérêt que vous voulez bien accorder à

mes malheurs n'est pas étrangère à ma détermination! Je ne le nierai pas. C'est dans ma situation, Milord, c'est quand on est persécuté par les dieux réunis, qu'il est permis de se prévaloir de l'estime de Caton.

Au reste, je me sens digne de cette estime. Comme vous, j'aime la liberté autant que je déteste la licence; comme vous, j'aime l'ordre autant que je déteste l'oppression; comme vous, j'idolâtre mon pays: mais l'amour du pays n'est pas en moi, non plus qu'en vous, Milord, la haine du reste du monde; et même avant que d'être instruit par le malheur, j'ai su y compatir.

Puisse-t-il s'écarter à jamais de vous, Milord, ce malheur, à la défense duquel vous avez tout récemment consacré tant de courage et tant de talent; de vous, en qui la politique

n'est pas l'absence de tout sentiment d'humanité; de vous, qui savez honorer la gloire dans les revers; de vous, qui avez forcé l'Europe à rougir; de vous, dont la noble voix, retentissant de la tribune jusqu'au-delà des mers, a porté la consolation dans le coeur du plus illustre des proscrits; de vous, qui respectez Marius *sur les ruines de* Carthage!

Je suis avec respect,

Milord,

Votre très humble
et très obéissant serviteur,
Arnault.

LA HAYE, LE 20 SEPTEMBRE 1817.

PERSONNAGES.

QUINTIUS CINCINNATUS.
QUINTIUS CAPITOLINUS, premier consul.
MÉNÉNIUS AGRIPPA, deuxième consul.
SERVILIUS AHALA.
SPURIUS MÉLIUS, chevalier romain.
DRUSUS, tribun du peuple.
ÉMILIE, fille de Mélius.
UN CONJURÉ.
CONJURÉS.
LICTEURS.
PEUPLE ROMAIN.
SÉNATEURS.
UN VIEILLARD.

La scène est à Rome.

QUINTIUS CINCINNATUS.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le Forum.

SCÈNE I.

SERVILIUS; CINCINNATUS traverse la scène d'un air profondément occupé.

SERVILIUS.

Cincinnatus dans Rome[1]! et quels motifs nouveaux
Lui font quitter encor ses rustiques travaux,
Ce soc qui, négligé quatre fois pour la gloire,
Ne reposa jamais qu'en des jours de victoire?
Qui l'amène en ces murs?

CINCINNATUS.

Vos périls.

SERVILIUS.

Nos soldats
Sont prêts à revoler à de nouveaux combats.
Le Volsque impétueux, renversant ses barrières [2],
A-t-il, comme un torrent, inondé nos frontières?
L'Èque menace-t-il? ou faut-il, à ta voix [3],
Vaincre encor ces Sabins subjugués tant de fois?
Où sont les ennemis, Cincinnatus?

CINCINNATUS.

Dans Rome.

SERVILIUS.

Leur nombre? qui faut-il écraser?

CINCINNATUS.

Un seul homme.

SERVILIUS.

Quel est-il ce perfide, et quels sont ses forfaits?

CINCINNATUS.

Ceux qu'un républicain ne pardonna jamais.

SERVILIUS.

Eh bien?

CINCINNATUS.

Qu'est-il besoin d'en dire davantage?

SERVILIUS.

Que nous réserve-t-il le traître?

CINCINNATUS.

L'esclavage.

SERVILIUS.

Un Romain l'oserait! et quel est ce Romain?

Parmi tous je le cherche, et je le cherche en vain.
Je vois plus d'un génie, impétueux, sauvage,
A qui tout fait envie, à qui tout fait ombrage;
Mais qui vers la révolte est bien moins emporté
Par l'amour du pouvoir que de la liberté.
Le peuple, le sénat, aigris par tant de haine,
En sont-ils moins l'appui de la grandeur romaine?
Trop souvent divisés par leurs droits différents,
Mais toujours réunis pour frapper les tyrans,
Ils ont chassé Tarquin; ils ont chassé ces traîtres,
Ces simples magistrats qui se croyaient nos maîtres [4],
Qui, faits pour raffermir l'état qu'ils opprimaient,
Se mettaient au-dessus des lois qu'ils réformaient,
Qui créés et détruits par la voix unanime,
Promettant le bienfait et prodiguant le crime,
Aux cris d'un père en pleurs, et de son sang baigné,
Ont eu le sort des rois sitôt qu'ils ont régné :
Dès lors la liberté qu'ils avaient exilée,
Auprès du consulat, en nos murs rappelée,
Sortit de sa ruine avec plus de splendeur.
Le peuple jouirait du plus parfait bonheur,
Si d'un ciel embrasé la funeste influence
N'avait pas dans nos champs dévoré sa substance.
J'en conviens, quelque temps j'ai tremblé pour l'état.
Malgré la prévoyance et les soins du sénat,
J'entendais, tôt ou tard, la faim séditieuse
Élever contre lui sa voix injurieuse.
Dût le fléau réel de Rome être écarté,

Je n'en voyais pas moins le peuple tourmenté,
Au défaut de la faim, d'un mal non moins extrême,
De la crainte du mal, pire que le mal même.
Telle était ma terreur, quand un homme a paru :
Homme qui, sans égal en richesse, en vertu,
Du malheur général se rendant tributaire,
Fait ce que le sénat désespérait de faire;
A la nature avare oppose ses bienfaits;
Et riche des moissons qu'il récolte à grands frais,
Aux champs de l'Étrurie, aux plaines de Sicile,
Ramène l'abondance en son pays stérile.
Mélius, c'est le nom de notre bienfaiteur...[5]

CINCINNATUS.

Mélius, c'est le nom de votre corrupteur.

SERVILIUS.

D'un héros!

CINCINNATUS.

D'un tyran.

SERVILIUS.

Prévention funeste!

Qu'as-tu dit, Quintius?

CINCINNATUS.

Ce que ta bouche atteste.

SERVILIUS.

L'ami de Mélius veut te désabuser.

CINCINNATUS.

Suis-moi donc au sénat, où je vais l'accuser.

SCÈNE II.

SERVILIUS.

Oui, oui, Servilius sur tes pas va s'y rendre.
Ami de Mélius, je saurai l'y défendre...
Mais pourquoi ce vieillard dans mon cœur ébranlé
Fait-il passer l'effroi dont il est accablé?
Sans être convaincu, je suis troublé moi-même.
Mélius prétendrait à la grandeur suprême!
De dons insidieux, de perfides bienfaits
Il envelopperait le plus noir des projets!
Il t'assassinerait après t'avoir sauvée!
Non, Rome, à tant d'horreurs tu n'es pas réservée.
A d'injustes terreurs c'est trop m'abandonner,
Et je deviens ingrat en l'osant soupçonner.
Ainsi, pour prix des biens dont il a comblé Rome,
Ce grand homme accusé l'est par un plus grand homme.
Un guerrier laboureur, un guerrier magistrat,
Qui depuis soixante ans, à l'armée, au sénat,
Pour tous nos ennemis également terrible,
A toute ambition se montre inaccessible,
Quintius, à nos murs si long-temps étranger,
S'y prétend rappelé par le commun danger!
Aux cris de la patrie éplorée, éperdue,
Pour la sauver encore il quitte la charrue!
Quel que soit l'accusé, quel Romain, sans terreur,
Peut entendre la voix d'un tel accusateur?

Mon esprit incertain ne sait plus que résoudre.
Je crains de condamner, et je tremble d'absoudre.
A ton sort, Mélius, en vain je suis lié
Par les nœuds de l'estime et ceux de l'amitié :
Ton Émilie est chère à ce cœur qui l'adore;
Mais notre liberté m'est bien plus chère encore.
Innocent, d'un appui ce cœur te rend certain ;
Mais entre Rome et toi je ne suis que Romain.

LE PEUPLE, derrière le théâtre.

Triomphe à Mélius!

SERVILIUS.

Quels cris se font entendre?

LE PEUPLE.

Honneur à Mélius!

SERVILIUS.

Je commence à comprendre
Les soupçons d'un vieillard qui voit avec effroi
Au simple citoyen le cortége d'un roi.

SCÈNE III.

SERVILIUS, ÉMILIE.

SERVILIUS.

Mais où court Émilie?

ÉMILIE.

Au-devant de son père.

Entends-tu cette voix? c'est la voix populaire,
C'est la voix qui proclame et sa gloire et son nom.
Son triomphe est le nôtre; allons en jouir.

SERVILIUS.

Non.

ÉMILIE.

Qui t'arrête? Au chagrin ton âme est-elle en proie?

SERVILIUS.

Oui: j'ai plus de chagrin que tu ne sens de joie.

ÉMILIE.

En est-il que ce jour ne devrait écarter?

SERVILIUS.

Il en est que ce jour peut encore augmenter.

ÉMILIE.

Suis-moi; c'est l'amitié, c'est l'amour qui l'exige.

SERVILIUS.

Quel spectacle, Émilie!

ÉMILIE.

Il m'enchante.

SERVILIUS.

Il m'afflige.

ÉMILIE.

Présage fortuné du plus heureux lien,
Ce triomphe est celui de mon père, du tien;
C'est du plus grand bienfait la juste récompense.
Viens.

SERVILIUS.

Ailleurs l'amitié réclame ma présence;

J'y cours.

ÉMILIE.

De l'amitié tu fais parler la voix
A l'instant où ton cœur en méconnaît les droits!
Est-ce elle qui t'inspire autant d'indifférence?
Est-ce elle qui te dicte un refus qui l'offense?
Quoi, lorsque du destin les éclatants bienfaits,
D'un ami, d'une amante ont comblé les souhaits,
L'amitié produirait cette injuste tristesse,
Qui t'isole au milieu de la publique ivresse!
S'il est vrai qu'à ce point ton cœur ait pu changer,
Qu'à ma plus douce joie il devienne étranger;
Sans égard pour des nœuds que dès ce jour je brise,
Fuis, ingrat! mais du moins, ingrat avec franchise,
Sans chercher de prétexte à tes lâches refus,
Ne parle plus d'aimer lorsque tu n'aimes plus.

SERVILIUS.

Émilie, ah! le ciel sait si j'aime ton père,
Si toi-même à ce cœur tu fus jamais plus chère.
Mais j'aime une Romaine!

ÉMILIE.

En pourrais-tu douter?

SERVILIUS.

Plus juste envers celui que tu viens d'insulter,
Jusque dans le chagrin dont son âme est flétrie,
Reconnais tout l'amour qu'il a pour la patrie.

ÉMILIE.

Pourquoi, lorsqu'elle échappe au plus affreux danger?

SERVILIUS.

Lorsque dans un plus grand on la peut replonger.

ÉMILIE.

La liberté de Rome est-elle menacée?

SERVILIUS.

On le croit.

ÉMILIE.

De terreur mon âme s'est glacée.
Un citoyen prétend au pouvoir absolu!

SERVILIUS.

Tu l'as dit.

ÉMILIE.

Ce perfide, enfin, le connais-tu?

SERVILIUS.

Oui.

ÉMILIE.

Tu saurais son nom, et le peuple l'ignore?

SERVILIUS.

Ni lui ni le sénat ne sont instruits encore.

ÉMILIE.

Et tu te dis Romain!

SERVILIUS.

Je sais ce que je dois:
Mais Rome seule, enfin, n'a pas sur nous des droits.
Il en est avec qui l'on ne fait pas divorce.
Souvent notre devoir excède notre force.
Combien j'aurais besoin d'un courage affermi
S'il fallait accuser...

ÉMILIE.

Qui ?

SERVILIUS.

Mon meilleur ami.

ÉMILIE.

Je l'avoûrai ; j'ai peine à concevoir qu'un homme
Dans une âme romaine ait pu balancer Rome ;
Qu'on délibère alors qu'il faut sacrifier
A l'intérêt d'un seul celui d'un peuple entier.
Ce crime est trop honteux pour qu'on puisse le croire.
Quelle est cette vertu dont tu te faisais gloire,
Si des coups dont le sort se plaît à l'ébranler,
Le premier qui l'éprouve est sûr de l'accabler ?
Est-il dans cet effort, devenu nécessaire,
Rien qui soit au-dessus d'un courage vulgaire ?
Rien qui doive étonner un cœur républicain,
Ou puisse mesurer la vertu d'un Romain ?
Du sang même en ton cœur étouffant le murmure,
Te fallût-il à Rome asservir la nature,
Le sentiment aux lois, et l'homme au citoyen,
Mon cœur, tout en saignant de la douleur du tien,
Te dirait : « Vois Brutus ; son ombre te contemple :
« Romain, fuis son aspect, ou bien suis son exemple. »

SERVILIUS.

Je le suivrais. L'effort que Brutus a tenté
Étonne toutefois mon cœur épouvanté :
Du prix dont il paya le salut de l'empire
L'humanité frémit, quand l'héroïsme admire.

La patrie a parlé, la nature se tait,
Et dans le magistrat le père disparaît;
Le ministre des lois, impassible comme elles,
Dans ses propres enfants a jugé deux rebelles.
La pitié dans les cœurs se fait entendre en vain:
Chacun devient Brutus; Brutus reste Romain,
Et nous force à douter si le salut de Rome
Ne nous vient pas d'un dieu sous les traits d'un grand homme!
Mais ce Brutus, enfin, que l'on vit assez fort
Pour condamner ses fils et contempler leur mort,
Émilie, ah! sais-tu ce qu'il eût osé faire,
Dans l'un des criminels s'il eût trouvé son père?
Tu frémis.

ÉMILIE.

A l'abri d'un semblable malheur,
Je ne puis toutefois y penser sans terreur.
Je suis fille, et frémis pour celui qu'il menace:
Mais si j'en crois ce cœur qui se met à sa place,
Brutus à ce prix même eût été notre appui:
Il eût puni le traître, et fût mort après lui.

SCÈNE IV.

SERVILIUS, ÉMILIE, MÉLIUS, DRUSUS.

SERVILIUS, à Émilie.

Vois donc dans Mélius celui que l'on accuse;
Au soupçon, comme toi, mon esprit se refuse,

Et mon appui lui reste au sénat où je vais.
Mais enfin, si le crime était prouvé jamais,
Souviens-toi de l'arrêt que ta bouche prononce;
Songe que mon devoir est tout en ta réponse;
Songe que ta vertu, dont j'ai fait mon soutien,
Condamne aussi ton père en condamnant le mien.
Adieu.

SCÈNE V.

ÉMILIE, MÉLIUS, DRUSUS.

ÉMILIE.

Qu'entends-je!

MÉLIUS.

Eh bien, Émilie?

ÉMILIE.

O mon père,
Pardonne à ma terreur, elle est involontaire;
Après ce qu'il a dit, mon courage abattu
N'eut jamais plus besoin de croire à ta vertu.

MÉLIUS.

Entends la voix du peuple, et qu'elle te rassure;
C'est le cri que j'oppose au cri de l'imposture.
Le salut de l'état m'est le garant du mien;
Et, sûr de cet appui, je ne redoute rien.
Quant à Servilius, j'estime dans son zèle
Celui d'un citoyen et d'un ami fidèle:

Cher à ce double titre, il dépendra de lui
Qu'un hymen souhaité vous unisse aujourd'hui.
Jaloux qu'un si beau nœud à ce héros m'allie,
Je n'y mets qu'un seul prix, le bien de la patrie.
Je rentre sur tes pas. Va, ma fille.

SCÈNE VI.

MÉLIUS, DRUSUS.

DRUSUS.

O revers!
Mélius, en effet serions-nous découverts?
Aurait-on pénétré ce masque populaire,
Ce masque de vertus, dont l'ombre tutélaire
Voile, en te déguisant, le sublime attentat
Qui va renouveler la face de l'état?

MÉLIUS.

Sans m'effrayer, tribun, ici je n'envisage
Qu'un piége du sénat, à qui je fais ombrage.
Pour détourner le peuple attaché sur mes pas,
Vois ce qu'il veut qu'on croie, et ce qu'il ne croit pas.

DRUSUS.

Trop de sécurité t'aveugle aussi, peut-être;
Parmi les conjurés il suffirait d'un traître...

MÉLIUS.

Il n'en est pas pour nous; et jamais conjurés

Plus nombreux, n'ont promis des coups plus assurés.
Cette liste en fait foi. Le nœud qui les rassemble,
L'intérêt qu'ont formé mille intérêts ensemble
Fait voir à chacun d'eux, qu'enflamme un zèle égal,
Son bien particulier dans le bien général.
Quoi de plus? le malheur, les passions, les vices,
Voilà mes vrais agents, mes soutiens, mes complices.
Par eux, tout mécontent, en secret averti,
Embrasse ma querelle, et grossit mon parti.
Tout offrir, tout promettre est ma seule réponse.
Caressant avec art le faible qu'on m'annonce,
A l'esclave indécis j'offre la liberté;
Par l'espoir du butin l'avare est acheté;
De même, au débiteur dévoré par l'usure,
Au cœur vindicatif que tourmente une injure,
A l'orgueilleux trompé dans ses vastes projets,
Je montre la vengeance en mes propres succès.
Chacun s'enflamme alors: à leur ardeur extrême
Je crois dans chacun d'eux me retrouver moi-même.
Contre Rome, en un mot, Rome entière est pour nous;
Pour nous qui devons mettre à diriger les coups
Ce calme qui, l'appui de nos projets sublimes,
Doit par de grands succès absoudre de grands crimes.

DRUSUS.

Ainsi donc le succès ne peut être incertain,
Et le sénat périt dans quatre jours.

MÉLIUS.

Demain.

DRUSUS.

Que dis-tu! se peut-il que Mélius oublie
Au peuple d'Antium quel traité nous allie [6] ?
Pour éclater enfin, que le jour attendu
Est le jour où le Volsque, en nos champs répandu,
Arrachant les soldats de Rome sans défense,
La mettra tout entière en notre dépendance?

MÉLIUS.

Tels furent mes projets; mais j'ai dû les changer:
Je sens qu'il est honteux d'appeler l'étranger,
De l'admettre en nos murs, d'ouvrir à sa furie
Ces champs mon héritage et toujours ma patrie.
Sans prendre, en tributaire, un sceptre de leurs mains,
Romains, décidons seuls sur le sort des Romains;
Tendons au même but par une autre mesure,
Plus prompte en son effet, et pourtant aussi sûre.
Tu connais ma demeure et les dépôts secrets
Où nous avons du meurtre entassé les apprêts.
Tandis que ce sénat, où je vais, loin de craindre,
Pour me justifier bien moins que pour me plaindre,
Aux murs du Capitole est encore enfermé,
Que par toi, sans délai, mon parti soit armé;
Qu'ensuite il se disperse; et quand la nuit plus sombre
A mes nouveaux projets viendra prêter son ombre,
Que mon propre palais, dans la flamme écroulé,
Anéantisse, aux yeux du peuple désolé,
Les moissons qu'il renferme, et l'unique espérance
Qui pendant la disette entretient sa constance.

Qu'en secret par nos bras ce crime exécuté,
Au sénat envieux soit sur l'heure imputé;
Car je prétends, Drusus, que ce maître suprême
Soit moins frappé par nous que par le peuple même.
Conçois-tu mon projet? L'embrasement fatal
A tous les conjurés donnera le signal:
Qu'alors chacun, au gré du transport qui l'anime,
Dans Rome épouvantée égorge sa victime.
Comme nos intérêts réunissons nos coups:
Qu'on soit proscrit par moi sitôt qu'on l'est par vous.
Que, sans égard du rang, ou du sexe, ou de l'âge,
La seule utilité dirige le carnage.
Mais songeons, avant tout, que nos vrais ennemis
Sont ces Romains altiers, ces rigides esprits
Qui sur Brutus armé contre la tyrannie
Ont modelé leur âme et formé leur génie:
Impossible à corrompre, inhabile à ployer,
Tout vrai républicain doit périr le premier.

DRUSUS.

Ainsi, Servilius...

MÉLIUS.

Non: malgré sa menace,
Il doit nous être utile, et j'exige sa grâce.
Crois-moi, l'amour encor peut m'en faire un appui;
Et c'est l'armée enfin qu'on séduirait en lui.

DRUSUS.

De ton génie en tout je reconnais l'empire:
Tes projets sont les miens; j'obéis, et j'admire.

Je cours à nos amis.

MÉLIUS.

Ne perdons pas de temps ;
Il est sans prix, tribun, pour des projets si grands.
Le peuple m'est connu : patient et paisible,
Pour qui l'osa tromper, il fut toujours terrible.
Son sommeil dure encor : dans le piége entraîné,
Que demain, s'il s'éveille, il s'éveille enchaîné.
Comme l'occasion sa faveur est frivole :
La roche Tarpéienne est près du Capitole [7].

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente le lieu d'assemblée du sénat. Deux chaires curules sont placées pour les consuls.

SCÈNE I.

QUINTIUS CAPITOLINUS, MÉNÉNIUS, SERVILIUS, SÉNATEURS.

CAPITOLINUS.

Échappés d'un danger, pères conscrits, j'ignore
A quels dangers nouveaux il faut s'attendre encore :
Mais ce vieux citoyen dont l'intrépidité
Ne s'effraya jamais que pour la liberté,
Quittant son héritage, inculte en son absence,
A repassé le Tibre et vers ces lieux s'avance.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, CINCINNATUS.

(Les sénateurs se lèvent pour honorer Cincinnatus.)

CINCINNATUS.

Entendez-vous les cris de ce peuple assemblé ?
Parmi vous, sénateurs, ces cris m'ont rappelé.
Ces cris, pareils à ceux que, moins lâche peut-être,
L'esclave ou le sujet prodigue envers son maître,
Jusque dans ma retraite ont apporté l'effroi,
Que je suis indigné de ne trouver qu'en moi.
J'accours; et quand je vois tout un peuple en délire,
D'accord avec celui qui contre lui conspire,
Tendre les mains aux fers dont on veut le charger,
Le sénat dort en paix au milieu du danger!
Il dort; et sa ruine à ses yeux préparée
De lui seul, en effet, paraît être ignorée.
Que dis-je! les complots d'un homme ambitieux
Ont-ils pu, malgré vous, ne pas frapper vos yeux?
Moins que pour vous instruire, en ma surprise extrême,
Je viens donc, sénateurs, pour être instruit moi-même?
Parlez: à quels affronts faut-il se résigner?
Sur les fils de Brutus Tarquin doit-il régner?
Sous quel joug, sous quel sceptre, esclave consulaire,
Me faudra-t-il courber ma tête octogénaire?

A quels autels faut-il prostituer ma foi?
Suis-je un sujet, enfin? Mélius est-il roi?

MÉNÉNIUS.

Rome subsiste encor, le sénat délibère,
Et l'on parle d'un roi!

CAPITOLINUS.

Quels indices, mon père,
Te font dans Mélius soupçonner ces projets?

SERVILIUS.

Quelle preuve alléguer contre lui?

CINCINNATUS.

Ses bienfaits.

SERVILIUS.

Sans eux, par la faim Rome eût été dévorée.

CINCINNATUS.

Par eux l'ambition d'un traître est colorée:
Ce service apparent couvre un grand attentat.

SERVILIUS.

Il a sauvé le peuple.

CINCINNATUS.

Il va perdre l'état,
Si, fermant son oreille à ma voix qui l'obsède,
Le sénat à nos maux n'apporte un prompt remède.
Il n'en est qu'un.

CAPITOLINUS.

Poursuis.

CINCINNATUS.

L'exil de Mélius.

SERVILIUS.

Le sénat le peut-il ordonner, Quintius?
L'interprète des lois, et leur dépositaire,
Peut-il les violer par un acte arbitraire?
Sur un frivole effroi, peut-il, en souverain,
Du sein de ses foyers arracher un Romain,
Lui ravir ses parents, ses amis, sa patrie,
L'assassiner cent fois en lui laissant la vie,
Que, partout étranger et suivi du malheur,
Il ne sentira plus qu'à force de douleur?
Ce sort est un supplice; et toujours un supplice,
S'il n'atteste un forfait, atteste une injustice.
A Mélius, enfin, qu'ose-t-on reprocher?
De prodiguer des biens qu'il aurait pu cacher?
Dans ces murs affamés d'appéler l'abondance?
Ou plutôt d'y jouir de la reconnaissance?
Envers son bienfaiteur prodiguant à l'excès
Ce pur et doux tribut que l'on doit aux bienfaits,
Depuis le consulat, si le peuple de Rome
N'accumula jamais plus d'amour sur un homme,
Depuis le consulat, disons la vérité,
En est-il qui du peuple ait autant mérité?
Terrible ou généreux, le peuple en sa justice
Se plaît à mesurer le prix sur le service;
Étranger aux soupçons, c'est dans les seuls effets,
Non dans le fond du cœur, qu'il cherche les projets.
Fier de lui ressembler, je hais l'inquiétude
Qui, sans mener au bien, mène à l'ingratitude.

Je veux m'en affranchir; et, bien loin d'adopter
Le parti qu'un héros vient de nous présenter,
Quel que soit son auteur, je le soutiens contraire
Aux droits de ce sénat comme à son caractère :
Dangereux en tout point, il me semble à la fois
Insuffisant au crime, injurieux aux lois,
Et, soit qu'il frappe ou non sur une perfidie,
Trop près de la faiblesse ou de la tyrannie.
L'exil conviendrait-il à notre bienfaiteur?
L'exil suffirait-il contre un conspirateur?
S'il s'agit de punir le plus affreux des crimes,
Le Tarpéien n'a pas refermé ses abîmes :
Sa roche, où fume encor le sang de Cassius [8],
Les cachots, devenus le tombeau d'Appius [9],
Réclameraient leur proie et leurs droits sur la vie
De quiconque a levé le bras sur la patrie.
Que tyran, des tyrans Mélius ait le sort.
Prouver son attentat, c'est prononcer sa mort.
Prouve donc.

CINCINNATUS.

Je le veux. Impétueux jeune homme,
Moins fait pour gouverner que pour défendre Rome,
Puisque c'est du passé qu'il faut t'entretenir,
Entends-le par ma voix dénoncer l'avenir.
Pères conscrits, sans doute il est déjà coupable
Celui qui s'est rendu par trop considérable;
Celui qui, dans l'état dont la stabilité
Tient aux lois que dicta l'austère égalité,

Despote involontaire, ébranlant l'équilibre,
Par d'imprudents bienfaits corrompt un peuple libre.
Tôt ou tard l'ascendant d'un tel homme est fatal ;
S'il fait beaucoup de bien, il peut beaucoup de mal,
D'autant plus dangereux que d'autant plus on l'aime.
L'indépendance craint l'excès des vertus même,
Et dans un bras qui seul ose la soutenir
Sent un bras qui tout seul pourrait l'anéantir.
Athène, en exilant le crédit d'un grand homme [10],
D'une utile rigueur donna l'exemple à Rome.
Profitons-en, sénat : dans un ambitieux
Crains ce qu'elle craignait dans l'homme vertueux ;
Préviens un attentat d'autant plus redoutable,
Qu'il est dissimulé par un art détestable,
Et que, par la raison plus senti que prouvé,
Il doit être impuni s'il peut être achevé.
Bien plus ; s'il est un temps où, pour la prévoyance,
Plusieurs présomptions tiennent lieu d'évidence,
Ce temps, pères conscrits, n'est-il pas arrivé ?
Peut-on croire, en effet, qu'un citoyen privé,
Semant, sans intérêt, d'insolentes largesses,
Contre un crédit stérile ait changé ses richesses ?
Est-ce avec cet orgueil que le vrai citoyen,
Dans sa simplicité, fait le bien pour le bien ?
D'une autre ambition son âme est enflammée.
Cherchant l'utilité plus que la renommée,
En cachant ses bienfaits, il aime à mériter
L'inestimable droit de les faire accepter.

Si la calamité, dans sa rigueur commune,
Donne au besoin public des droits sur sa fortune,
Généreux avec art, c'est par d'heureux détours
Qu'il répand sur l'état ses modestes secours;
Satisfait de son cœur, qui lui paie en silence
Un prix plus doux encor que la reconnaissance.
Sénat, reconnais-tu Mélius à ces traits?
Lui qui, sur tes agents, par ses agents secrets,
Usurpa sans pudeur, par une infâme enchère,
Le droit de faire un bien que toi seul devais faire;
Lui qui, par ces secours de toi seul attendus,
Dans Rome, à ton injure, en son nom répandus,
Prouve qu'il trafiquait aux plaines de Messine
Du salut de l'état moins que de ta ruine.
Ces esprits inquiets, dont il fait son appui,
En te calomniant, déposent contre lui.
Aveugles instruments des projets d'un perfide,
Et mus, à leur insu, par la main qui les guide,
Ils nous font déjà voir, dans l'état divisé,
Un peuple accusateur contre un peuple accusé.
Seul tranquille au milieu du trouble qu'il excite,
Mélius à son but n'en marche que plus vite,
Immobile en sa course, actif dans son repos,
Tel qu'un pilote adroit qui s'abandonne aux flots.
Sénat, pour renverser cette insolente idole,
Attends-tu qu'à ta place, assise au Capitole,
Elle ait osé franchir, pour t'en précipiter,
L'unique et dernier pas qui lui reste à monter?

Pour moi, je le déclare, après de tels indices,
Épargner Mélius, c'est être ses complices:
C'est être criminel, fût-il même innocent,
Que souffrir dans nos murs un homme assez puissant
Pour nous faire douter, à la honte du Tibre,
Si même en cet instant Rome est esclave ou libre.

CAPITOLINUS.

Tu m'as persuadé. J'admire en ton discours
Ce feu sacré, ce feu qui t'embrasa toujours;
Cette sagacité, cette active prudence
Pour qui la vérité n'est pas dans l'apparence.
Je passe à ton avis, Cincinnatus, et voi
Le sénat presque entier y passer avec moi;
Le sénat qui ne peut différer de connaître
Et des dangers de Rome et des projets d'un traître;
Le sénat qui sans doute ordonnera qu'ici
Par nous interrogé, Mélius...

SERVILIUS.

Le voici.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS; MÉLIUS, suivi de ses partisans.

CAPITOLINUS.

Sans son ordre au sénat il osait donc paraître?

MÉLIUS.

Un bruit, qui jusqu'ici s'est répandu peut-être,

M'a déterminé seul à prévenir la loi
Qu'on s'apprêtait, sans doute, à porter contre moi.
Je sais à quels soupçons un grand bienfait m'expose.

CINCINNATUS.

Eh bien! à ces soupçons qu'opposes-tu?

MÉLIUS.

Leur cause.
Les obscurs ennemis que j'aime à mériter
M'ont dû calomnier, ne pouvant m'imiter.
Hommage des méchants, l'envie est leur estime;
Je m'y sens quielques droits; et si c'était un crime
Que d'avoir dans ces murs, au prix de tout mon bien,
Sauvé chaque famille et chaque citoyen,
Que d'avoir conjuré ce fléau qui rassemble
Plus de maux que n'en font tous les fléaux ensemble,
La famine, en un mot, qui, malgré leur effort,
Sous les yeux des consuls semait déjà la mort,
Et qui, sans mes secours, eût dans sa rage extrême
Dévoré tout ce peuple et le sénat lui-même;
Oui, sénat, j'en atteste et tout ce peuple et toi,
Il n'est pas de Romain plus coupable que moi.

CAPITOLINUS.

Je t'en crois; et j'en crois cet insolent cortége
Qui, suivant jusqu'ici ta marche sacrilége,
Jusqu'en son sanctuaire, avec impunité,
Croit du peuple romain braver la majesté.
Tout en le dénonçant, devant lui je te somme,
Au nom des lois, des dieux et du salut de Rome,

De déclarer ici par quels affreux moyens
Tu surpris la faveur de tes concitoyens;
De dire à quel projet ta perfide industrie,
Chez l'étranger, d'avance affamant la patrie,
Disputait à l'état ces moissons que tes mains
Avec faste aujourd'hui dispensent aux Romains.
A ce fait trop certain que pourras-tu répondre?

MÉLIUS.

Que m'accuser, consul, ce n'est pas me confondre,
Et que de tes soupçons moins blessé que surpris,
Je n'y veux opposer que l'excès du mépris.
C'est ainsi que j'en use avec la calomnie.

SERVILIUS, vivement.

Mais ce n'est pas ainsi que l'on se justifie,
Que tu peux te laver aux regards de la loi
De l'accusation qu'on porte contre toi.
Que diras-tu de plus?

MÉLIUS.

Qu'un important service
Me donnait lieu d'attendre un peu moins d'injustice:
Mais qu'on ne peut m'ôter dans ce léger malheur
Le suffrage du peuple et celui de mon cœur.
J'ai tout fait pour le peuple, il saura me le rendre;
Dans ces bruits insultants qu'on se plaît à répandre,
Il saura démêler cet esprit du sénat,
Cette envie...

CINCINNATUS.

Il s'agit du danger de l'état,

Tout est peuple : et ton âme, en ses projets si pure,
Ferait mieux d'employer la raison que l'injure.
Sur un vil intérêt cesse de rejeter
Des bruits qu'il faut détruire et non nous imputer.
Tous les bons citoyens que le danger rallie
N'ont qu'un même intérêt, celui de la patrie;
Tous les bons citoyens, lassés de tes détours,
Demandent à quel prix tu leur vends tes secours,
Plus meurtriers encor que la faim homicide.
Ah! si, des trahisons voilant la plus perfide,
Les perfides secours qu'on te voit prodiguer
Ne sauvent les Romains que pour les subjuguer,
Persiste en ton silence; il est l'aveu du crime.
Mais du peuple, en effet, si l'intérêt t'anime;
Si, pure en son motif, ta libéralité,
Coupable involontaire envers la liberté,
Par son ambition moins que son imprudence,
L'effraie innocemment de ton crédit immense,
Rends ton erreur sublime en sachant l'expier :
Par un second bienfait absous-toi du premier.
A ces murs qui déjà te doivent l'abondance,
Rends la sécurité qu'en bannit ta présence,
D'un héroïque exil te prescrivant la loi,
Mets à l'instant le fleuve entre la ville et toi.
Je n'ai plus de soupçons alors, et je t'admire.

MÉLIUS.

A ce conseil sur l'heure on me verrait souscrire,
Si le peuple, qu'en vain tu veux me peindre ingrat,

Résidait à mes yeux dans les murs du sénat.
Jusqu'au dernier moment à sa cause fidèle,
C'est à son tribunal qu'en Romain j'en appelle :
S'il pouvait se priver de son plus ferme appui,
Demain je partirais; mais je reste aujourd'hui.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

CINCINNATUS, SERVILIUS, CAPITOLINUS,
MÉNÉNIUS, SÉNATEURS.

CINCINNATUS.

Eh bien, pères conscrits, cet homme est-il coupable?

SERVILIUS.

Il l'est.

CINCINNATUS.

Et ta ruine était inévitable,
Rome, si le sénat eût porté plus long-temps
Sur un ambitieux des yeux indifférents.
Plus que moi, sénateurs, c'est lui qui vous dénonce
Ses odieux projets, prouvés par sa réponse;
Et pourtant il échappe à votre autorité!
Quel parti prenez-vous en cette extrémité?
Souffrez-vous qu'abusé par ses vertus factices,
Un peuple de clients, d'amis ou de complices,
Au mépris du vrai peuple, au mépris du sénat,
Absolve sous vos yeux l'ennemi de l'état?
Que dis-je! avant l'instant marqué pour votre honte,

Qui sait si son audace, en ses projets plus prompte,
Jetant plus tôt le masque, avec habileté,
Du délai qu'elle obtient n'aura pas profité?
Il faut que le sénat, en cette conjoncture,
Oppose au grand péril une grande mesure.
Aux Romains aveuglés, sénat, ouvrons les yeux;
Et que, par un décret terrible aux factieux,
Le consul averti dans ce moment d'orage,
Veille à ce que l'état n'éprouve aucun dommage [11].

MÉNÉNIUS.

Du sénat tout entier tel est le sentiment.

CAPITOLINUS.

Ce remède à nos maux serait-il suffisant?
Des liens de nos lois incessamment gênée,
Que peut du consulat l'autorité bornée?
De l'absolu pouvoir le crime est revêtu;
Armons la liberté du pouvoir absolu.
Sur l'excès du péril sagement mesurée,
Qu'une puissance, égale en grandeur, en durée,
Pour un temps confiée à de prudentes mains,
Opère absolument le salut des Romains.
Que cette autorité salutaire, suprême,
Pour conserver la loi, commande à la loi même.
Concentrons notre force; et puisque enfin nos lois
De ce grand magistrat m'ont confié le choix [12],
Souscrivez tous au choix heureux et nécessaire
Que Romain je désire, et consul je dois faire.
Rome sera sauvée à force de vertus.

J'ai choisi son vengeur; c'est...

LE SÉNAT.

Qui?

CAPITOLINUS.

Cincinnatus.

CINCINNATUS.

Qu'ai-je entendu, consul?

CAPITOLINUS.

La voix de la patrie.

CINCINNATUS.

Regarde-moi; je touche au terme de ma vie.

CAPITOLINUS.

Tu la dois tout entière à tes concitoyens.

CINCINNATUS.

Ce fardeau veut des bras moins faibles que les miens.

CAPITOLINUS.

Ta force est dans ton cœur.

CINCINNATUS.

Je suis brisé par l'âge.

CAPITOLINUS.

L'âge a glacé ton sang, et non pas ton courage.
Ce que Rome demande, elle peut l'ordonner,
Puisqu'il te reste encore un jour à lui donner.

CINCINNATUS.

Va, crois qu'avec orgueil je le lui sacrifie,
Cet instant qui finit et couronne ma vie.
Puissé-je, ô ma patrie, en terminant leur cours,
Rendre mon dernier jour le plus beau de mes jours!

Assez et trop long-temps l'altière tyrannie
Leva jusqu'en ces lieux une tête impunie;

(*A Servilius.*)

Qu'elle tombe. Soldat, dont j'aime la valeur,
Jeune et digne Romain, qui, pur dans ton erreur,
Même en me combattant obtins ma confiance,
Ton courage est utile à mon expérience :
Commande aux chevaliers, et, dans ce noble emploi,
Au salut de l'état travaille ainsi que moi.

SERVILIUS.

Mon cœur, qui sent le prix de cet honneur insigne,
Espère te prouver qu'il n'en est pas indigne.
Qu'ordonnes-tu?

CINCINNATUS.

Je veux qu'un traître, avant la nuit,
Devant le dictateur sans délai soit conduit.
Par la célérité déconcertons l'audace.
Portez mon tribunal au milieu de la place,
Licteurs; et vous, consuls, que dans ce jour fatal
On soit prêt à marcher à mon premier signal.
Dieux immortels! auteurs du transport qui m'enflamme,
Dieux de la liberté qui rajeunit mon âme,
Inspirez mes conseils, raffermissez mon bras,
Protégez un vieillard, et ne permettez pas
Qu'indigne de lui-même et du choix qui le nomme,
Il trahisse ou la gloire ou l'intérêt de Rome.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente le Forum.

SCÈNE I.

MÉLIUS, ÉMILIE.

MÉLIUS.

Le sort en est jeté : brisons cet entretien.

ÉMILIE.

Mon père, écoutez-moi.

MÉLIUS.

Je n'écoute plus rien.

ÉMILIE.

Êtes-vous sans pitié?

MÉLIUS.

Ma haine est implacable.

ÉMILIE.

Révoquez cet arrêt.

MÉLIUS.

Il est irrévocable.

ÉMILIE.

Je ne puis obéir.

MÉLIUS.

Mon ordre est absolu.

ÉMILIE.

Vous ne le voulez pas.

MÉLIUS.

Le sénat l'a voulu.
Entre un sceptre et l'exil, le choix est-il à faire?

ÉMILIE.

C'est ce que j'ose encor vous répéter, mon père.
Où doivent aboutir vos effrayants projets?
La mort suit leur ruine, et l'horreur leur succès.
Faut-il vous rappeler la différence extrême
Du poids de l'infortune au poids du diadème?
Poursuivi par son cœur jusque dans son palais,
Le brigand couronné ne repose jamais :
Soit qu'il dorme ou qu'il veille, assiégé par ses crimes,
Ses gardes sont moins près de lui que ses victimes;
Et le ciel, qui pour lui ressuscite les morts,
La nuit lui garde un songe et le jour des remords.
Le héros qu'on opprime est bien moins misérable :
De l'injuste destin la rigueur honorable
D'un nouveau lustre encore embellit sa vertu :
Quel contraste! éprouvé, mais non pas abattu,
Toujours ferme, il oppose à son malheur extrême

L'estime du grand nombre et celle de lui-même.
Cincinnatus, vainqueur de tous nos ennemis,
Mais vaincu par les siens, et banni dans son fils [13],
Quarante ans laboura son modique héritage :
A son malheur, mon père, opposons son courage ;
Et si Rome jamais réclame votre appui,
Outragé comme lui, vengez-vous comme lui.
Je vous suivrai partout.

MÉLIUS.

Fille insensée, arrête.
Quand le bandeau des rois est déjà sur ma tête,
Quand mes moyens sont sûrs, quand mes amis sont prêts,
Tu veux que je renonce au plus grand des projets !
C'est bien mal me connaître, et bien plus mal encore
La grâce que de moi ton imprudence implore.
Qu'à ton cœur l'avenir n'apporte aucun effroi ;
Les dangers les plus grands ne sont pas devant moi.
L'ambitieux, entré dans sa vaste carrière,
Est perdu s'il s'arrête ou regarde en arrière ;
D'un pas ferme et prudent il doit marcher au but,
Et du succès lui seul attendre son salut.
Pour le suprême rang j'osai tout entreprendre ;
J'y suis ; j'en puis tomber, mais je n'en puis descendre ;
Et dût le sort jaloux, enfin, m'en renverser,
Il sera toujours beau d'avoir pu s'y placer.
Ne fatigue donc plus ma longue complaisance,
Et songe à m'en payer par ton obéissance.
Tu sais ce que je veux.

ÉMILIE.

Cruel, n'espérez pas
Que je serve jamais de pareils attentats;
Ou si vous persistez dans cette affreuse envie,
Par intérêt, par grâce, arrachez-moi la vie :
Dans ce cœur déchiré, que vous devez frapper,
Renfermez un secret qui peut s'en échapper.
Que je meure !

MÉLIUS.

Mourir ! il vaudrait mieux peut-être
Immoler aux Romains celui qui t'a fait naître,
Révéler mes projets, enfin sacrifier
Celui qui t'aime assez pour te les confier.
Du sénat, à ce prix, cours acheter l'estime.
Loin de désapprouver un effort si sublime,
Je veux le seconder. Tout ce que je t'ai dit,
Ma fille, est consigné dans ce terrible écrit :
Il contient du complot la marche et les indices,
Le nom de ces héros que tu nommes complices,
Le nom de ces Romains qui, comptant sur ma foi,
Ont tous juré de vaincre ou de mourir pour moi.
Prends ; je livre en tes mains et leur sort et ma vie.

ÉMILIE.

Que vous connaissez bien la trop faible Émilie,
Et ce malheureux cœur, de lui-même indigné,
Assez lâche, en effet, pour qu'il soit épargné ;
Ce cœur, enfin, réduit à l'affreuse misère
De trahir sa patrie ou de trahir son père !

Vers l'un et l'autre abîme emporté tour à tour,
Puisqu'il faut qu'il choisisse, il choisit sans retour.
Toits paternels, berceau promis à l'incendie,
Vos cendres s'uniront aux cendres d'Émilie!
Là, cruel, je saurai partager à vos yeux
Le sort de mon pays et le sort de mes dieux.

SCÈNE II.

MÉLIUS, DRUSUS.

MÉLIUS.

Eh bien! tribun...

DRUSUS.

Le peuple en ces lieux se rassemble.
Portons les derniers coups à ce sénat qui tremble.
Tes partisans, mêlés parmi les citoyens,
Sont prêts à soutenir tes efforts et les miens.

SCÈNE III.

MÉLIUS, DRUSUS, LE PEUPLE.

MÉLIUS, *de la tribune aux harangues.*

Appui de l'innocence et son dernier refuge,
Toi qu'un droit immortel constitua mon juge,

Peuple, dans mon malheur, prête-moi ton soutien,
Et contre des tyrans protège un citoyen.
Le sénat me poursuit : son implacable envie
Qui me dispute un bien plus aimé que la vie,
De ta reconnaissance avide à me punir,
Loin de ces bords sacrés s'apprête à me bannir.
Qui me peut cependant mériter tant de haine ?
Peuple, dans ma franchise imprudemment romaine,
T'ai-je, habile à troubler les ordres de l'état,
Entretenu jamais des crimes du sénat ?
Au pauvre épouvanté, terrible en ma peinture,
Ai-je montré jamais l'insatiable usure,
Fléau qui, par le riche à son comble porté,
Dévore, avec les biens, jusqu'à la liberté ?
Soit dans le consulat, soit dans la dictature,
Peuple, ai-je peint ces grands adroits à t'en exclure,
S'arrogeant le pouvoir, toujours malgré la loi
Appesanti par eux et supporté par toi ?
Plus que nos ennemis, de ta dépouille avides,
Les ai-je dénoncés, usurpateurs cupides
De ces champs, vainement conquis, fertilisés
Par nos soldats, de sang et d'espoir épuisés ?
Abhorrant ces excès d'audace et de rapine,
Mais craignant plus encor de la guerre intestine,
J'ai cru qu'un citoyen devait s'étudier
Moins à les rappeler qu'à les faire oublier :
C'est ce que j'ai tenté. Rome sait que mon zèle,
Né de son infortune, augmentait avec elle :

S'il devint excessif, ai-je pu sans terreur
De nos derniers périls envisager l'horreur,
Contempler la famine, affreuse en ses ravages,
Ainsi qu'à tous les rangs commune à tous les âges,
Tous les liens brisés; les plus doux sentiments,
Les plaisirs les plus purs transformés en tourments;
L'époux considérant, dans sa douleur profonde,
Sa déplorable épouse, avec horreur féconde,
L'œil fixé sur l'enfant qui se suspend en vain
A ce sein d'où la faim n'arrache que la faim?
Partout l'effroi, partout le désespoir farouche,
La stupeur dans les yeux, le blasphème à la bouche,
Qui, lassé de traîner et sa vie et ses maux,
Le front voilé, souvent s'abîmait dans les flots?
Et l'on ose nommer perfide ou téméraire
Celui qui mit un terme au fléau populaire!
Et le sénat prétend qu'on a perdu l'état,
Quand on a réparé les fautes du sénat,
Quand on a rappelé la vie et l'espérance
Dans ces murs désolés par son imprévoyance!
Quelle horreur! mais que dis-je? eh! qui ne s'attend pas,
En versant des bienfaits, à faire des ingrats?
Ce sort est moins affreux qu'on ne pourrait le croire;
Au défaut du bonheur, il donne au moins la gloire.
Orgueilleux de l'exil, j'y souscris sans regret,
Peuple, si ton bonheur exige un tel décret;
Et j'invoque, en mettant mon sort en ta puissance,
Ton intérêt bien plus que ta reconnaissance.

DRUSUS.

A l'un et l'autre titre, il t'offre son appui,
Ce peuple qui te doit ce que tu fis pour lui.
Vainement le sénat veut le rendre complice
Et de sa jalousie et de son injustice,
Le peuple ne veut pas que d'odieux décrets
Te ferment ces remparts sauvés par tes bienfaits.
Le peuple désormais, que ton salut regarde,
Embrasse ta querelle et te prend sous sa garde;
Et si du sein de Rome on prétend t'arracher,
Que dans le sein de Rome on vienne te chercher!
Les licteurs sont-ils prêts?

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, UN CONJURÉ.

LE CONJURÉ.

Les licteurs, pleins d'audace,
D'un pas précipité s'avancent vers la place.
Rome, de tous côtés, offre aux yeux inquiets
L'appareil de la guerre au milieu de la paix.
Des postes importants Servilius s'empare.

MÉLIUS.

Peuple, vous l'entendez : le sénat se déclare :
La guerre est dans nos murs; tout prêts à vous frapper,
Des soldats factieux vont vous envelopper.
Souffrez qu'à son destin Mélius s'abandonne.

UN ROMAIN.

Le peuple, d'un rempart, couvrira ta personne.

DRUSUS, bas.

Mais ce Servilius...

MÉLIUS.

N'est pas à redouter.
La nuit vient; je n'attends que lui pour éclater.

DRUSUS.

Je n'ose me flatter d'une telle espérance.

MÉLIUS.

Plus le danger approche, et plus j'ai d'assurance.

DRUSUS.

Mais un refus, enfin...

MÉLIUS.

Lui deviendrait fatal.
Allez, qu'on se rapproche à mon premier signal;
Ainsi que du sénat qu'alors on m'en délivre.

(Le peuple et les conjurés s'éloignent dans le fond de la scène.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, SERVILIUS, LICTEURS.

SERVILIUS.

Devant le dictateur sur l'heure il faut me suivre.

MÉLIUS.

Ce nom de dictateur répand ici l'effroi.

Rome est-elle en danger?

SERVILIUS.

Tu le sais mieux que moi.

MÉLIUS.

Je sais des sénateurs quelle est la méfiance.

DRUSUS.

Qui peut la désarmer?

SERVILIUS, à Mélius.

Ta prompte obéissance.

MÉLIUS.

Je n'obéis qu'au peuple.

SERVILIUS.

Il faut donc obéir
Au ministre des lois qu'il voulut consentir.
Mélius pourrait-il refuser de s'y rendre?

MÉLIUS.

Servilius peut-il refuser de m'entendre?

SERVILIUS.

A tout séditieux ce jour serait fatal.

MÉLIUS.

Demeurons un moment...

SERVILIUS.

Marchons au tribunal.

MÉLIUS.

C'est ton ami, ton père en un mot, qui t'en prie.

SERVILIUS.

Dans le poste important que l'état me confie,
Je ne te connais plus.

MÉLIUS.

Je te connais toujours;
Je veux te le prouver.

SERVILIUS.

Tranchons ces vains discours.
Prouve-moi seulement que tu n'es pas coupable.

MÉLIUS.

Tu me soupçonnerais!

SERVILIUS.

D'un crime abominable.

MÉLIUS.

Achève.

SERVILIUS.

De vouloir régner sur ton pays.

MÉLIUS.

S'il était vrai?

SERVILIUS.

Suis-moi.

MÉLIUS.

Je l'avoue à mon fils.

SERVILIUS.

Je ne le fus jamais, traître!

MÉLIUS.

Tu l'es encore.

SERVILIUS.

Moi, le fils d'un tyran!

MÉLIUS.

Je t'aime.

SERVILIUS.

Je t'abhorre.

MÉLIUS.

Je t'aime, dis-je ; un mot suffit pour le prouver :
Tu ne saurais me nuire, et je veux te sauver.

SERVILIUS, *avec emportement.*

Suis-moi.

MÉLIUS.

Jeune insensé, cet ordre téméraire,
Plus souvent répété, pourrait bien me déplaire.
Penses-tu qu'assuré du souverain pouvoir,
Prêt à donner des lois, je veuille en recevoir ?
Oui, dans une heure, ici je ceins le diadème ;
Et l'armée, et le peuple, et le sénat lui-même,
Sont remplis des soutiens de mes vastes projets.
Enfin, ton dictateur est un de mes sujets.

SERVILIUS, *plus fortement.*

Suis-moi !

MÉLIUS.

Ma fille t'aime, ingrat ; je te la donne.
Je veux, en t'assurant sa main et ma couronne,
T'arracher à la mort qu'en ce moment d'effroi
Tous tes républicains vont recevoir.

SERVILIUS, *tirant son épée.*

Suis-moi !

MÉLIUS, *se jetant au milieu du peuple.*

Que vois-je ! tu veux donc que je te parle en maître ?
A moi, concitoyens ! à moi, Romains !

SERVILIUS, le frappant.

Meurs, traître!

DRUSUS.

Quoi! jusque sous nos yeux ta criminelle main
Se baigner dans le sang d'un citoyen romain!
Et nous le souffririons!

SERVILIUS.

Seriez-vous ses complices?

UN ROMAIN.

Vengeance!

UN AUTRE.

Qu'il expire au milieu des supplices!

UN AUTRE.

Qu'il meure!

UN VIEILLARD.

Où courez-vous? Sachons nous contenir.
N'imitons pas le crime en voulant le punir.
N'avons-nous pas des lois qu'en nos transports extrêmes
Loin de venger, Romains, nous offensons nous-mêmes?

SERVILIUS.

La loi que je défends ne peut m'intimider.

UN CONJURÉ, bas à Drusus.

Le peuple est indécis.

DRUSUS.

Il faut le décider.
Réveillons par des cris son ardeur affaiblie.

LE CONJURÉ.

Voici Cincinnatus.

DRUSUS.

Cours chercher Émilie.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, CINCINNATUS; LICTEURS, portant un tribunal et des flambeaux.

CINCINNATUS, sur son tribunal.

Pourquoi ces mouvements, tribun? qu'ai-je entendu?

DRUSUS.

Nos cris; le cri du sang qu'un traître a répandu.
De l'envie, à nos yeux, le crime se consomme.
Regarde, et reconnais le bienfaiteur de Rome.

CINCINNATUS.

Mélius expirant! qui l'osa frapper?

SERVILIUS.

Moi.
A ton ordre rebelle, et rebelle à la loi,
Du peuple, par ses cris, il excitait la rage.
Je l'ai puni.

DRUSUS.

Romains, vous l'entendez.

CINCINNATUS.

Courage!
Servilius; courage! un traître est abattu,
Et ton pays sauvé rend grâce à ta vertu [14].

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS; ÉMILIE, dans le plus grand désordre.

DRUSUS.

Viens, Émilie, accours jouir dans ta misère
De l'éloge qu'obtient le bourreau de ton père.

SERVILIUS.

Émilie!

ÉMILIE, à Drusus.

Est-ce à toi de lui reprocher rien?
Il a fait son devoir; je viens faire le mien.

CINCINNATUS.

Fille de Mélius, que prétends-tu?

ÉMILIE, lui donnant la liste.

T'instruire.
Lis. C'est la vérité; j'ai le droit de la dire.

CINCINNATUS lit.

En croirai-je mes yeux? O Rome! ô nuit d'effroi!
Avec le jour, demain, tu revoyais un roi...
Je frémis à l'aspect de ces affreux indices;
Je frémis à l'aspect de ces nombreux complices.

ÉMILIE.

(A Drusus.) (A Servilius.)
Tremble, perfide; et toi que je dois estimer,
Mais toi qu'il m'est affreux de haïr et d'aimer,
Toi de qui la vertu m'est odieuse et chère,

Souviens-toi qu'à ce prix j'ai condamné mon père.

(Elle se frappe.)

SERVILIUS.

Elle expire ! O patrie !

DRUSUS.

Affreux événement !

CINCINNATUS, au chef des licteurs, après lui avoir parlé à l'oreille.

De tous ces conjurés qu'on s'empare à l'instant.
Au toit de Mélius prévenez l'incendie ;
Ce forfait se prépare : allez, et qu'il s'expie.

LE PEUPLE.

Quelle horreur !

DRUSUS.

Tout est su, tout est perdu.

CINCINNATUS.

Drusus,
Cet écrit, que traça la main de Mélius,
A son lâche attentat donne encore un complice :
Il te nomme.

DRUSUS.

Il le doit.

CINCINNATUS.

Qu'on le mène au supplice.

(On entraîne Drusus.)

Questeurs, le peuple seul a le droit d'hériter
Des moissons que la flamme osait lui disputer.
Ce partage accompli, que la retraite infâme

Où le crime ourdissait sa ténébreuse trame,
Dispersant sous le fer ses odieux lambris,
N'offre à nos yeux vengés qu'un monceau de débris;
Que sur les fondements de cet affreux repaire
Un monument terrible autant que nécessaire,
Dénonçant Mélius à la postérité,
Jusque dans l'avenir venge la liberté.

LE CHEF DES LICTEURS, en rentrant.

Les traîtres sont saisis.

CINCINNATUS.

Né du péril extrême,
Mon pouvoir doit cesser avec le péril même.
J'ai vécu: je termine ici mes longs travaux;
Mais avant d'abdiquer la hache et les faisceaux,
Mais avant d'expirer, peuple, je veux te dire
Que de toi seul dépend le destin de l'empire;
Que tant d'ambitieux, plus puissants que la loi,
Dans toi seul ont trouvé leur force contre toi;
Qu'il faut te méfier de toute idolâtrie,
N'adorer que les lois, n'aimer que la patrie;
Qu'un peuple a ses flatteurs: sache t'en garantir;
Qui flatte un peuple libre aspire à l'asservir.
De ta faveur avare, enfin, songe qu'un traître,
Ton idole aujourd'hui, demain sera ton maître.

FIN DE CINCINNATUS.

NOTES ET REMARQUES

SUR

LA TRAGÉDIE DE CINCINNATUS.

[1] PAGE 169.

Cincinnatus dans Rome!

Lucius Quintius Cincinnatus, un des plus beaux caractères des premiers temps de la république romaine. Ruiné par la fuite de Quintius Céson son fils, pour lequel il s'était porté caution, ce personnage consulaire se retira à la campagne, et vécut là du produit de quelques arpents qu'il cultivait de ses vieilles mains. C'est à la charrue qu'on allait le chercher dans les dangers de Rome; et, dès que les dangers de Rome étaient passés, c'est à la charrue qu'il retournait. Je crains bien, dit-il à sa femme, en présence des sénateurs qui lui annonçaient sa promotion au consulat, je crains bien, ma chère Racilia, que nos champs ne soient mal cultivés cette année. Il fut plusieurs fois consul et plusieurs fois dictateur.

[2] PAGE 170.

Le Volsque impétueux, renversant ses barrières,
A-t-il, comme un torrent, inondé nos frontières?

Nation belliqueuse, placée entre les Latins, les Rutules, les

Herniques, les Èques, la Campanie et la mer. L'origine des Volsques est incertaine : ils parlaient une langue particulière et très différente de la langue latine. Les Volsques non seulement résistèrent long-temps aux Romains, mais, sous Coriolan, ils mirent le siége devant Rome.

[3] PAGE 170.

L'Èque menace-t-il?

Æqui, Æquicolæ, ce qui signifie adorateurs de la justice, nom d'un peuple dont le pays était situé entre celui des Sabins et celui des Herniques. C'est à leur amour pour l'équité qu'ils durent leur nòm. Rome leur emprunta des rites et des lois. Avant d'être asservis par les Romains, les Èques eurent avec eux des guerres fréquentes. Le consul Minutius, assiégé dans son camp, serait tombé entre leurs mains avec toute son armée, s'il n'eût été secouru par Cincinnatus, qui fit passer les Èques sous le joug.

[4] PAGE 171.

Ces simples magistrats, qui se croyaient nos maîtres.

Les décemvirs, nom de dix commissaires institués à Rome pour régler, par des lois, les différents sans cesse renaissants entre le peuple et le sénat. Pendant la durée de leurs fonctions, créées pour un an, on avait suspendu l'exercice de toutes les autres magistratures, dont les attributions réunies formaient aux décemvirs un pouvoir sans bornes. Ils remplirent d'abord l'attente publique; mais, au bout de l'année, leur

tâche n'étant pas terminée, ces magistrats, nommés pour une année encore, résolurent de se perpétuer dans l'exercice du pouvoir. Leur ambition, leur orgueil, leur tyrannie, causèrent leur perte, dont la mort de Virginie donna le signal. On doit aux décemvirs la loi des *douze tables*.

[5] PAGE 172.

Mélius, c'est le nom de notre bienfaiteur.

C'était un chevalier romain, fort riche, mais encore plus ambitieux. Pendant que la famine régnait à Rome, il s'y était fait de nombreux partisans parmi le peuple, auquel il distribuait gratuitement le blé qu'il avait acheté à l'étranger. Il espérait par là se faire porter au souverain pouvoir.

[6] PAGE 183.

Au peuple d'Antium.

Antium, capitale des Volsques; ville redoutable par ses flottes. Néron y naquit.

7 PAGE 185.

La roche Tarpéienne est près du Capitole.

Ce rapprochement, qui exprime d'une manière si frappante les effets de l'instabilité de la fortune et de l'inconstance du peuple, appartient à Mirabeau. C'est le vers d'un tribun.

8 PAGE 190.

Sa roche, où fume encor le sang de Cassius.

Spurius Cassius Viscellinus, personnage consulaire. Il avait commandé les armées et obtenu les honneurs du triomphe. C'est lui qui, pour capter la faveur du peuple, proposa le premier la *loi agraire*, c'est-à-dire le partage égal entre tous les citoyens des terres conquises. Convaincu d'aspirer à la royauté, il fut précipité de la roche Tarpéienne.

9 PAGE 190.

Les cachots, devenus le tombeau d'Appius.

Appius Claudius, patricien, chef des décemvirs, et celui d'entre eux qui abusa le plus du pouvoir pendant la durée de leur magistrature. Traduit devant le peuple par un tribun, par le père même de Virginie, Appius, avant que d'être condamné, fut jeté moins légalement que justement en prison. Il y mourut.

10 PAGE 191.

Athène, en exilant le crédit d'un grand homme.

Telle était la théorie de l'ostracisme chez les Athéniens : ce peuple aimait encore plus la liberté que les héros. Aristide fut exilé par l'inquiétude que donnait sa popularité, fondée sur des vertus. Ce n'était pas l'homme qui avait attenté, mais qui pouvait attenter à la liberté, que l'ostracisme frappait

dans le plus vertueux des citoyens. Bien différent de certains héros modernes, Aristide sortit d'Athènes *en priant les dieux de ne pas permettre qu'il arrivât à son pays aucun accident qui pût le faire regretter.*

Nous avons déjà rapporté ce trait dans les notes sur *Marius*. Il est bon à répéter au temps où nous sommes.

[11] PAGE 198.

Veille à ce que l'état n'éprouve aucun dommage.

Ce vers est une traduction littérale de la formule par laquelle le sénat appelait l'attention des consuls sur les dangers de la république, et les investissait d'un pouvoir extraordinaire : *Caveant consules ne quid detrimenti capiat respublica.*

[12] PAGE 198.

Et puisque enfin nos lois
De ce grand magistrat m'ont confié le choix...

Le dictateur était nommé par le premier consul. Son pouvoir était absolu, à la ville comme à l'armée. Le premier dictateur fut nommé pour six mois. Quand le dictateur était nommé pour un péril momentané, le péril passé, il abdiquait. Rentré dans la classe des citoyens, il ne pouvait être poursuivi pour les actes de sa magistrature. Le premier dictateur fut Titus Largius : Jules César fut le dernier. A l'exemple de Sylla, il se fit dictateur perpétuel ; mais il n'abdiqua pas, et mourut assassiné.

[13] PAGE 203.

Cincinnatus, vainqueur de tous nos ennemis,
Mais vaincu par les siens, et banni dans son fils.

Quintius Céson, fils de Cincinnatus, accusé faussement devant le peuple par le tribun Volscius, évita par la fuite la peine dont il était menacé. Ainsi que nous l'avons dit, sa fuite ruina Cincinnatus, qui s'était rendu sa caution. Céson, enfin justifié, fut rappelé, et son calomniateur puni d'un exil perpétuel.

[14] PAGE 214.

Servilius, courage! un traître est abattu,
Et ton pays sauvé rend grâce à ta vertu.

Telle est la réponse que Cincinnatus fit aux accusateurs de Servilius. Ces paroles nous ont été conservées par les historiens : *Macte virtute, C. Servili, esto, liberata republica.*

TIT. LIV., *Hist.* lib. IV.

OSCAR,

FILS D'OSSIAN,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA RÉPUBLIQUE, LE 14 PRAIRIAL AN 4 (3 JUIN 1796).

Amor, pietà, sdegno, dolore ed ira,
Disio di morte.

ORLANDO FURIOSO, cant. XXXVII.

PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION.

J'ai intitulé mon ouvrage OSCAR, FILS D'OSSIAN, pour indiquer par ce titre la source où j'avais puisé mon sujet.

En mettant sur la scène les peuples chantés par Ossian, j'ai dû laisser aux lieux les noms que leur donne ce poëte.

Pouvais-je, sans faire un lourd anachronisme, désigner par un autre nom que celui de pays de *Morven* la partie septentrionale de la Grande-Bretagne ?

Les Romains, je le sais, la nommaient alors *Calédonie;* mais je n'introduis pas les Romains dans l'*Écosse,* autre nom que reçut cette contrée postérieurement à l'époque de mon action.

Selma, où cette action se passe, était le palais des rois de Morven.

Morven signifie chaîne de montagnes.

Cromla, lieu élevé.

Le pays d'*Ullin* est l'Irlande.

Le royaume de *Lochlin* la Norwège.

Les îles d'*Innistore* sont les Orcades.

Le *Lego* est le Cocyte des anciens Écossais.

Les bardes étaient des druides d'un ordre inférieur. Tremor, l'un des ancêtres d'Ossian, les avait exceptés de la proscription qui chassa les druides de ses états. Les druides étaient des prêtres, les bardes étaient des poëtes : les princes

ne se brouillent pas tous avec les dispensateurs de l'immortalité [1].

J'invite ceux qui désireraient des détails plus étendus sur les hommes et sur les lieux à lire la préface qui se trouve à la tête des poésies d'Ossian, traduites par Letourneur.

Je ne m'étendrai pas non plus sur ces poésies.

Dénuées d'art, mais surabondantes en génie, ces productions monotonement sublimes sont parvenues, de bouche en bouche, depuis le troisième siècle jusqu'à notre âge.

Macpherson les écrivit le premier sous la dictée des pâtres [2].

Traduites dans toutes les langues sur sa version, elles ont trouvé partout des admirateurs, des enthousiastes.

En effet, quel homme, pour peu qu'il soit doué d'imagination et de sensibilité, peut entendre avec indifférence ce chantre de la valeur et de la mélancolie? Fils et père des héros, héros lui-même, Ossian célèbre les exploits de Fingal, ceux d'Oscar et les siens propres. C'est à Malvina, c'est à la veuve de son Oscar, que, vieux et aveugle comme le prince des poëtes, cet autre Homère adresse ses chants plaintifs et reconnaissants : et quelle inépuisable source de richesses intactes ne présentaient-ils pas au poëte dramatique!

Un peuple entre la barbarie et la civilisation; une morale qui prescrit le courage au faible, la générosité au fort, la pratique de l'hospitalité à tous; une mythologie toute sentimentale, qui fait du monde entier le domaine du cœur, peuple les nuages des esprits des ancêtres, ouvre aux braves les palais aériens, emprisonne dans les vapeurs des marais les ombres des méchants et des lâches [3]: tels sont les sujets les plus familiers des tableaux d'Ossian; tels sont les trésors sur

lesquels j'étais indigne de porter la main, si l'emploi ne justifie pas ma témérité.

Je dois moins à Ossian mon sujet que mes couleurs. Un très court poëme, intitulé *la Mort d'Oscar*, m'a donné tout au plus l'idée du quatrième acte; le reste est purement fictif. Ce poëme m'avait déjà fourni le sujet de la romance qui se trouve à la suite de cette préface.

OSCAR ET DERMIDE,

Chant gallique, imité d'Ossian;

MUSIQUE DE MÉHUL 4.

Toi qui, près de ma bien-aimée,
Unis tes accents à ma voix;
Toi qui, muette sous mes doigts,
Languis loin d'elle inanimée,
O ma harpe! adoucis l'ennui
Qui dévore un amant fidèle :
Si mon âme est triste aujourd'hui,
Que tes chants soient tristes comme elle.

Morven, dans ses forêts paisibles,
Possédait deux cœurs vertueux;
Également braves tous deux,
Tous deux également sensibles.
Vaincre fut long-temps leur seul art :
Chasseur et guerrier intrépide,
Dermide égalait seul Oscar,
Oscar égalait seul Dermide.

La paix habitait dans leurs âmes :
Ils n'avaient vécu qu'à demi.
Chacun d'eux aimant son ami,
Ignorait qu'il fût d'autres flammes.
C'était à tes yeux, Malvina,
Qu'Amour gardait cette victoire :
Chacun te voit, chacun déjà
T'aime comme il aimait la gloire.

Malvina, l'éclat que ramène
L'aurore qui rougit les cieux
Le cède à l'éclat de tes yeux.
Un doux zéphyr est ton haleine.
Ton sein, de pudeur agité,
Ressemble à la neige légère
Que le vent, avec volupté,
Balance sur l'humble bruyère.

Du mal qui tous les deux les blesse
L'amitié ne peut les guérir :
Ou te posséder ou mourir
Est le vœu qu'ils forment sans cesse.
Chacun a bien droit au retour,
Par la pure ardeur qui l'anime ;
Mais partage-t-on son amour
Comme on partage son estime ?

Oscar est celui qu'on préfère;
Dermide en secret a gémi,
Non du bonheur de son ami,
Mais seulement de sa misère.
Bientôt Dermide a disparu;
Oscar cherchait partout sa trace,
Quand au combat un inconnu
De le provoquer a l'audace.

Les échos des bois retentissent
Du choc bruyant des boucliers;
Déjà du sang des deux guerriers
Du torrent les ondes rougissent.
Bientôt sous le fer du vainqueur
L'agresseur mesure l'arène:
L'un combattait avec fureur,
L'autre se défendait à peine.

Le coup qui finit ma carrière,
Oscar, est un bienfait pour moi;
J'ai voulu le tenir de toi,
Dit Dermide ouvrant la paupière.
D'un mal qui ne pouvait guérir
La main d'un ami me délivre:
L'amour m'ordonnait de mourir,
Et l'amour t'ordonne de vivre.

Il dit; il sourit, il expire.
Oscar, de douleur déchiré,
Veut fuir ce corps défiguré,
Qui le repousse et qui l'attire.
Malvina tout-à-coup survient,
Et voit le trouble qui l'oppresse :
— O mon bien-aimé, d'où te vient
Tant de pâleur, tant de tristesse ?

— Au pin, que son sang vient de teindre,
L'écu d'un brave est suspendu.
Trois fois mon arc s'est détendu
Sans que ma flèche ait pu l'atteindre.
C'est à toi, fille des forêts,
A remporter cette victoire;
Que l'arc, auteur de mes regrets,
Soit du moins celui de ta gloire.

Oscar fuit; l'arc qu'il abandonne
Par son amante est ramassé;
Et le trait qui siffle est chassé
Loin de la corde qui résonne.
Le bouclier reçoit ce trait
Trop fidèle à l'œil qui le guide;
Et le triste Oscar, qu'il couvrait,
Tombe sur le corps de Dermide [5].

Oscar, quelle erreur est la mienne!
C'est moi qui t'ai percé le sein!
— Dermide expira par ma main,
J'ai voulu mourir de la tienne.
— O mes amis! ô mon amant!
Si nous n'avons pu vivre ensemble,
Dit l'héroïne en se frappant,
Qu'un même tombeau nous rassemble.

Sur ce tombeau, couvert de mousse,
Le chevreuil vient souvent brouter.
L'onde à rêver semble inviter
L'âme mélancolique et douce.
Le barde, instruit de ces malheurs,
A l'avenir les fait entendre.
Puissé-je obtenir tous les pleurs
Que son récit m'a fait répandre!

AVERTISSEMENT.

Les différentes pièces qui se trouvaient en tête de la première édition d'OSCAR, et que nous avons reproduites dans celle-ci, nous laissent peu de choses à dire au sujet de cette tragédie. L'auteur, en la composant, répondit aux critiques qui l'accusaient de ne pouvoir peindre que des passions de tête, et d'ignorer le langage du plus doux comme du plus terrible des sentiments.

Oscar est une tragédie toute de cœur; l'amour et l'amitié y sont aux prises, et la remplissent des épanchements de leur tendresse, des explosions de leur désespoir.

En allant chercher ses héros dans les montagnes de l'Écosse, en les prenant chez un peuple qui, sans être barbare, n'était pas entièrement policé, et dont les mœurs, moitié sauvages, moitié chevaleresques, sont entre la nature et la civilisation, l'auteur se créa de nouvelles ressources : il a pu donner une physionomie nouvelle à tous les sentiments, et même à l'amour, qui, tout despote qu'il est, porte dans tous les pays l'empreinte des mœurs locales.

Oscar n'a cependant pas obtenu tous les suffrages : cela devait être. Les poëmes d'Ossian ne se trouvaient pas alors dans toutes les bibliothèques; son style, employé pour la première fois au théâtre, a dû étonner la multitude. Ce qui pour les gens instruits n'était que nouveau, pour le commun des spectateurs était étrange.

Oscar a néanmoins toujours produit un grand effet à la scène. Il est vrai que les rôles de cette pièce furent confiés aux

talents les plus propres à leur prêter une valeur indépendante de tout mérite littéraire. Une actrice pleine de grâce, qui, sans être perdue pour la société, a été trop tôt perdue pour l'art, mademoiselle Simon, répandait sur le rôle de Malvina l'intérêt qu'elle avait toujours obtenu pour elle-même : sa présence seule expliquait tout *Oscar;* et Oscar était Talma.

On s'est trompé quand on a dit que cette tragédie avait été dédiée au général Buonaparte; mais cette fois les frères Michaud peuvent avoir innocemment affirmé une chose fausse, qui, après tout, n'est pas une calomnie. Ce qui a donné lieu à cette erreur, très concevable d'après les sentiments que M. Arnault a manifestés de tout temps pour l'homme qui, dès son début, a porté au plus haut degré la gloire du nom français, c'est la publication des vers suivants : ils étaient inscrits sur l'exemplaire d'*Oscar* offert par l'auteur au jeune vainqueur de Millesimo, de Montenotte, de Dégo, de Lodi, d'Arcole et de Rivoli, au moment où il entrait dans Mantoue :

AU GÉNÉRAL BUONAPARTE.

Toi, dont la jeunesse occupée
Aux jeux d'Apollon et de Mars,
Comme le premier des Césars
Manie et la plume et l'épée;
Qui, sans doute, au milieu des camps,
Rédiges d'immortels mémoires ;
Dérobe-leur quelques instants,
Et trouve, s'il se peut, le temps
De me lire entre deux victoires.

A

Quelques personnes.

Je ne crois pas mon ouvrage aſsez étranger à la nature, pour avoir jamais pensé qu'il dût plaire à tout le monde.

Ceux qui ne cherchent l'amour que dans la galanterie; ceux qui ne voient que la férocité dans la paſsion, sont revenus également mécontents d'Oscar.

Ils peuvent se dispenser d'ouvrir ce livre: ce n'est pas pour eux que j'écris.

J'écris pour les coeurs simples et purs, pour les âmes fortes et sensibles, pour les hommes capables d'aimer, pour les femmes dignes d'être aimées, pour ceux que tant de fureur

n'étonne pas, pour celles que tant de délire n'a point épouvantées.

J'écris pour vous, mes amis :

Pour toi, Lég...[6]; et puisses-tu rencontrer dans cette tragédie quelques traits que ne désavouerait pas la plume vigoureuse et poétique qui traça les caractères de Caïn, de Lucain et de Papirius!

Pour toi, M...t[7], dont la vertu fut également éprouvée par le malheur et la prospérité; toi qui nous surpris bien moins en la développant dans les fers de l'Autriche, qu'en ne la dissimulant pas dans les hauts emplois qu'elle semblait devoir t'interdire;

Pour toi, mon cher M...l[8], toi l'énergique et sentimental héritier de Gluck; toi à qui les scènes d'Oscar ont quelquefois rendu ces sensations fortes, ces impressions déchirantes que je dois à ta mâle harmonie : depuis long-

temps nos coeurs s'entendaient trop bien pour qu'il n'existât entre nous qu'une sympathie.

J'écris aussi pour toi, mon bon L. M...r[9]: *placé au premier rang de mes amis, tu le serais justement parmi les hommes célèbres, si ta paresse te permettait de publier les utiles projets que t'inspire l'amour de l'humanité. Soit modestie, soit philosophie, tu dédaignes la gloire; tu n'en as pas besoin : elle ne donne pas d'amis. Va, la gaieté de l'homme probe, la bonté de l'homme d'esprit, sont des titres plus sûrs à l'amitié des hommes, qu'un peu de célébrité, que l'amour-propre et l'envie prennent trop souvent pour de la gloire.*

Vous vous étonneriez de n'être point appelée ici, bonne et tendre mère d'une famille qui est devenue la mienne [10]. *La nature ne vous a donné qu'un fils; mais vous en devez plusieurs à votre adoption... Et moi aussi je*

suis votre fils!... C'est à vous particulièrement que je voulais faire hommage d'Oscar. Et combien ce projet me faisait attacher de prix à son succès! N'est-ce pas dans votre simple retraite, dans la vallée d'Emile [11], au milieu des bois où naquit Héloïse, que cet Oscar a pris naissance? La nature, si féconde dans ces belles contrées, n'aurait-elle été stérile que pour moi? Oh! non. Vos larmes et celles de ces jeunes soeurs, progressivement émues par les développements de la plus malheureuse des passions, m'ont trop souvent appris que mes larmes ne m'avaient pas trompé...

Tu ne dédaigneras pas non plus l'enfant de mon coeur, ô mon amie! toi dont l'existence est depuis si long-temps un bienfait pour la mienne; toi qui dus m'entendre en écoutant Oscar; toi qui vas me relire en le lisant. Quelques femmes ont dit : Je ne

voudrais pas être aimée comme cela. Que ces dames se rassurent : celles qu'effraie un tel amour ne sont pas celles qui l'inspirent ; et tu sais, mon amie, que celui qui le ressent peut n'être pas un barbare.

O toi, ô vous que n'épouvante pas Oscar, jouissez de la reconnaissance de son auteur, consolé par votre suffrage ! Entré bien jeune dans une bien pénible carrière, si mon premier pas n'a point rencontré d'obstacles, ils se multiplient à mesure que j'avance dans la route que je me sens la force de poursuivre. La dent de la critique m'a souvent fait de profondes blessures ; mais en est-il que les pleurs de l'être sensible ne puissent adoucir !

Arnault.

OCTOBRE 1795.

PERSONNAGES.

OSCAR.
DERMIDE.
FILLAN.
GAUL.
CARRIL.
RYNO.
UN BARDE.
MALVINA.
CHEFS DE SELMA.
PEUPLES.
BARDES.

La scène se passe à Selma, dans le palais bâti par Fingal, et dans un bois funèbre peu distant de la ville.

OSCAR,

FILS D'OSSIAN.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le rivage de la mer.

SCÈNE I.

MALVINA.

(Elle descend à pas lents du rocher où elle se trouve placée au lever de la toile.)

Ils ne reviennent pas!... C'est en vain que ma vue
De la terre et des mers embrasse l'étendue,
Que je les redemande à tout ce que je voi...
Enfant, époux, ami, tout est perdu pour moi.
Depuis l'instant fatal qu'une espérance vaine
Sur le même rocher chaque jour me ramène,

Autour de moi j'ai vu le nuage inconstant
Se former, se dissoudre, errer au gré du vent;
Les flots, par d'autres flots, poussés sur le rivage,
Le couvrir, en fuyant, des débris du naufrage...
Mais Dermide, Fillan... mais Oscar même... hélas!
En vain je les attends, ils ne reviennent pas!

SCÈNE II.

MALVINA, GAUL.

GAUL.

Sur ce roc, où souvent vous devancez l'aurore,
Le chasseur, vers le soir, souvent vous trouve encore:
Qui peut vous attacher à ces arides lieux?

MALVINA.

C'est là que je reçus leurs éternels adieux.

GAUL.

Revenez dans Selma, prenez part à la fête
Qu'à son vengeur absent un peuple entier apprête.
Les chantres des héros, dans leurs mâles concerts,
Déjà du nom d'Oscar font retentir les airs,
Célèbrent à l'envi celui dont le courage
Des fers de Caïrbar affranchit ce rivage.
Allons unir nos voix à leurs nobles accents.

MALVINA.

Je n'y pourrais mêler que des gémissements.

GAUL.

A trop d'abattement c'est vous livrer en proie :
Quelquefois la douleur n'est pas loin de la joie.
Peut-être, après trois ans de regrets, de malheurs,
Touchez-vous au moment qui doit sécher vos pleurs.

MALVINA.

Ah! ne me flattez plus d'une espérance vaine!

GAUL.

Moins prompte à déplorer une perte incertaine,
Ouvrez les yeux enfin; voyez si votre époux
Sans retour, en effet, a disparu pour vous.
Plus que le sentiment que la raison vous guide;
Quels garants m'offrez-vous de la mort de Dermide?
Un témoin l'a-t-il vu succomber aux dangers
Qu'il croyait éviter sur des bords étrangers?
Ou bien, en traits de sang, vos yeux baignés de larmes
Ont-ils lu son malheur attesté par ses armes?
Ces signes précurseurs du trépas des héros
Ont-ils, pendant la nuit, troublé votre repos?
Les dogues gémissants, en hurlements funèbres
Appellent-ils leur maître, errant dans les ténèbres [12]?
Lui-même, abandonnant le séjour des brouillards,
Vient-il dans le désert s'offrir à vos regards,
Ombre vaine, et semblable à la vapeur légère
Qu'on voit, au gré des vents, errer sur la bruyère?
Trois hivers ont blanchi le sommet du Cromla
Depuis que votre époux, menacé dans Selma,
Dérobant aux bourreaux sa vertu malheureuse,

n'étonne pas, pour celles que tant de délire n'a point épouvantées.

J'écris pour vous, mes amis :

Pour toi, Lég...[6]*; et puisses-tu rencontrer dans cette tragédie quelques traits que ne désavouerait pas la plume vigoureuse et poétique qui traça les caractères de* Caïn, *de* Lucain *et de* Papirius!

Pour toi, M...t[7], *dont la vertu fut également éprouvée par le malheur et la prospérité; toi qui nous surpris bien moins en la développant dans les fers de l'Autriche, qu'en ne la dissimulant pas dans les hauts emplois qu'elle semblait devoir t'interdire;*

Pour toi, mon cher M...l[8], *toi l'énergique et sentimental héritier de Gluck; toi à qui les scènes d'*Oscar *ont quelquefois rendu ces sensations fortes, ces impressions déchirantes que je dois à ta mâle harmonie : depuis long-*

temps nos coeurs s'entendaient trop bien pour qu'il n'éxistât entre nous qu'une sympathie.

J'écris aussi pour toi, mon bon L. R...r[9]: *placé au premier rang de mes amis, tu le serais justement parmi les hommes célèbres, si ta paresse te permettait de publier les utiles projèts que t'inspire l'amour de l'humanité. Soit modestie, soit philosophie, tu dédaignes la gloire; tu n'en as pas besoin : elle ne donne pas d'amis. Va, la gaieté de l'homme probe, la bonté de l'homme d'esprit, sont des titres plus sûrs à l'amitié des hommes, qu'un peu de célébrité, que l'amour-propre et l'envie prennent trop souvent pour de la gloire.*

Vous vous étonneriez de n'être point appelée ici, bonne et tendre mère d'une famille qui est devenue la mienne[10]. *La nature ne vous a donné qu'un fils; mais vous en devez plusieurs à votre adoption... Et moi aussi je*

suis votre fils !... C'est à vous particulièrement que je voulais faire hommage d' Oscar. *Et combien ce projet me faisait attacher de prix à son succès ! N'est-ce pas dans votre simple retraite, dans la vallée d'* Emile[11], *au milieu des bois où naquit* Héloïse, *que cet* Oscar *a pris naissance ? La nature, si féconde dans ces belles contrées, n'aurait-elle été stérile que pour moi ? Oh ! non. Vos larmes et celles de ces jeunes soeurs, progressivement émues par les développements de la plus malheureuse des passions, m'ont trop souvent appris que mes larmes ne m'avaient pas trompé...*

Tu ne dédaigneras pas non plus l'enfant de mon coeur, ô mon amie ! toi dont l'existence est depuis si long-temps un bienfait pour la mienne ; toi qui dus m'entendre en écoutant Oscar ; *toi qui vas me relire en le lisant. Quelques femmes ont dit :* Je ne

voudrais pas être aimée comme cela. *Que ces dames se rassurent : celles qu'effraie un tel amour ne sont pas celles qui l'inspirent ; et tu sais, mon amie, que celui qui le ressent peut n'être pas un barbare.*

O toi, ô vous que n'épouvante pas Oscar, *jouissez de la reconnaissance de son auteur, consolé par votre suffrage ! Entré bien jeune dans une bien pénible carrière, si mon premier pas n'a point rencontré d'obstacles, ils se multiplient à mesure que j'avance dans la route que je me sens la force de poursuivre. La dent de la critique m'a souvent fait de profondes blessures ; mais en est-il que les pleurs de l'être sensible ne puissent adoucir !*

Arnault.

OCTOBRE 1795.

OSCAR.

Je ne sais, mon ami, je sens que je chancelle;
Soutiens-moi.

MALVINA.

Son regard, son trouble, sa douleur,
Tout m'instruit, tout m'apprend l'excès de mon malheur.

OSCAR.

Rassurez-vous, amis. La fatigue, sans doute,
Le chagrin... je ne sais... la longueur de la route,
Qui, plus je m'approchais de ces heureux climats,
Plus pénible, semblait s'alonger sous mes pas;
Tout m'accable. En vos yeux ne vois-je pas des larmes?
Oh! combien sur mes maux vous répandez de charmes!
Je ne les ressens plus.

MALVINA.

Pourquoi ces vains détours?
Va, j'en crois ton visage, et non pas tes discours.

OSCAR.

Que t'aurait-il appris?

MALVINA.

Ce qu'en vain tu veux taire.
O malheureuse épouse! ô malheureuse mère!
C'en est donc fait! Dermide...

OSCAR.

Eh quoi! serait-il mort?

MALVINA.

Tu peux me l'avouer.

OSCAR.

Pour connaître son sort
Je n'ai rien négligé. Dans mes recherches vaines,
Interrogeant partout ses traces incertaines,
Pénétrant dans la nuit de nos antres déserts,
J'ai parcouru les bois, j'ai traversé les mers :
Mais le succès n'a pas couronné mon attente.
Pour prix d'une fatigue inutile et constante,
Je n'ai pu recueillir que des soupçons, des bruits,
L'un à l'autre opposés, l'un par l'autre détruits.
On dit qu'aux bords d'Ullin on l'a vu reparaître ;
On dit qu'en s'éloignant des murs qui l'ont vu naître,
Avec son jeune enfant, avec le vieux Carril,
Il a choisi Lochlin pour lieu de son exil.
Tandis qu'un autre soin près de vous me rappelle,
Par mes ordres déjà plus d'un barde fidèle
Court y redemander cet ami malheureux,
Que je devrais peut-être y chercher avec eux.

MALVINA.

Attendez leur retour en ce séjour paisible :
L'amitié ne veut pas qu'on tente l'impossible.
Je voudrais, cher Oscar, me flatter comme vous ;
Mais je n'espère plus retrouver mon époux,
Retrouver mon enfant, qui, malgré ma misère,
Eût encore épargné bien des pleurs à sa mère !
Donnez quelque repos à vos yeux fatigués
Des pleurs qu'à votre ami vous avez prodigués.

Vos malheurs sont les miens, ma douleur est la vôtre ;
Désormais réunis, par pitié l'un pour l'autre,
D'un appui mutuel, Oscar, assurons-nous :
Je vous suis nécessaire, et j'ai besoin de vous.

OSCAR.

Je le crois, je le sens ; le charme que j'éprouve,
De concert avec vous, me le dit, me le prouve.
Mais serait-ce à rester qu'il faudrait m'inviter ?
Qu'il me faut de vertu pour pouvoir vous quitter !
Je l'ai pu... sais-je, hélas ! si je le puis encore !
Au cœur de votre Oscar, que plus d'un mal dévore,
Tout l'ordonne... et pourtant, si j'en croyais mon cœur,
Je n'irais pas si loin pour trouver le bonheur...
Dermide... qu'ai-je dit !

SCÈNE IV.

GAUL, MALVINA, OSCAR, RYNO.

RYNO.

Sans tarder davantage,
Venez, fils d'Ossian, jouissez de l'hommage
Qu'un peuple tout entier rend à votre vertu.
Instruit qu'en ces forêts vous avez reparu,
Le peuple de Morven, en son impatience,
Au-devant de vos pas, hors de ses murs, s'avance.
En ces lieux plus long-temps qui peut vous retenir ?

OSCAR, à Gaul.

Libre une fois, ami, reviens m'entretenir :
Sur un point important je veux t'ouvrir mon âme ;
Reviens me joindre... Allons.

(Il sort avec Ryno.)

SCÈNE V.

GAUL, MALVINA.

MALVINA.

L'entretien qu'il réclame,
Ce sentiment confus de tendresse et d'effroi
Qui le rapproche ensemble et l'éloigne de moi,
Tout m'effraie...

GAUL.

En ce cœur, à tant de trouble en proie,
La douleur un instant a fait place à la joie.

MALVINA.

Puissé-je y maintenir un sentiment si doux !

GAUL.

Ce bienfait, Malvina, serait digne de vous.

MALVINA.

Sa douleur est profonde.

GAUL.

En est-il dans notre âme
Que ne puisse adoucir la pitié d'une femme !

MALVINA.

Persuadez-le-moi, je voudrais l'espérer!
Quels que soient ses malheurs, je puis les réparer!
Persuadez-le-moi, j'aimerais à le croire :
Je fais de son bonheur mon devoir et ma gloire.
L'honneur me le commande; et, j'en conviens, l'honneur,
Pour se faire obéir, s'entend avec mon cœur.
Eh! si tu n'y trouvais que de l'indifférence,
Qui donc aurait des droits à ma reconnaissance,
Oscar? Lorsque mes yeux, fermés par les douleurs,
Se rouvrirent au jour bien moins, hélas! qu'aux pleurs,
Qu'à la fois je repris la vie et les alarmes,
Quel ami confondait ses larmes à mes larmes?
N'était-ce pas Oscar? Il fallut pour un fils
Sauver de tristes jours par les tyrans proscrits;
La mort, qui menaçait ma tête languissante,
Effrayait l'amitié, devant elle impuissante;
Tout me fuyait : un cœur, incapable d'effroi,
Se plaça fièrement entre la mort et moi;
Seul, contre les bourreaux dont j'étais poursuivie,
A mes périls sans nombre associant sa vie,
Un héros me sauva : c'était encore Oscar!
Dans ces murs, affranchis du joug de Caïrbar,
Qui rouvrit aux enfants le palais de leurs pères?
Frappant, exterminant les hordes étrangères,
Qui vengea d'un seul coup, dans le sang de leur roi,
Mon pays, mon époux, mon fils, et vous, et moi?
Oscar! toujours Oscar [13]! Quoi qu'il puisse prétendre,

Il me donna bien plus que je ne puis lui rendre.
Par mon secours, du moins, puisse-t-il éprouver
La consolation qu'il m'a fait retrouver!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un palais d'architecture barbare.

SCÈNE I.

OSCAR, GAUL.

GAUL.

Caïrbar est tombé : la main du fils des braves
Du peuple de Morven a brisé les entraves ;
Selma te doit la paix, Oscar, et tu gémis !
Et les yeux d'un héros de larmes sont remplis !
Apprends à ton ami, sans tarder davantage,
D'où naît le désespoir empreint sur ton visage.

OSCAR.

Oui, Gaul, le désespoir est au fond de mon cœur.

GAUL.

Ne peut-on l'adoucir ?

OSCAR.

Adoucir ma douleur !

Tu ne sais pas quel mal en mon sein je renferme.

GAUL.

J'en connais l'origine, et j'en prévois le terme :
Toujours plus incertain du sort de son ami,
De ses succès Oscar ne jouit qu'à demi.
Dermide est loin de nous ; mais l'amitié fidèle,
Mais ta victoire, Oscar, à Selma le rappelle.
Ah! crois qu'il va bientôt reparaître en ces lieux.

OSCAR.

Fils de Morni, reçois mes éternels adieux.

GAUL.

Toi, quitter les remparts où tu reçus la vie!

OSCAR.

Hélas!

GAUL.

C'est au coupable à quitter sa patrie.
Pourquoi, fils d'Ossian, en fuyant de ces bords,
Vouloir que tes chagrins ressemblent aux remords?
Dans ce funeste exil quel vain motif t'entraîne?

OSCAR.

Hélas!

GAUL.

De tes devoirs si tu chéris la chaîne,
Tu n'iras pas courir à de nouveaux hasards.

OSCAR.

Hélas!

GAUL.

Que résous-tu?

OSCAR.

De partir, et je pars.

GAUL.

Compte pour rien l'ami que ce projet afflige ;
Mais ces égards sacrés que le malheur exige,
Peux-tu bien, sans remords, les trahir aujourd'hui ?
Malvina, dans Morven, n'a que toi pour appui.
L'infortuné Dermide, en fuyant cette rive,
A tes soins confia son épouse plaintive,
Qui, dans la fleur de l'âge, aux portes du trépas,
D'un fils et d'un époux n'a pu suivre les pas.
L'as-tu donc arrachée à son état funeste
Pour lui ravir sitôt le soutien qui lui reste ?
Veux-tu l'abandonner ?

OSCAR.

Peux-tu m'en soupçonner ?
Te la confier, Gaul, est-ce l'abandonner ?
Non, ce n'est pas en vain qu'en partant je réclame
La pitié qui pour elle émeut déjà ton âme.
Mon cœur, dans son projet encor plus affermi,
Lui laisse un sûr appui dans mon meilleur ami.
Et, d'ailleurs, qui pourrait refuser à ses charmes
L'intérêt qu'on ne croit accorder qu'à ses larmes ?
Qui pourrait résister à l'ascendant vainqueur
Des droits de la beauté joints aux droits du malheur ?
Je crois la voir encor, long-temps évanouie,
Reprendre, en gémissant, le fardeau de la vie.
Semblables aux rayons qui percent les vapeurs,

Ses yeux d'un doux éclat brillaient parmi les pleurs :
Semblables à l'éclair qui déchire la nue,
Ses yeux m'ont embrasé d'une ardeur inconnue,
D'un transport si puissant, que jamais l'amitié
N'a parlé dans mon cœur plus haut que la pitié.
Va, ce seul souvenir me répond de ton zèle :
Ne fût-ce pas pour moi, tu feras tout pour elle ;
Pour cet être enchanteur que le destin combla
Des attraits qu'il partage aux filles de Selma ;
Être en qui la nature a mis sa complaisance,
Et semble s'admirer dans sa magnificence !
C'est à toi de veiller sur un objet si doux ;
C'est à toi de la rendre à son heureux époux!
Enfin, si, réunis contre toute espérance,
L'un ou l'autre jamais accusait mon absence,
Dis-leur bien qu'en tout temps, fidèle à l'amitié,
A ce seul sentiment j'ai tout sacrifié ;
Dis-leur qu'en me livrant au hasard qui me guide,
Je ne puis oublier Malvina ni Dermide ;
Dis que si d'eux enfin j'attends quelques regrets,
J'en suis digne aujourd'hui, si je le fus jamais.

GAUL.

J'aperçois Malvina.

OSCAR, à part.

Mon âme est trop émue ;
Sortons, ami.

GAUL.

Pourquoi te troubler à sa vue ?

OSCAR, *vivement.*

Je ne me trouble pas.

GAUL.

Mais, si j'en crois tes yeux,
Ton cœur...

OSCAR.

Trop de douleur suivrait de tels adieux.
Sortons.

SCÈNE II.

GAUL, OSCAR, MALVINA.

MALVINA.

Fils d'Ossian, pourquoi fuir ma présence?
Pourquoi vous dérober à ma reconnaissance?
Un sentiment si doux a-t-il pu vous lasser?

OSCAR.

O charme de Selma, pouvez-vous le penser?
Ce sentiment, le seul auquel j'ose prétendre,
Gardez-vous, Malvina, de le jamais reprendre :
Je n'en suis pas indigne; et, prêt à vous quitter,
C'est l'unique bonheur que je puisse emporter.

MALVINA.

Quelle est cette tristesse, et quel est ce langage?
Oscar...

OSCAR.

Je ne saurais en dire davantage.

MALVINA.

Pourquoi loin de Morven porter encor vos pas?

OSCAR.

Par pitié, Malvina, ne m'interrogez pas.

MALVINA.

De vos secrets chagrins craignez-vous de m'instruire?

OSCAR.

Il faut partir : c'est tout ce que je puis vous dire.

MALVINA.

Partir! et dans quel temps, Oscar, et pour quel lieu?

OSCAR.

Il faut partir!

MALVINA.

Et quand reviendrez-vous?

OSCAR.

Adieu!
Aïeux de Malvina, du sein de vos nuages,
Veillez sur ses destins, battus par tant d'orages!
Je vous la rends.

MALVINA.

Qu'entends-je!

GAUL.

Au désespoir livré,
Du monde entier Oscar est déjà séparé.
A lui-même étranger, il fuit tout ce qu'il aime;
Il fuit et sa patrie, et sa gloire, et vous-même;
D'autant plus tourmenté du funeste poison
Qui consume à la fois sa vie et sa raison,

Qu'il aime à renfermer dans son âme éplorée
La cause du chagrin dont elle est dévorée.
Parlez au cœur d'Oscar : c'est à vous d'arracher
Le secret d'un chagrin qu'il s'obstine à cacher.

MALVINA.

Oui, je le veux. Oscar, que ce cœur se souvienne
Quels droits ma confiance obtenait à la sienne,
Quand faible, succombant au poids de mes douleurs,
Quand perdant tout ensemble et la voix et les pleurs,
Anéantie, en proie au sort le plus terrible,
A force de sentir je semblais insensible.
Vous me disiez alors : « Rendez-moi, par pitié,
« La part qu'en ses malheurs me doit votre amitié;
« Ce noble sentiment soumet tout à ses chaînes;
« Comme sur les plaisirs il a droit sur les peines;
« Pour doubler le bonheur s'il le fait partager,
« Le malheur qu'il partage en devient plus léger :
« A pleurer dans son sein croyez qu'il est des charmes. »
Vous le disiez, et moi je retrouvais des larmes.
Craignez-vous de pleurer?

OSCAR.

Je crains bien plus encor
De vous voir triompher d'un impuissant effort,
De rester sans vertu contre un charme suprême
Qui, d'accord avec moi, me combat par moi-même.
Mais non : plus je le sens, plus j'y veux résister.
Vous-même, en vos désirs bien loin de persister,
Tremblez que je ne cède, et tremblez de connaître

Ce funeste secret dont je suis encor maître,
Que d'un voile éternel je veux envelopper,
Et qui pourtant sans cesse est prêt à m'échapper;
Qui déjà... Mais que dis-je, et quel est mon délire?
Pourquoi vous cacherais-je un projet que m'inspire
Le sentiment connu comme éprouvé par vous?
Votre ami n'est-il pas l'ami de votre époux?
Si ce n'est l'amitié, Dermide, qui m'entraîne,
De déserts en déserts, sur ta trace incertaine,
Le plus saint des devoirs doit hâter mon départ;
Et si je pleure, enfin, c'est de partir trop tard.

MALVINA.

Ne différez donc plus : mon cœur, sans défiance,
Juge de vos devoirs par votre impatience.
Partez : mais, dédaignant d'inutiles détours,
Soyez vrai, soyez tel que vous fûtes toujours.
Je veux qu'un soin pressant loin de Selma vous guide :
Mais qu'un nouvel espoir de retrouver Dermide
Sur ses pas tout-à-coup vous doive ramener,
Voilà ce qui peut-être a droit de m'étonner...
Ou plutôt dans ton cœur je vois ce qui se passe :
Ce n'est pas le malheur, c'est Oscar qui se lasse;
Oscar qui, pour me fuir, en de lointains climats,
Brûle de revoler à la gloire, aux combats.
Non!... les combats, la gloire, ont pour toi moins de charmes
Que tu n'as le besoin de ne plus voir mes larmes.
En fatigue, l'ennui, malgré nous, peut changer
Le sentiment qu'inspire un malheur étranger.

Voilà votre secret... j'aurais tort de me plaindre,
Si mon cœur eût forcé le vôtre à se contraindre;
Digne de vos mépris, si j'avais mendié
Les soins dont m'accablait une fausse pitié;
Pitié qui, malgré moi, cruelle autant que vive,
Rappela dans mon sein mon âme fugitive.
Pourquoi donc forciez-vous mes yeux à se rouvrir?
Je n'étais pas à plaindre, Oscar, j'allais mourir.
L'amitié, par degrés, combattit cette envie,
Et réconcilia mon âme avec la vie;
L'amitié, par degrés, ramenait dans mon cœur
La consolation, peut-être le bonheur!
Suffisante à ce cœur, éteint par la souffrance,
Mais presque ranimé par la reconnaissance,
Elle aurait adouci mes jours infortunés:
Je le crus, je le crois, et vous m'abandonnez!

OSCAR.

Je vous fuis; et ce cœur, que l'on croit insensible,
Ne s'imposa jamais un devoir plus terrible.
J'ai mille fois bravé le feu, le fer, la mort;
Mais je n'ai pas tenté de plus pénible effort.
Lorsque, pour maintenir ma volonté première,
J'appelle à mon secours ma raison tout entière,
Pourquoi réveillez-vous, en ce cœur combattu,
Tout ce qui pourrait vaincre un reste de vertu?
Pourquoi fatiguez-vous d'une plainte imprudente
Ma constance ébranlée et presque insuffisante?
Pourquoi gémir? pourquoi ces yeux baignés de pleurs?

Ces yeux ! savez-vous bien qu'ils ont fait nos malheurs ?
Tels étaient vos regards, Malvina, quand mon âme
Se sentit dévorer d'une subite flamme ;
Lorsque je reconnus, dans mon cœur effrayé,
L'amour, que j'avais pris long-temps pour la pitié ;
Amour impétueux, invariable, extrême,
Amour digne d'Oscar et digne de toi-même ;
Qui, sans doute, eût serré les nœuds qu'il va briser,
Si de ton cœur encor tu pouvais disposer.
Dermide, ami fatal ! Dermide... hélas ! j'ignore
S'il cessa d'exister, ou s'il existe encore.
Mais moi qui l'ai vengé, s'il revenait un jour,
De quel œil en ces lieux verrais-je son retour ?
Égaré, subjugué, jeté hors de moi-même,
Je ne suis plus à moi, je ne suis plus moi : j'aime.
Déjà mon cœur, qu'aveugle un sentiment fatal,
Dans son plus tendre ami ne voit plus qu'un rival.
A ce supplice affreux, qui sans cesse m'obsède,
Aux malheurs qu'il prépare, il n'est qu'un seul remède :
C'est l'exil, et j'y cours. Soit parmi les forêts
Qui des monts de l'Arven hérissent les sommets ;
Soit dans les flancs obscurs des rochers d'Inistore ;
Soit dans l'ombre des bois, plus redoutés encore,
Qui de l'impur Légo couvrent les bords fangeux ;
Cachant un désespoir plus effroyable qu'eux,
Fatiguant de mes cris les échos du rivage,
Je mêlerai ma voix à la voix de l'orage,
Au bruit de la tempête, au fracas des torrents,

Aux hurlements plaintifs des fantômes errants.
Ou si quelque combat s'offrait à mon courage,
Je sens qu'avec plaisir je verrais le carnage !
Heureux s'il me délivre, en abrégeant mon sort,
D'un amour qui n'aura de terme que ma mort.

SCÈNE III.

GAUL, OSCAR, MALVINA, RYNO.

RYNO.

Un barde, sur ces bords jeté par les tempêtes,
Et pressé par les chefs de s'asseoir à nos fêtes,
Au conseil des vieillards, qu'il a fait assembler,
Avant tout, brave Oscar, demande à vous parler.

GAUL.

D'où vient-il ? vers Selma quel intérêt le guide ?

RYNO.

Arrivé de Lochlin, il a nommé Dermide.

TOUS.

Dermide !

GAUL.

Il nous suffit. Nous marchons sur tes pas.

SCÈNE IV.

OSCAR, MALVINA, GAUL.

OSCAR.

De vains pressentiments ne m'abusaient donc pas!
Ce barde, croyez-moi, ce messager fidèle,
Du retour de Dermide apporte la nouvelle.
Le bruit de ma victoire a traversé les mers;
Il a rejoint Dermide au fond de ses déserts,
Et rendu l'espérance à son âme abattue.
Si je vous ai sauvés, par le coup qui me tue,
Puis-je m'en repentir? j'ai quelquefois gémi
De mon malheur, et non du bonheur d'un ami.
Enfin, dans son bonheur j'aime à voir mon ouvrage.
Mais n'exigez pas plus de mon faible courage;
Et laissez-moi cacher au monde, que je fuis,
La honte et la douleur de l'état où je suis.

GAUL.

Arrête, Oscar, arrête! Ami, que vas-tu faire?
Fuir! quand il faut tenter un effort tout contraire.
Fuir! en un seul moment as-tu donc oublié
Ce qu'exige de toi l'honneur et l'amitié?
L'amitié, qui, long-temps maîtresse de ton âme,
Te laissait ignorer qu'il fût une autre flamme;
L'amitié, qui te parle aujourd'hui par ma voix,

Et que tu vas trahir pour la première fois.

OSCAR.

Moi!

GAUL.

Ne te couvre pas d'une éternelle honte.
Et que pourraient penser d'une fuite aussi prompte
Ces vieillards, assemblés par un grand intérêt;
Ce barde, possesseur d'un important secret;
Et Dermide surtout, qui, prêt à reparaître,
Pour t'embrasser, Oscar, t'attend déjà peut-être?
Non, Gaul en ce péril ne peut t'abandonner:
S'il ne peut te conduire, il saura t'entraîner,
Et, portant l'amitié jusques à la rudesse,
Te sauver, malgré toi, de ta propre faiblesse.
Ou plutôt, je connais ta générosité;
C'est elle que j'implore en cette extrémité:
Vois Malvina muette au milieu des alarmes;
Et si tu ne m'entends, entends du moins ses larmes.

OSCAR.

Eh bien! qu'ordonnez-vous, Malvina?

MALVINA.

Malheureux!
C'est fait de nous; ce jour nous perdra tous les deux:
Ce jour nous a perdus. J'en crois cette épouvante
Que chaque instant accroît dans mon âme innocente:
Oui, sans doute, innocente! et pourtant... n'attends pas
Que ma faible raison guide aujourd'hui tes pas.
Et qu'en obtiendras-tu, dans ce désordre extrême,

Quand je la cherche en vain pour me guider moi-même?
Plus le péril s'accroît, et plus nous nous troublons.
C'est Gaul qu'il faut en croire.

GAUL.

Eh bien, Oscar?

OSCAR.

Allons.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

MALVINA, GAUL.

GAUL.

Vous n'avez plus d'époux; mais ce jour, dès long-temps
Présagé par vos pleurs et vos pressentiments,
D'un bonheur imprévu flattant votre misère,
Dans l'épouse affligée épargne au moins la mère:
Votre fils est vivant.

MALVINA.

Mon fils! Ah! croyez-vous
Qu'il n'ait pas partagé le sort de mon époux?

GAUL.

Il respire; et bientôt, dissipant vos alarmes,
De sa main consolante il essuîra vos larmes.

MALVINA.

Espoir long-temps perdu! je sens trop qu'aujourd'hui
Mon malheur presque entier disparaît devant lui.

Ton ombre, ô mon époux! ton ombre magnanime
Dans un transport si doux ne saurait voir un crime :
C'est celui d'une mère, et c'est celui d'un cœur
Au sein du désespoir surpris par le bonheur.
Mais qui peut retenir mon enfant?

GAUL.

L'esclavage
De Carril et de lui fut long-temps le partage.

MALVINA.

Quoi, Carril, quoi, mon fils, auraient porté des fers!
Il pourrait exister un homme assez pervers
Pour outrager en eux l'enfance et la vieillesse,
Et surtout la pitié qu'on doit à la faiblesse!
Je ne puis le penser... Quel est donc ce tyran?

GAUL.

C'est le roi de Lochlin; c'est le sombre Swaran,
Plus terrible aux mortels jetés sur ses rivages
Que les flots, les rochers couverts de leurs naufrages.
Les droits, les soins pieux de l'hospitalité,
Remplacés par l'insulte et la captivité,
Voilà ce qu'au malheur réserve le perfide,
Et ce qu'en ses états a rencontré Dermide.
Près de son jeune enfant et de son vieil ami,
En d'obscurs souterrains le héros a gémi;
Dans la nuit des cachots traînant son existence,
Vivant pour la douleur, et mort pour l'espérance.
Toutefois il sortit de ce séjour d'horreur,
Il sortit, et ne fit que changer de malheur.

Ce vieillard, cet enfant, qui l'engageaient à vivre,
Plus observés, en vain tentèrent de le suivre.
Sa constance expirait, quand un juste trépas
De Caïrbar enfin punit les attentats.
Ce bruit, pour les méchants signal de l'épouvante,
Rendit à votre époux sa constance expirante:
Certain qu'impatients de traverser les flots,
A sa voix paternelle il verrait nos héros
De son malheureux fils courir briser la chaîne,
Dermide, respirant l'espérance et la haine,
Fait voile vers ces bords: il entrevoit déjà
Les rochers de l'Arven, les sapins du Cromla,
Ses foyers, sa patrie, asile, heureuse terre
Que l'absence aux bons cœurs rendit toujours plus chère!
Il sourit, mais en vain: tout-à-coup le jour fuit;
Le spectacle enchanteur disparaît dans la nuit:
L'éclair croise l'éclair; l'air mugit, le ciel gronde;
La tempête en hurlant creuse et soulève l'onde:
Sur ces mêmes rochers qui promettaient le port,
L'infortuné bientôt ne voit plus que la mort,
La mort qu'il ne peut fuir. La vague, enfin, chargée
Des débris dispersés de la nef submergée,
Dans ce commun désastre, hélas! n'a respecté
Que le barde étranger qui nous l'a raconté.

MALVINA.

Infortuné Dermide! ainsi l'onde en furie
L'engloutit à l'aspect de sa triste patrie.
Ainsi la mort, qu'en vain implorait sa douleur,

Le dévore à l'instant où fuyait le malheur.
Il n'est plus! mais du moins, sur les nuages sombres,
Il a trouvé sa place entre d'illustres ombres;
Mais le repos l'attend auprès de ses aïeux,
Dans la nuit de la tombe et dans l'azur des cieux.
Et son fils! héritier de toute sa misère,
Loin du sein maternel exilé sur la terre,
Accablé sous le poids des fers et des malheurs...
Oh! c'est bien à son fils qu'il faut donner des pleurs!
N'est-il donc pas de terme à sa longue infortune?
Dermide immola tout à la cause commune;
En ces murs, sur les flots, au milieu des combats,
S'il n'a pas prodigué ses jours pour des ingrats,
Son fils, à vos secours, dans sa détresse extrême,
N'a-t-il pas tous les droits qu'il aurait eus lui-même?

GAUL.

Ces droits sont reconnus. Oscar, rendu garant
De ces droits invoqués par Dermide expirant;
Oscar, impatient d'amitié, de vengeance,
A juré de briser les fers de l'innocence;
Il remplira bientôt votre plus doux espoir:
Mais ce devoir, enfin, n'est pas le seul devoir
Qu'en s'élevant aux lieux où la vertu réside,
Au cœur d'Oscar, au vôtre, ait imposé Dermide.

MALVINA.

Poursuivez. Quel que soit ce devoir, cette loi,
Qu'un époux expirant ait prescrit à ma foi,
Ses volontés, ami, n'auront point été vaines.

Les volontés des morts sont des lois souveraines,
Qu'au défaut de l'amour l'effroi doit protéger:
Malheur à tout mortel qui peut les outrager!

GAUL.

Le barde ainsi l'a dit, quand sa voix solennelle,
Des ordres d'un héros interprète fidèle,
Répétait à Selma les mots, les derniers mots
Qu'exhalait votre époux luttant contre les flots.
« Barde, s'écriait-il, barde, si la tempête
« Aujourd'hui t'épargnait, en accablant ma tête,
« A l'invincible Oscar porte les derniers vœux
« D'un ami, d'un époux, d'un père malheureux.
« Ce que perd ma famille, Oscar peut le lui rendre.
« S'il n'a pas oublié notre amitié si tendre,
« S'il n'est pas enchaîné par des liens plus doux,
« A Malvina qu'il rende un plus heureux époux.
« Qu'un serment, dont j'emporte en mourant l'espérance,
« Serment d'hymen bien moins que serment de vengeance,
« Rende un père à mon fils, et porte chez Swaran
« Cet effroi précurseur de la mort d'un tyran. »

MALVINA.

Qu'a dit Oscar?

GAUL.

Oscar en ces lieux doit se rendre:
De lui-même à l'instant vous le pourrez apprendre.
Le voici.

SCÈNE II.

MALVINA, OSCAR.

MALVINA.

Tout mon sang se porte vers mon cœur.

OSCAR.

Calmez, ô Malvina, calmez cette frayeur.
Pourquoi ces yeux baissés et ce morne silence?
Le faut-il imputer à ma seule présence?
Ou, non moins malheureux, Oscar doit-il penser
Que vous n'ignorez pas ce qu'il vient annoncer?

MALVINA.

Votre ami de ces lieux s'éloigne à l'instant même.

OSCAR.

Eh bien?

MALVINA.

Prenez pitié de mon malheur extrême.

OSCAR.

On peut vous rendre un fils.

MALVINA.

Je le sais.

OSCAR.

Savez-vous
Quels devoirs en mourant m'imposa votre époux?

MALVINA.

Je le sais.

OSCAR.

A ses vœux dois-je en tout satisfaire?

MALVINA.

Que me demandez-vous?

OSCAR.

Répondez.

MALVINA.

Je suis mère.

OSCAR.

Vos désirs, Malvina, seront seuls accomplis.
Ordonnez.

MALVINA.

Je suis mère. Ah! rendez-moi mon fils.

OSCAR.

Je vous entends: sans doute Oscar doit vous le rendre;
Oscar vous le rendra. Quoi qu'il faille entreprendre,
Par de plus vastes mers quand le sort en courroux
Séparerait encore et votre fils et vous;
Quand, pour le retenir en d'indignes entraves,
Swaran du monde entier m'opposerait les braves,
Seul contre eux, croyez-moi, je n'hésiterais pas
A vous promettre encor les secours de mon bras.
Loin de m'en prévaloir, toutefois, je confesse
Que l'humanité seule obtiendrait ma promesse;
Qu'à votre fils, enfin, je n'offre qu'un appui

Qu'à tout infortuné j'offrirais comme à lui :
Ainsi nul intérêt en faveur de ma flamme
Ne doit en aucun temps solliciter votre âme.
Par des nœuds plus puissants s'il pensait, votre époux,
M'enchaîner au devoir en m'enchaînant à vous,
Il douta de mon cœur ; et votre trouble extrême
Prouve qu'en ce moment vous en doutez vous-même.
N'ai-je pas dans ce cœur, n'ai-je pas sous les yeux
L'exemple à ma valeur offert par mes aïeux ?
De la vertu proscrite embrasser la défense,
Protéger le malheur, la vieillesse, l'enfance,
Tendre au plus faible un bras à l'oppresseur fatal,
Voilà le vrai devoir d'un enfant de Fingal,
D'un enfant d'Ossian, dont la voix immortelle
Célébra les héros qui l'ont pris pour modèle.

MALVINA.

Au nom de ces héros que vous me retracez,
Oscar, ah ! n'accusez que mes sens oppressés,
Du trouble de ce cœur qui ne peut se connaître,
Trouble que votre aspect augmente encor peut-être...
Je sais ce que je dois aux ordres d'un époux,
A sa cendre, à l'usage, à mon enfant, à vous :
Il suffit... sur le reste approuvez mon silence,
Et croyez seulement à mon obéissance.

OSCAR.

Écoutez : je vous aime ! et jusques à ce jour
Plus de beauté jamais n'inspira plus d'amour ;

Jamais!... A votre vie associer ma vie,
Pour l'univers entier être un objet d'envie,
Se consacrer à vous par des nœuds solennels,
Qui placeraient Oscar au-dessus des mortels,
De cet Oscar, brûlé d'une ardeur insensée,
Telle est, ô Malvina, l'éternelle pensée.
Près de vous, loin de vous, elle assiège mon cœur;
Tout bonheur disparaît auprès d'un tel bonheur.
Dans mes premiers plaisirs je cherche en vain des charmes;
Je ne tressaille plus au noble bruit des armes,
A la voix du guerrier, à la voix du chasseur;
Et, si dans la forêt je traîne ma langueur,
Près de mon arc oisif, sur le mont solitaire,
Bondit impunément le chevreuil téméraire.
Mon être se consume en pénibles combats.
Ambitieux d'un bien que je n'espère pas,
Je n'ai rien attendu de ma longue constance:
Mais je ne devrai rien à votre obéissance.
Qui? moi, vous obtenir d'un autre que de vous!
Qui? moi, vous voir soumise aux ordres d'un époux,
Plus froide que la tombe entre nous deux placée,
A ma brûlante main tendre une main glacée,
Répondre à mes soupirs par des gémissements,
Et l'œil chargé de pleurs recevoir mes serments!
Esprits du ciel, avant que ma voix les profère,
Esprits vengeurs, sur moi tombe votre colère!
Jusqu'au dernier soupir, errant, désespéré,
J'aime mieux, des vivants et des morts abhorré,

De la nature entière épuiser l'injustice,
Que de me condamner à l'horrible supplice
De presser sur mon cœur un cœur inanimé,
Qui ne m'aimera point s'il ne m'a point aimé.

MALVINA.

Qui te l'a dit, cruel? et que dis-je moi-même?
O vous, qui connaissez mon infortune extrême,
M'osez-vous demander, en ce jour de douleur,
Un autre sentiment que celui du malheur?
Un autre! Ah! si mon cœur en connaissait un autre,
Si ce coupable cœur répondait trop au vôtre,
Il m'en coûterait moins d'expirer à vos yeux
Que de vous faire, Oscar, ces pénibles aveux!
Je ne te parle pas de ma reconnaissance;
Ainsi que ta pitié, tu sais qu'elle est immense,
Qu'elle anime ce cœur, dont elle est le soutien,
D'un sentiment bien vif, mais plus doux que le tien.
Oh! s'il te suffisait! j'y trouve tant de charmes!
S'il ne tarit, au moins il adoucit mes larmes;
J'aime à te l'avouer comme à le ressentir,
Et je puis, en tous lieux, t'en parler sans rougir.
Je le croyais du moins!... et cependant mon trouble
S'accroît à chaque instant, à chaque mot redouble;
Il me presse, il m'accable, il me jette à tes pieds.
O toi, qui vois ces pleurs dont mes yeux sont noyés,
Cher et cruel Oscar, toi, dont le cœur s'offense
De ne devoir ma foi qu'à mon obéissance,
Penses-tu que celui qui t'engagea ma foi,

A cette obéissance ait plus de part que toi?

OSCAR.

Qu'entends-je, ô Malvina!

MALVINA.

J'en ai trop dit.

OSCAR.

Achève.

MALVINA.

Contre mon cœur, Oscar, ma raison se soulève.
C'est à toi de calmer ces douloureux transports;
C'est à toi d'imposer silence à mes remords:
Et crois qu'ils se tairont dans le cœur d'une mère,
Sitôt que mon enfant t'aura nommé son père.

OSCAR.

J'aurai bientôt remis ce fils entre tes bras...
Qui donc, fils de Morni, vient ici sur tes pas?

SCÈNE III.

MALVINA, OSCAR, GAUL, LE BARDE, PEUPLE.

(Le jour commence à tomber.)

GAUL.

Le barde, et ce cortége à vos regards l'annonce.
Le voici.

LE BARDE.

Malvina, quelle est votre réponse?
Quand satisferez-vous aux volontés des morts?

MALVINA.

Demain.

(Elle sort.)

LE BARDE.

Fils d'Ossian, quand quittez-vous ces bords?

OSCAR.

Demain.

LE BARDE.

Dès que le jour, dans ces murs déjà sombres,
De la nuit qui descend éclaircira les ombres,
Qu'il aura pénétré dans ces lieux de repos,
Consacrés par la cendre et le nom des héros;
Dans ces bois, où la pierre insensible et funèbre
Des guerriers de Selma couvre le plus célèbre;
Au tombeau de Fingal, le plus grand des mortels,
J'irai donc recevoir vos serments mutuels.

(Il sort.)

OSCAR.

Et vous, amis d'Oscar, que nos voiles soient prêtes
A braver dès demain l'élément des tempêtes.
La gloire nous appelle à travers les dangers ;
Et l'innocent gémit sur des bords étrangers.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

OSCAR.

Si j'en crois mon espoir, si j'en crois mon courage,

Tu reverras bientôt ce fortuné rivage,
Enfant, qui dès ce jour es devenu le mien!
Vieillard, de cet enfant le généreux soutien,
Que trois ans de travaux, de dangers, de misère,
Ne purent détacher ni du fils ni du père,
Pour finir vos malheurs comptez sur mon appui;
J'espérai vaincre hier, j'en suis sûr aujourd'hui!
Et toi, qui pressentis le feu qui me dévore,
Toi, dont les derniers vœux sont des bienfaits encore,
Pour un fils vainement tu n'as pas supplié,
Dermide! ainsi qu'aux jours chers à notre amitié,
En faisant tout pour toi, je fais tout pour moi-même.
Plus digne et plus aimé de la beauté que j'aime,
Par-delà l'océan je cours la conquérir;
Et rien désormais, rien ne peut me la ravir.
Qui s'approche?

SCÈNE V.

OSCAR, UN VIEILLARD.

LE VIEILLARD.

Daignez me recevoir encore,
Murs de Selma, palais du héros que j'adore,
Par l'immortel Fingal si long-temps habité!

OSCAR.

Réclamez-vous les droits de l'hospitalité,
Vieillard? Ah! préférez le palais où vous êtes,

L'étranger de tout temps y partagea mes fêtes.

LE VIEILLARD.

Je ne fus pas toujours étranger dans ces lieux.

OSCAR.

Auriez-vous donc connu mes immortels aïeux?
Vous pleurez!

LE VIEILLARD.

O mon fils! quelle âme assez flétrie
Peut revoir d'un œil sec les murs de sa patrie!

OSCAR.

Et qui donc seriez-vous?

LE VIEILLARD.

Vous-même... Ah! pardonnez!

OSCAR.

Quels traits se sont offerts à mes yeux étonnés!

LE VIEILLARD.

Oscar, le brave Oscar, doit être de votre âge.

OSCAR.

Si Carril, retenu dans un dur esclavage...

CARRIL.

Oscar!

OSCAR.

Carril!

CARRIL.

Mon fils! digne sang des héros,
Ton nom, ton nom terrible a traversé les flots.
Au bruit de tes exploits, ces âmes inhumaines,
Ces bourreaux de Lochlin ont détaché mes chaînes.

OSCAR.

Et le fils de Dermide?...

CARRIL.

Il est libre.

OSCAR.

Pourquoi
Ne puis-je entre mes bras le presser avec toi?
Cet enfant m'appartient, Carril; je suis son père :
Rends-le-moi; c'est à moi de le rendre à sa mère.

CARRIL.

Tu le verras bientôt. Ainsi donc Malvina
N'a pas abandonné les remparts de Selma?

OSCAR.

Hors de Selma long-temps Malvina fut errante;
De déserts en déserts je la traînai mourante,
Jusqu'au jour où, vainqueur dans ces murs affranchis,
Des fers de Caïrbar je vengeai mon pays.
Rentrée en son palais, depuis elle y réside.

CARRIL.

N'a-t-elle rien appris sur le sort de Dermide?

OSCAR.

De son époux long-temps elle ignora le sort,
Et n'apprit qu'aujourd'hui son naufrage et sa mort.

CARRIL.

Un autre engagement ne l'unit pas encore?

OSCAR.

Un autre engagement, au retour de l'aurore,
Par l'ordre de l'époux qu'elle perd aujourd'hui,

Dès demain à son fils assure un autre appui.

CARRIL.

Il est donc temps encor!

OSCAR.

Carril, que veux-tu dire?

CARRIL.

Tu reverras Dermide.

OSCAR.

Il n'est plus.

CARRIL.

Il respire.

OSCAR.

Auprès du port Dermide a rencontré la mort.

CARRIL.

A la mort échappé, Dermide est dans le port.

OSCAR.

Qui l'a dit?

CARRIL.

Je l'ai vu. Tout prêt à reparaître,
Au tombeau de Fingal il est déjà peut-être.
Son fils, ce faible enfant qu'il porte entre ses bras,
D'un cher et doux obstacle embarrasse ses pas,
Ses pas que va bientôt accélérer la joie.
Qu'à cet espoir, mon fils, la tienne se déploie.
J'ai rempli mon devoir; et, prompt à revenir,
Je cours hâter l'instant qui doit vous réunir.

SCÈNE VI.

OSCAR, dans l'accablement.

Je meurs!... Impunément crois-tu qu'on m'en sépare ?
Tu me verras avant, tu me verras, barbare !
Mon ami !... mon bourreau !... dans mon cœur effrayé,
Dans mon cœur déchiré d'amour et d'amitié,
Quel combat!... Quel transport et m'agite et m'entraîne ?
J'en frémis... Malheureux ! connaîtrais-tu la haine ?
Non, jamais... Demeurons... Je ne puis... Où courir ?...
Au-devant du cruel, l'embrasser et mourir.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente un bois funèbre. Parmi plusieurs tombeaux, on distingue celui de Fingal, indiqué par quatre pierres, suivant l'usage des Calédoniens. La lune éclaire la scène.

SCÈNE I.

DERMIDE; FILLAN, qu'il tient par la main.

DERMIDE.

En vain le jour a fui : par sa douce clarté
La lune a de ces bois banni l'obscurité;
Point d'effroi, mon enfant.

FILLAN.

Arrivons-nous?

DERMIDE.

Courage!
Je crois apercevoir un endroit moins sauvage.

FILLAN.

Je suis bien fatigué.

DERMIDE.

Jette-toi dans mes bras.

FILLAN.

Tu m'as porté long-temps...

DERMIDE.

Viens toujours, ne crains pas.
A me suivre, Fillan, faut-il que tu t'efforces?
Pour tous les deux encor je me sens là des forces :
Viens sur mon cœur!

FILLAN, dans les bras de Dermide.

Mon père!

DERMIDE.

En croirai-je mes yeux?
Demeurons : c'est ici, dans ces funèbres lieux,
Qu'au fidèle Carril j'ai promis de l'attendre.
O Fingal, c'est ici que repose ta cendre!
Voilà donc de nos pas l'inévitable but!
Tombeau, séjour de mort, séjour de paix, salut!
Reçois les premiers vœux de mon âme attendrie :
N'es-tu pas des humains la commune patrie?

FILLAN.

A qui parles-tu donc?

DERMIDE.

A ces tombeaux, mon fils;
Aux restes des héros en ces lieux endormis.

FILLAN.

Et qu'est-ce qu'un héros?

DERMIDE.

Mon enfant, c'est le brave
Qui ne fut point tyran et ne fut point esclave,
Et qui, dans ses succès, funeste aux seuls pervers,
Toujours grand, fut plus grand encor dans les revers.

FILLAN.

Mon père, tu l'es donc?

DERMIDE.

Une vie importune
Me donne à ce grand nom les droits de l'infortune.
Peut-être ai-je souffert avec quelque vertu :
Je le dois aux méchants.

FILLAN.

Les méchants! que dis-tu?

DERMIDE.

Oui, mon fils, les méchants, ceux dont les mains coupables
Sous un pouvoir injuste écrasent leurs semblables;
Ceux qui, des biens du faible odieux ravisseurs,
Et des vertus du pauvre insolents oppresseurs,
Sur l'enfance elle-même étendent leur furie,
Possèdent un empire, et n'ont pas de patrie.

FILLAN.

J'en ai déjà connu!

DERMIDE.

Je le sais trop, mon fils.

FILLAN.

Et les méchants jamais ne sont-ils donc punis?

DERMIDE.

Tôt ou tard, mon enfant, leurs ombres prisonnières
Vont grossir du Légo les vapeurs meurtrières;
Mais, dès leur premier crime, en ce monde offensé,
Leur juste châtiment a déjà commencé.
Le sentiment secret de leur propre injustice,
Dans le cœur des méchants, est leur premier supplice:
En tous lieux, à toute heure, il s'attache après eux.

FILLAN.

Mon père, les méchants sont donc bien malheureux!

DERMIDE.

Plaignons-les. Mais je vois se fermer ta paupière.
Où pourras-tu dormir, mon fils?

FILLAN.

Sur cette pierre;
Mais ne me quitte pas!

(Il s'endort sur le tombeau.)

DERMIDE.

Pauvre enfant! il s'endort.
Un même lit unir le sommeil et la mort!
(Montrant l'enfant.)
Là-dessus le repos:
(Montrant le tombeau.)
là le repos encore!
Partout... hors dans ce cœur que le chagrin dévore;
Ce cœur, qui vainement s'épuise à terrasser
Le malheur qu'il sait vaincre et qu'il ne peut lasser.
Carril ne revient pas!... Toujours plus incertaine,

Dans le vague avenir ma raison se promène.
Le bruit de mon trépas, à Selma parvenu,
Pour m'en fermer l'accès, m'aurait-il prévenu?
Si celui qui me croit victime du naufrage,
Si le barde, avant moi jeté sur ce rivage,
Au trop docile Oscar avait déjà porté
D'un imprudent époux l'expresse volonté!
J'en frémis... Malheureux! ah! je sens à la flamme,
A l'amour, par l'absence irrité dans mon âme,
Qu'ingrat envers celui qui m'aurait obéi,
Pour être trop aimé, je me croirais haï.
Mon âme, à ce penser, de fureur est saisie.
Que dis-je! injuste plainte, injuste jalousie!
Me sied-il d'accuser? ne l'ai-je pas voulu
Cet hymen, qui déjà ne peut être conclu?
Ah! lorsque je touchais au terme de ma vie,
D'un père au désespoir c'était l'unique envie!...
De peu d'instants le barde aurait pu précéder
Mon retour, que mon fils pouvait seul retarder.
N'en doutons plus, après de si longues misères
Je vais enfin revoir le palais de mes pères!
Je vais enfin presser sur mon cœur attendri
Mon enfant, mon épouse, et le plus tendre ami!
Et toi, dans mon bonheur dont je jouis d'avance,
Oscar, tu vas aussi trouver ta récompense!
Doux espoir, à mon cœur conserve ton appui!
J'entends du bruit... Carril!... Ce n'est pas encor lui!
A travers les forêts, la nuit et le silence,

A pas précipités, quelqu'un pourtant s'avance.
Parle, qui que tu sois; quel est ton nom?

SCÈNE II.

DERMIDE, OSCAR, FILLAN endormi.

OSCAR.

Oscar.

DERMIDE.

Qu'entends-je! est-ce bien toi, vainqueur de Caïrbar?
Un fantôme imposteur n'a point pris ta figure?
Viens sur mon cœur, ami, viens, que je m'en assure.

OSCAR.

Oui, c'est Oscar, qui pleure entre tes bras serré.
J'existe, je le sens.

DERMIDE.

O jour inespéré!
Jour fait pour racheter un siècle de disgrâce!
Est-il quelque malheur que l'amitié n'efface?

OSCAR.

L'amitié!

DERMIDE.

Mais pourquoi ne me réponds-tu pas?

OSCAR.

L'amitié!

DERMIDE.

Je te sens tressaillir dans mes bras;

Sur mon sein effrayé je sens couler tes larmes.
Eh quoi ! cet autre objet de mes tendres alarmes,
Mon épouse !...

OSCAR.

Elle vit.

DERMIDE.

Seriez-vous unis ?

OSCAR.

Non.

DERMIDE.

D'où vient donc ta douleur ? quel funeste poison,
Quel chagrin dévorant s'est glissé dans tes veines ?

OSCAR.

L'amitié, m'as-tu dit, doit terminer nos peines.

DERMIDE.

Qui le sent mieux que moi ?

OSCAR.

En ces affreux moments,
C'est donc à l'amitié de finir mes tourments.

DERMIDE.

Parle : en mon cœur jamais elle ne fut plus forte.
Quels sont tes maux ?

OSCAR.

Affreux.

DERMIDE.

Qui les causa ?

OSCAR.

N'importe.

DERMIDE.

Quels remèdes, enfin?

OSCAR.

Il n'en est qu'un.

DERMIDE.

Eh bien?

Au prix de tout mon sang...

OSCAR.

Au prix de tout le mien,

Rends-moi la paix.

DERMIDE.

Il faut...?

OSCAR.

Dans ce cœur qui t'implore

Il faut plonger ce fer, et le plonger encore.

Sois mon ami.

DERMIDE.

Cruel! que prétends-tu de moi!

OSCAR.

Un bienfait, le dernier que j'exige de toi:

Si ton bras le refuse à ma douleur, Dermide,

Tu n'es plus qu'un ingrat, tu n'es plus qu'un perfide.

Ote-moi, par pitié, le droit de te haïr.

DERMIDE.

Me haïr! va, cruel, ce mot m'a fait frémir:

Bien plus que ta raison, c'est ton cœur qui s'égare.

Me haïr! le veux-tu, le pourrais-tu, barbare?

Par quel forfait Dermide a-t-il donc mérité

Cet affreux sentiment de ton cœur irrité?
Loin d'imaginer rien qui doive armer ta rage,
Je ne trouve entre nous qu'un mutuel partage
De travaux, de plaisirs, de malheurs, de vertus,
Que bienfaits acceptés, et que bienfaits rendus.
J'interroge mon cœur, j'interroge ma vie,
De l'instant où naquit l'amitié qui nous lie,
Jusqu'au premier instant qui l'ait pu démentir;
Je ne sais pas pourquoi tu pourrais me haïr.
Hélas! jusqu'à ce jour où le sort homicide
Me sépara d'Oscar, te ravit à Dermide,
Dans la paix, dans la guerre, en nos murs, en nos bois,
Sous une même tente, ou sous les mêmes toits,
Tout à cette amitié, qu'à mon tour je réclame,
Nous n'avions qu'un désir, qu'un intérêt, qu'une âme!
Un accord si touchant pourrait-il bien finir?
Le sort nous sépara: veux-tu nous désunir?
Veux-tu rendre éternels les tourments de l'absence?
Ne les connais-tu pas, Oscar? Sans espérance,
Vers toi, de mon exil, j'ai si long-temps crié,
Si long-temps de mon être appelé la moitié;
Tu ne m'entendais pas! ah! quand tu peux m'entendre,
A de plus grands malheurs s'il faut encor m'attendre;
Si mes pleurs, si mes cris ne peuvent t'attendrir,
Comme toi, désormais, je n'ai plus qu'à mourir.

OSCAR.

Mourir! non, c'est à toi de vivre et de me plaindre.
Mon ami, crois surtout que rien ne peut l'éteindre

Ce premier sentiment de mon cœur enflammé,
Que ta tendresse en vain n'a jamais réclamé.
Il doit nous séparer pour peu qu'il dure encore;
Il nous séparera... Toi, qu'en tes bras j'implore,
Au nom de tous les biens qu'il te faudrait quitter,
Jure à mon amitié de ne pas l'imiter.
Mourir! ah! loin de toi cette exécrable envie!
Insensé, peux-tu bien ne pas aimer la vie?
Époux de Malvina, réfléchis sur ton sort;
Réfléchis, et frémis au seul nom de la mort,
Ce terme d'un bonheur qui t'enchaîne à la terre.
Jouis; et laisse, ami, le vœu de la misère
A celui qui, lassé d'en traîner le fardeau,
Ne peut s'en affranchir qu'en fuyant au tombeau.
Plus que le sort, crois-moi, ne te sois pas barbare.
Cher ami, si ce sort cruellement bizarre
T'entraînait, malgré toi, dans un malheur certain,
Par l'attrait d'un bonheur prompt à fuir sous ta main;
Si tes devoirs, soudain, s'étaient changés en crimes;
Sous tes pas innocents pour creuser des abîmes,
Bien plus, si l'amitié s'alliait en ce jour
Au plus involontaire, au plus ardent amour;
En proie à tous les maux qui pèsent sur ma tête,
Tu pourrais...

DERMIDE.

Je t'entends: arrête, Oscar, arrête!

OSCAR.

Si tu m'entends, pourquoi ne m'as-tu pas frappé?

DERMIDE.

A la fureur des eaux pourquoi suis-je échappé?
Malheureux!

OSCAR.

Pour trouver dans l'ami qui t'implore
Un mortel mille fois plus malheureux encore;
Car tu ne connais pas l'excès de mon tourment:
Comment te l'exprimer, fatal ami, comment
Te peindre une douleur, un supplice, un martyre,
Plus cruel, plus affreux que je ne puis le dire?
Il est là... Sur ce cœur qui cherche à respirer
Mets un moment la main qui doit le déchirer;
Mets, te dis-je, et frémis. Sens-tu comme il palpite?
En bouillonnant, sens-tu comme il s'y précipite [14]
Ce sang, qui court puiser dans ce cœur allumé
Ces torrents embrasés dont je suis consumé?
Crois-tu que cette fièvre inextinguible, ardente,
Qui, jusqu'entre tes bras, me sèche et m'épouvante,
Soit l'effet passager d'un caprice ou d'un jour?
C'est celui de l'amour, mais d'un constant amour,
Mais d'un premier amour accru par le silence,
Et qui devient fureur en perdant l'espérance!
Oui, fureur, et je cède à son ordre fatal...

DERMIDE.

Mon ami!

OSCAR.

Ton ami! moi! je suis ton rival.
Crois-tu m'ôter, me rendre, au gré de ton envie,

Un bien qui m'est plus cher que l'honneur et la vie?
Avant que de mes bras tu puisses l'arracher,
Sache que sur mon corps il te faudra marcher.
Dans mon cœur tout sanglant viens donc me la reprendre.
Des pleurs! sont-ce des pleurs que nous devons répandre?
Du sang!

DERMIDE.

Eh bien, du sang! Après de tels aveux,
La terre ne peut plus nous porter tous les deux.

OSCAR.

Tu l'as dit.

DERMIDE.

Ta fureur ne sera pas trompée.

OSCAR.

Que fait à tes côtés cette inutile épée?
La mienne impatiente est prête à prononcer;
Dans ces mains, malgré moi, je la sens se placer.
Défends-toi.

DERMIDE.

Venge-toi; tout le veut, tout l'ordonne;
Qu'à tout son désespoir ton amour s'abandonne:
J'ai causé tes malheurs et j'en suis le témoin;
La mort est désormais mon unique besoin:
Hors de moi comme en moi, mon supplice est extrême!
Que dis-je! à ta fureur suis-je étranger moi-même?
Non: et je le sens trop à mes transports jaloux,
Je sens que je suis père et que je suis époux.

(Il tire son épée.)

Mais, avant de combattre un rival qu'il abhorre,
Que l'un et l'autre ami se reconnaisse encore :
Embrassons-nous, Oscar.

OSCAR, dans ses bras.

Eh, cruel! qui de nous
Peut sur l'autre à présent porter les premiers coups?

DERMIDE.

Le plus infortuné.

OSCAR.

Rends-lui donc son courage.

DERMIDE.

Un seul mot suffira pour ranimer ta rage...

OSCAR.

Ne le prononce pas.

DERMIDE.

Malvina!

OSCAR.

Malheureux!

DERMIDE.

Frappe!

FILLAN se réveille avec effroi.

Mon père!

OSCAR, fuyant.

Enfant, pourquoi ces cris affreux?
Ne crains rien.

DERMIDE.

Je te suis.

OSCAR.

Fuis. Ma raison s'altère;

Je ne me connais plus.

FILLAN.

Il te tuera, mon père!

OSCAR sort précipitamment, Dermide le suit.

Jamais! jamais!

SCÈNE III.

FILLAN, CARRIL.

CARRIL.

Quels cris se font entendre ici?

Dermide?

FILLAN.

Viens-tu donc pour le tuer aussi?

CARRIL.

Ma voix doit rassurer ton âme trop timide.
Je suis Carril, Fillan. Qu'est devenu Dermide?

FILLAN.

Défendons-le, Carril!

CARRIL.

Et de qui?

FILLAN.

D'un méchant.

CARRIL.

Où sont-ils?

FILLAN.

Dans ce bois.

CARRIL.

Conduis-moi, mon enfant.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

MALVINA, GAUL.

GAUL.

C'est ici, dans ces bois, sur cette tombe auguste,
Où des chefs de Selma repose le plus juste,
Que vous ferez entendre à l'ombre d'un époux
Le serment qu'il exige et d'Oscar et de vous.

MALVINA.

Hélas!

GAUL.

Votre terreur n'est donc pas dissipée?

MALVINA.

De la même terreur je suis toujours frappée.

GAUL.

Craignez de retomber dans votre accablement.

MALVINA.

Je ne puis m'affranchir d'un noir pressentiment.

GAUL.

Cet effroi ne convient qu'à l'âme criminelle :
Cet effroi conviendrait à Malvina rebelle,
A l'insensible Oscar, s'ils rejetaient les vœux
Par Dermide expirant adressés à tous deux ;
Mais peut-il s'accorder avec votre innocence ?

MALVINA.

Je frémis, malgré moi, de mon obéissance.
Il me semble, en rentrant dans ce séjour des morts,
Que toutes mes terreurs se changent en remords.
Mon devoir m'épouvante. Une importune idée
Renaît à chaque instant dans mon âme obsédée :
De l'avare océan si trompant le courroux,
Dermide... si la mort relâchait mon époux,
Répondez-moi, serais-je innocente ou coupable ?
Malheureuse ! ah ! ce doute affreux, insupportable,
Jusque dans le sommeil me trouble, me poursuit !
Écoutez, frémissez !... Je croyais cette nuit,
A ce jour incertain dont la tremblante lune
Éclaire en pâlissant les pleurs de l'infortune,
Former avec Oscar l'engagement nouveau
Qui me ramène encor sur ce même tombeau :
Semblable au ravisseur, dans sa brûlante joie,
Oscar me saisissait comme on saisit sa proie,
Paraissant tout-à-coup, quand Dermide a crié :
« Rends-moi, rends le dépôt que je t'ai confié ! »
« La mort ! » a dit Oscar... L'affreux combat s'engage ;
Des héros vainement je veux fléchir la rage,

L'arrêt de la fureur ne peut se révoquer,
Et je sens dans mon sein leurs fers s'entre-choquer.
J'expirais : tout-à-coup, succédant à son père,
Paraît un jeune enfant; il m'appelait sa mère :
Par de chastes baisers, dans son pieux transport,
Il ranimait mon cœur, engourdi par la mort :
Dans ce cœur, déchiré par d'homicides armes,
La consolation tombait avec ses larmes.
Douce et trop courte erreur qui charmait mon sommeil,
Et m'enchanta long-temps, même après mon réveil !

GAUL.

A ce seul souvenir abandonnez votre âme :
Bien plus que votre époux, votre enfant le réclame
Ce serment qui, sitôt qu'il doit être entendu,
En effet, lui rendra tout ce qu'il a perdu.

MALVINA.

Je vous crois : oui, c'est trop m'inquiéter d'un songe ;
Oui, de la vérité séparons le mensonge.
Sans doute, Oscar tiendra tout ce qu'il a promis :
Eh ! quel autre qu'Oscar peut me rendre mon fils ?
J'espère tout d'Oscar : oui, sa vertu m'est chère
Comme amie, et surtout... et surtout comme mère !
Oui, j'aime, j'idolâtre, en son bras triomphant,
L'appui, l'unique appui qui reste à mon enfant.

SCÈNE II.

MALVINA, GAUL, OSCAR.

OSCAR, *égaré.*

Il ne me suivra plus... loin de moi toute crainte.
Quelle est cette terreur dont mon âme est atteinte?
Il ne me suivra plus... il l'a promis...

MALVINA.

Hélas!
Dans quel désordre affreux il porte ici ses pas!

OSCAR.

A devenir coupable il voudrait me contraindre;
Mais je fuirai si loin qu'il ne pourra m'atteindre.
Il accourt... Mes amis, en ce moment d'effroi,
Sauvez-le, placez-vous entre le crime et moi:
Je veux être innocent.

GAUL.

Qui te poursuit?

OSCAR.

Barbare!
N'as-tu pas de pitié du transport qui m'égare?
Obstiné sur ma trace, attaché sur mes pas,
Il ressemble au malheur, qui ne me quitte pas.
O fureur! ô supplice!

GAUL.

Un funeste prestige

Au-delà du sommeil et te trouble et t'afflige.
Reconnais-moi; reprends ta force et ta raison,
Mon ami!

OSCAR.

Garde-toi de répéter ce nom:
Il assassine.

MALVINA.

Oscar peut-il le méconnaître?

OSCAR.

Oh! si vous le savez, parlez, où peut-elle être?
Malvina! Malvina!

MALVINA.

Malheureux, dis-le-moi,
Plus d'intérêt, jamais, l'annonçait-il à toi?
Plus douce que ma voix, quand tu savais l'entendre,
Sa voix exprimait-elle une pitié plus tendre?
A ces pleurs que tes yeux laissent tomber, les siens
Uniraient-ils des pleurs plus amers que les miens?

OSCAR.

Vous pleurez!

MALVINA.

Ah! finis de trop longues alarmes,
Et reconnais du moins ton amie à ses larmes.

OSCAR.

Oui, c'est toi, je le sens; oui, tes pleurs ont coulé
Jusqu'au fond de ce cœur, à ta voix consolé.
Reste là... De ce cœur, que tant d'amour enflamme,
Malvina, de tout temps, n'as-tu pas été l'âme?

Je ne veux plus mourir... Arbitre de mon sort,
La vie est près de toi; loin de toi c'est la mort...
Oh ! ne me quitte plus...

MALVINA.

Que je perde la vie
Si je conçus jamais cette coupable envie.

OSCAR.

Où suis-je ? en ces forêts pourquoi m'a-t-on conduit ?
Ne me trompé-je pas ? Dans ces bois... cette nuit...
Auprès de ce tombeau... Je crois sortir d'un songe !

GAUL.

D'un songe est né le trouble où ton âme se plonge.

OSCAR.

Le crois-tu ?

MALVINA.

Tu ne peux en douter.

OSCAR.

Je le sens,
Cet effroyable songe a troublé tous mes sens :
D'une horreur que jamais je n'avais ressentie,
Il épouvante encor mon âme anéantie.
Des cris... des pleurs... du sang !... Non, la réalité
N'eût jamais à ce point porté l'atrocité !
D'un tel forfait Oscar ne fut jamais capable.
Oh ! si j'eusse veillé, que je serais coupable [15] !
Je dormais ! je dormais !... Et Dermide ?...

GAUL.

Son sort

Ne t'est pas inconnu?

OSCAR.

Dermide n'est pas mort?

GAUL.

As-tu donc oublié qu'un funeste naufrage
L'engloutit à l'aspect du paternel rivage?
Que soumis au dernier, au plus cher de ses vœux,
Prêt à former ici d'indissolubles nœuds,
Tu viens au faible enfant dont tu chéris la mère
Promettre et la tendresse et les secours d'un père?

MALVINA.

Crains-tu de contracter ces doux engagements?

OSCAR.

Qui? moi!

GAUL.

Le barde vient recevoir vos serments.

OSCAR.

Quels serments?

GAUL.

Écoutez.

SCÈNE III.

MALVINA, GAUL, OSCAR, LE BARDE, SUITE.

LE BARDE.

Oscar, un triste père,

Un malheureux enfant, une plaintive mère,
Implorent ta vertu d'une commune voix :
Hâte-toi de finir les malheurs de tous trois.
L'attente émeut déjà ces funèbres bocages;
Les ombres des héros, penchés sur leurs nuages,
L'ombre de ton ami, de ce serment fatal
A ton impatience a donné le signal.
Jure...

OSCAR.

Le voyez-vous, c'est lui qui me l'arrache,
Ce fantôme importun qui sur mes pas s'attache;
D'abord mon bienfaiteur, et bientôt mon bourreau :
Pour la reconquérir il sort de son tombeau.

MALVINA.

Oscar!

LE BARDE.

De tes devoirs, Oscar, qu'il te souvienne.
A sa tremblante main que j'unisse la tienne.

OSCAR.

Arrête : elle est sanglante!

LE BARDE.

Eh! d'où vient tant d'effroi?

OSCAR.

Le spectre menaçant se place entre elle et moi.
Où fuir?...

SCÈNE IV.

MALVINA, GAUL, OSCAR, LE BARDE, CARRIL, FILLAN.

CARRIL.

Vengeance! Amis, si la pitié vous guide,
Vous la devez au sang du malheureux Dermide;
Vous la devez aux pleurs du fils infortuné
Dont le père, en ces bois, vient d'être assassiné.

MALVINA. (Elle tombe dans l'accablement.)

Mon époux! mon enfant!

CARRIL.

La douleur te dévore,
Oscar!

GAUL.

Quel assassin l'a frappé?

CARRIL.

Je l'ignore.
Dermide en combattant reçut le coup fatal,
Et m'a toujours caché le nom de son rival.
Mais ce fer, encor teint du sang de la victime,
Indique assez quel bras a consommé le crime.

OSCAR.

Ce fer où donc est-il?

CARRIL.

Le voilà.

OSCAR.

C'est le mien!

MALVINA, revenant à elle.

Dermide est mort! O toi, mon espoir, mon soutien!
Toi, dont le bras se fût armé pour sa défense,
Cher Oscar, sois chargé du soin de sa vengeance.
Promets à sa grande ombre, à son fils, à ton fils,
Le sang du plus cruel de tous nos ennemis.
Oui, voilà ton enfant. Et toi, mon fils...

FILLAN, envisageant Oscar.

Ma mère,
Fuyons!

MALVINA.

Voilà ton père.

FILLAN.

Il a tué mon père!

OSCAR.

Il dit vrai. Vous doutez? je ne doute pas moins :
Mais comment démentir ces accablants témoins,
Ce fer sanglant, ee cœur dont le secret murmure
S'unit, pour m'accuser, au cri de la nature?
Meurtre affreux! meurtre impie! et quand l'ai-je commis?
Comment ai-je égorgé le meilleur des amis?...
Malheureux! j'implorais, dans ma fureur extrême,
La mort, qu'à ma fureur il demandait lui-même!
Mais de tant d'héroïsme ai-je osé le punir?
J'en ai le sentiment et non le souvenir.
Amour, tyran d'Oscar, qui te hait et s'abhorre,

D'Oscar qu'au désespoir tu disputes encore ;
Ces forfaits sont les tiens. De moi-même effrayé,
A l'amour exécrable ainsi qu'à l'amitié,
Accablé du retour d'une raison stérile,
Où fuir? dans le tombeau... c'est mon unique asile.

(Il se frappe.)

GAUL.

Qu'as-tu fait?

OSCAR.

Doux objet du plus funeste amour,
Je te perds, Malvina, mais non pas sans retour.
Plus heureux dans la mort, les voûtes étoilées
Réuniront un jour nos ombres consolées.
A mon sort, à présent, on peut donner des pleurs :
Ce qu'on refuse au crime, on l'accorde aux malheurs.
Déjà je vois Dermide à mon retour sourire ;
Je vais le joindre... Adieu... songe à ton fils : j'expire.

FIN D'OSCAR.

VARIANTES D'OSCAR.

Le CINQUIÈME ACTE qu'on trouvera dans ces variantes n'eut pas de succès à la première représentation. L'intérêt expire, en effet, avec Dermide, dont la mort est annoncée dès le commencement de cet acte. Je ne crois pas que cet acte doive reparaître sur la scène; mais, comme il contient des détails que le public avait applaudis, j'ai cru que l'on ne me saurait pas mauvais gré de le livrer à l'impression.

VARIANTES D'OSCAR.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

Au moment où l'enfant s'endort sur le tombeau.

DERMIDE.

Pauvre enfant!... il s'endort!
Un même lit unir le sommeil et la mort!
(**Montrant l'enfant.**)
Là-dessus le repos:
(**Montrant le tombeau.**)
là le repos encore!
Partout! hors dans ce cœur que le chagrin dévore;
Ce cœur, qui vainement s'épuise à terrasser
Le malheur, qu'il sait vaincre et qu'il ne peut lasser.
Carril ne revient pas!... Toujours plus incertaine,
Dans le vague avenir ma raison se promène.

Le bruit de mon trépas à Selma parvenu,
Pour m'en fermer l'accès m'aurait-il prévenu?
Si celui qui me croit victime du naufrage,
Si le barde, avant moi jeté sur ce rivage...
Mais non; depuis l'instant qu'à la mort échappé,
J'ai franchi de l'Arven le sommet escarpé,
Trois fois l'astre du jour, remplissant sa carrière,
A l'univers à peine a rendu la lumière.
De peu d'instants le barde aurait pu précéder
Mon retour, que mon fils pouvait seul retarder.
N'en doutons plus, après de si longues misères
Je vais enfin revoir le palais de mes pères!
Je vais enfin presser sur mon cœur attendri
Mon enfant, mon épouse, et le plus tendre ami!
Et toi, dans ce retour, dont je jouis d'avance,
Oscar, tu vas aussi trouver ta récompense :
Et quel plus digne prix de ces soins généreux
Qui, malgré les destins, m'ont forcé d'être heureux!
Carril ne revient pas!... Dans sa marche tremblante,
La courrière des nuits s'avance encor moins lente
Que ce vieillard courbé sous le fardeau des ans :
Du malheur qui s'enfuit que les pas sont pesants!
On gémit... c'est Carril!... c'est mon fils qui s'éveille!...
C'est l'aquilon plaintif qui trompe mon oreille!
Que dis-je! écoutons bien... j'entends encor du bruit!...
Carril! Carril! Eh, non! c'est l'oiseau de la nuit,
Qui, venant m'effrayer d'un sinistre présage,
De son aile, en fuyant, fait frémir le feuillage...
Doux espoir, à mon cœur conserve ton appui!
Le bruit renaît!... Carril!... Ce n'est pas encor lui!

On s'avance pourtant vers ces retraites sombres !
Dans la nuit, des héros n'y voit-on pas les ombres,
Abandonnant des airs les palais éternels,
De leur prochain trépas avertir les mortels ?
Eh bien ! qu'annonces-tu, fantôme illustre?... approche !...
A la crainte étranger, aussi bien qu'au reproche,
Je t'attends : parle donc, quel est ton nom ?

ACTE CINQUIÈME,

TEL QU'IL A PARU A LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION.

Le théâtre représente un palais.

SCÈNE I.

GAUL; OSCAR, dans l'abattement.

GAUL.

Reconnais-moi; reprends ta force et ta raison,
Mon ami!

OSCAR.

Garde-toi de prononcer ce nom :
Il assassine!

GAUL.

Oscar peut-il me méconnaître?

OSCAR.

C'est toi!... pardonne, ami, je te surprends peut-être;
Mais en vain je voudrais rappeler le passé,
De ma mémoire éteinte il est presque effacé :

Le présent m'offre à peine une incertaine image;
Je n'entends, je ne vois qu'à travers un nuage.
Aide-moi. Dans ces bois qui donc m'avait conduit?

GAUL.

Je t'y trouvai dormant au déclin de la nuit,
Non pas de ce sommeil rafraîchissant, paisible;
Tu dormais, malheureux! mais d'un sommeil terrible;
D'un songe avec effort repoussant le fardeau,
Tel qu'un mort qui voudrait soulever son tombeau.

OSCAR.

Tu l'as dit : en effet, je crois sortir d'un songe.

GAUL.

D'un songe est né le trouble où ton âme se plonge.

OSCAR.

Dans le délire affreux dont j'étais oppressé,
Qu'ai-je fait?... qu'ai-je dit?... que s'est-il donc passé?
D'une horreur que jamais je n'avais ressentie,
Il épouvante encor mon âme anéantie.
Des cris... des pleurs... du sang!... Non, la réalité
N'eût jamais à ce point porté l'atrocité!
D'un tel forfait Oscar ne fut jamais capable.
Oh! si j'eusse veillé, que je serais coupable!
Je dormais!... je dormais!... Et Dermide?...

GAUL.

Son sort...
Combien tu vas gémir!...

OSCAR.

Quoi! Dermide...?

GAUL.

Il est mort.

OSCAR.

Mort!...

GAUL.

Oui. Je te cherchais dans les détours sans nombre
Qui traversent nos bois, dont le jour chassait l'ombre,
Quand, appelé soudain par d'effroyables cris,
J'accours : entre Carril et son malheureux fils,
Je reconnais Dermide, à son heure dernière,
De son généreux sang inondant la poussière;
Et, quand il expirait, son bras inanimé
Du glaive meurtrier était encore armé.

OSCAR.

Mort!

GAUL.

Par ses propres coups.

OSCAR.

Ami, quoi, c'est sa rage
Qui termina ses jours qu'épargna le naufrage!

GAUL.

De cet affreux tableau détourne ton regard.

OSCAR.

Quoi! dans son cœur lui-même enfonça le poignard!

GAUL.

Rappelle à ton secours ta raison tout entière.

OSCAR.

Ah! pourquoi recouvrer cette affreuse lumière!

GAUL.

Ainsi que tes regrets, tes cris sont superflus.

OSCAR.

Je le sais, et pour moi c'est un malheur de plus.

GAUL.

Tu peux compter encor sur un ami fidèle.

OSCAR.

J'y compte : et je rends grâce à ton généreux zèle,
A tes soins empressés, au secourable bras
Qui jusqu'en ce palais a soutenu mes pas.

GAUL.

N'en parle plus, Oscar; qu'ai-je fait que te rendre
Ce que de la pitié tout homme a droit d'attendre?
J'en eusse envers un autre agi comme envers toi :
Tout malheureux, Oscar, est un ami pour moi.

OSCAR.

Je te suis donc bien cher?

GAUL.

Ah! crois-moi, si ma vie
Peut te rendre la paix que ce jour t'a ravie,
Tout mon sang est à toi.

OSCAR.

Je te crois sans effort :
Mourir pour un ami n'est pas un triste sort;
Mais lui survivre!

GAUL.

Oscar, dans ma tendresse extrême,
Je te sacrifirais jusqu'à mon bonheur même.

OSCAR.

Hélas! Dermide aussi me tenait ces discours!

GAUL.

De Dermide pourquoi t'entretenir toujours?

OSCAR.

Tu connais l'amitié, Gaul, et tu le demandes!

GAUL.

La raison...

OSCAR.

Qu'à jamais des pertes assez grandes
Te laissent ignorer qu'il est un désespoir
Sur qui la raison même use en vain son pouvoir.
Affreuse expérience, et par moi commencée!
Le puis-je séparer de ma triste pensée,
Le souvenir de l'être à mon être arraché?
A l'univers entier n'est-il pas attaché?
Est-il un seul objet dans toute la nature
Qui de ce cœur saignant ne creuse la blessure?
De tout ce qu'il aima je suis environné;
Aux lieux où je gémis naquit l'infortuné;
Ce palais fut témoin des jeux de notre enfance;
La forêt, des plaisirs de notre adolescence;
Dans les lieux où je vais, aux lieux d'où je revien,
Son pas fidèle encore est tracé près du mien;
Je n'en puis faire un seul, en ce séjour d'alarmes,
Qui, sur mes yeux en pleurs, n'appelle d'autres larmes.
Tout parle à ma douleur! Nos remparts, nos déserts,
Les rochers de l'Arven, les rivages des mers,
Ces tombeaux redoutés, ce funèbre bocage,
Tout se peuple à mes yeux d'une sanglante image!
Et quand pour fuir Dermide, épars dans ces climats,
J'irais chercher un ciel qui ne le connût pas,
Retrouverais-je moins, aux bornes de la terre,
Et l'air que je respire, et le jour qui m'éclaire?
Cet air que mon ami ne doit plus respirer,
Ce jour qui désormais ne pourra l'éclairer!

GAUL.

Ta douleur me déchire.

OSCAR.

Ah ! Dermide, Dermide !

Et tu crois, mon ami, que sa main homicide...

GAUL.

Je te l'ai déjà dit : l'infortuné toujours
Assurait que lui seul disposa de ses jours.

OSCAR.

Il l'assurait?

GAUL.

Carril nous rend ce témoignage.

OSCAR.

Je vois trop quel motif égara son courage!

GAUL.

Plus que jamais pourquoi ton front s'obscurcit-il ?

OSCAR.

Mon ami!

GAUL.

Que veux-tu ?

OSCAR.

Je voudrais voir Carril.

GAUL.

A ta douleur, déjà si profonde, si forte,
Il ne peut qu'ajouter par son aspect...

OSCAR.

N'importe?

Je voudrais voir Carril...

GAUL.

Je cours te le chercher.

OSCAR.

Qu'on empêche surtout Malvina d'approcher.

SCÈNE II.

OSCAR.

Je ne la verrai plus : dans mon malheur extrême
Je dois la craindre autant que je me crains moi-même.
Dermide à son destin n'a donc pas échappé?
Oui, c'est moi, par son bras, c'est moi qui l'ai frappé :
Dans son cœur, accablé de ma douleur affreuse,
J'ai plongé le poignard par sa main généreuse.
Digne ami, tu voulais, une seconde fois,
Au bonheur, en mourant, me céder tous tes droits.
Ta pitié fut plus loin que n'eût été ma rage;
Et je recueillerais ce sanglant héritage!
Et l'amour... vœux cruels autant que superflus!
Malvina! Malvina! je ne te verrai plus.
Oui, je dois, oui, je veux épargner à ta vue
Ce juste sentiment, cette horreur imprévue,
Cette invincible horreur qu'à l'univers entier
Inspira de tout temps l'aspect d'un meurtrier.
Je le suis à demi!... Si ce bras moins timide,
Presque levé déjà sur le sein de Dermide;
Si ce fer que ma main... ce fer... où donc est-il?
Qu'en ai-je fait?... On vient...

NOTES ET REMARQUES

SUR

LA TRAGÉDIE D'OSCAR.

[1] PAGE 228.

Les princes ne se brouillent pas tous avec les dispensateurs de l'immortalité.

Cela est généralement vrai, même pour les tyrans : Octave protégeait Virgile, Charles IX caressait Ronsard, Robespierre lui-même ménageait Lebrun. Cependant Néron a fait périr Lucain, Domitien a exilé Juvénal; et ces princes ne sont pas les seuls persécuteurs que les poëtes aient rencontrés sur le trône : il n'y a pas de règle sans exception.

[2] PAGE 228.

Macpherson les écrivit le premier sous la dictée des pâtres.

L'authenticité des poésies d'Ossian est depuis long-temps pour les littérateurs le sujet d'une contestation interminable. Nous pensons que la vérité se trouve entre les deux opinions : Macpherson n'a ni tout copié, ni tout inventé; mais quelque modification qu'il ait fait subir à ces poëmes, sauvages comme

les contrées qui les ont inspirés, on est forcé d'y reconnaître un caractère qui ne peut appartenir ni à une littérature faite, ni à un peuple parfaitement civilisé. Le nombre des idées, comme celui des images, y est extrêmement restreint; garantie, à ce qu'il nous semble, de la véracité de Macpherson. S'il eût été l'auteur de ces poëmes, eût-il pu se renfermer constamment dans un cercle aussi étroit, et ne pas donner malgré lui quelques indices de l'époque à laquelle il aurait conçu cette singulière imposture? Cette remarque ne serait sans doute que la base d'une présomption si elle ne portait que sur un seul poëme; mais ne devient-elle pas preuve concluante quand elle est fondée sur l'examen de tant de morceaux différents?

3 PAGE 228.

Emprisonne dans les vapeurs des marais les ombres des méchants et des lâches.

« Dans la vallée solitaire croupit l'âme du lâche; les années « s'écoulent, les saisons se succèdent, il reste toujours inconnu: « la mort vient abattre sa tête blanchie par les années, alors « son ombre est roulée par les vapeurs des plaines maréca- « geuses; jamais on ne la voit s'élever sur les collines où rè- « gnent les vents. » (OSSIAN, *Témora*, chant IV.)

(Voir aussi dans les poésies d'Ossian la première note du chant VII de *Témora*.)

4 PAGE 230.

Méhul.

Un des premiers musiciens de cette époque; homme doué

d'un grand génie, d'un noble caractère, et de toutes les qualités qui concilient à celui qui les possède, l'amitié, l'estime, l'admiration même de ses contemporains. Il vient de mourir dans la force de l'âge. Il était tendrement aimé de l'auteur d'*Oscar*, qui, du fond de l'exil et presque de la captivité, a compté parmi ses jours les plus malheureux celui où il a appris cette perte irréparable.

[5] PAGE 233.

Le bouclier reçoit ce trait, etc.

Il peut paraître assez singulier qu'Oscar, caché derrière le bouclier qui devait le garantir de l'atteinte du trait, en ait été percé; ce passage est néanmoins conforme à l'original. Voici le texte: « Elle part. Oscar va se cacher derrière le bouclier; la « flèche de la belle vole, et perce le sein de son amant. » (OSSIAN, *Mort d'Oscar.*)

[6] PAGE 238.

Pour toi Leg...

Legouvé, un des poëtes tragiques les plus distingués de l'époque de la révolution : son plus grand succès date du temps de la terreur, pendant laquelle il a écrit sans avoir écrit pour elle. *Épicharis* et la *Mort d'Abel* sont celles de ses pièces que le public a reçues avec le plus de faveur. Un style facile et noble, une versification élégante et harmonieuse, caractérisent le talent de cet auteur, qui n'a jamais éprouvé de revers, et, ce qui vaut mieux, n'en a jamais mérité.

Indépendamment de ses ouvrages de théâtre, il a composé plusieurs poëmes pleins de grâce et de sensibilité.

Legouvé était doux, indulgent, et du commerce le plus facile. Il est mort en 1811, à quarante-six ans, à la suite d'une longue maladie, qui n'avait pas moins altéré en lui le moral que le physique.

7 PAGE 238.

Pour toi, M...t

Maret, duc de *Bassano*. Sa liaison avec l'auteur d'*Oscar* date de leur première jeunesse; ni les différences d'opinions, ni les différences de conditions, n'ont pu l'altérer. La plus parfaite conformité a été établie depuis entre eux sous ces deux rapports: ils ont été proscrits ensemble.

8 PAGE 238.

Pour toi, mon cher M...l

Méhul. Voyez la note 4.

9 PAGE 239.

J'écris aussi pour toi, mon bon L. N...r

Le Noir. Nous n'ajouterons qu'un trait à ce que l'auteur d'*Oscar* en dit: la fortune lui fut moins fidèle que ses amis, et il leur est plus fidèle que la fortune.

[10] PAGE 239.

Mère d'une famille qui est devenue la mienne.

L'auteur, qui a épousé une demoiselle de *Boneuil*, veut sans doute parler ici de madame *de Latour*, femme non moins recommandable par l'excellence de son cœur que par la supériorité de son esprit et l'élévation de ses sentiments. Madame *de Latour* recueillit, en 1792, la famille de *Boneuil*, proscrite pour la cause des Bourbons; en 1817, deux de ces dames partageaient la proscription de leurs maris : madame *de Latour* les consolait dans l'exil.

[11] PAGE 240.

La vallée d'Émile...

Nom que portait, à l'époque où fut fait cet ouvrage, la belle vallée qui avant et après s'est appelée vallée de Montmorency. Le nom qu'elle a repris ne la dédommage peut-être pas de celui qu'elle a perdu.

[12] PAGE 245.

Les dogues gémissants, en hurlements funèbres,
Appellent-ils leur maître, errant dans les ténèbres?

Cette opinion n'est pas particulière aux Calédoniens; elle nous semble même assez fondée sur des affections naturelles, assez justifiée par des faits, pour ne pas être appelée préjugé. Elle se reproduit souvent dans les poëmes d'Ossian, où la destinée de ces animaux est constamment liée à celles des

héros, comme on en peut juger par les fragments suivants:

(Je n'entends ni la voix d'*Argon*, ni la voix de *Ruro*.) « Enfin « parut leur chien fidèle, le bondissant et léger *Runaro;* il « entre dans mon palais, il pousse des hurlements doulou- « reux; sans cesse il tournait ses regards vers le lieu funeste « où ses deux maîtres étaient gisants : nous le suivîmes; nous « les trouvâmes, et nous les ensevelîmes auprès de cette fon- « taine. » (Ossian, *Guerre d'Inistona.*)

« Du sein du lac, lentement s'élève une épaisse vapeur; elle « prend la figure d'un vieillard... Fingal fut le seul qui aper- « çut le spectre terrible; il prévit aussitôt la mort de ses « guerriers.... Les dogues immobiles poussent d'affreux hur- « lements. » (Id., *Carthon,* poëme.)

« Il arrive à la caverne où reposait le corps de *Fillan.* Près « de là, sur le gazon, reposait le fidèle *Branno.* Il n'avait point « trouvé son jeune maître sur la colline de Mora; guidé par le « vent, il avait suivi ses traces; il croyait que le jeune chasseur « était endormi: il était couché sur son bouclier. Nulle ha- « leine de vent ne soufflait dans la plaine qui ne fût connue de « *Branno.* A la vue de ce dogue fidèle couché sur les débris « du bouclier, la tristesse s'empara de l'âme de Cathmore; « il réfléchit sur le sort des guerriers : *ils ravagent et passent « comme les torrents.* » (Id., *Témora,* chant IV.)

13 PAGE 254.

Oscar! toujours Oscar!

Ce mouvement a toujours produit un grand effet. Nous le

croirions imité du passage qu'on va lire, si la tragédie d'*Hector*, de laquelle ce passage est extrait, n'avait été faite douze ou quinze ans après celle d'*Oscar :*

« Mon père est égorgé, c'est *par la main d'Achille !*
« Au sein de Thèbe en feu, de Thèbe, heureux séjour,
« Où mes premiers regards ont essayé le jour,
« Ma mère, qui régnait sur cette immense ville,
« Se voit charger de fers, c'est *par la main d'Achille !*
« Sur les tranquilles bords où paissaient leurs troupeaux
« Mes frères désarmés se livraient au repos ;
« Surpris, la résistance, hélas ! fut inutile.
« Tous sont massacrés, tous !... c'est *par la main d'Achille !*
« *Toujours Achille !...* »

HECTOR, acte V, scène I.

14 PAGE 297.

En bouillonnant, sens-tu comme il s'y précipite
Ce sang, qui court puiser dans ce cœur allumé
Ces torrents embrasés dont je suis consumé ?

Nous nous rappelons que, lors de la nouveauté de l'ouvrage, un journaliste reprocha à l'auteur d'avoir fait un anachronisme dans ces vers, où il voyait un résumé du système d'Harvey sur la circulation du sang. Il est vrai que cette découverte, faite sous Jacques Ier, est tant soit peu postérieure à l'époque où régnait Fingal ; mais nous ne croyons pas que l'auteur ait songé à y faire allusion, et que son intention ait été de placer là une démonstration de physiologie.

15 PAGE 307.

Oh! si j'eusse veillé, que je serais coupable !
Je dormais ! je dormais !...

On n'a pas une idée précise du talent de Talma quand on ne lui a pas entendu réciter ces vers-là.

SCIPION,

CONSUL,

DRAME HÉROÏQUE EN UN ACTE,

REPRÉSENTÉ PAR LES ÉLÈVES DU PRYTANÉE DE SAINT-CYR,
DANS LE MOIS DE FRUCTIDOR AN 12 (AOUT 1804).

Vir memorabilis.

TIT. LIV., lib. XXXVIII, cap. XXXIII.

AVERTISSEMENT.

Cette pièce, qui n'est pas de circonstance, a cependant été composée pour une circonstance bien célèbre.

En 1804, d'immenses préparatifs se faisaient sur toutes les côtes de France : des flottilles se construisaient de toutes parts, des flottes s'équipaient dans tous les ports; et l'armée, réunie à Boulogne, n'attendait que le signal pour s'embarquer.

Il n'était question que de la descente en Angleterre. Que ce fût, de la part du gouvernement, une intention réelle ou feinte, il n'en chercha pas moins à tourner l'attention publique vers cet unique objet.

Quantité d'écrivains prirent la plume : la possibilité de la réussite fut non seulement discutée, mais démontrée. Mais les écrits ne sont pas lus même de tous les gens qui savent lire : le théâtre seul donne en pareil cas les moyens de communiquer avec les paresseux et les ignorants.

Aussi eut-on recours au théâtre: les auteurs dramatiques furent mis en réquisition; on demanda des pièces aux uns, on en commanda aux autres. Le Vaudeville, qui est toujours prêt, brocha à la hâte *la Tapisserie de la reine Mathilde;* et le Théâtre Français représenta *Guillaume le Conquérant,* ouvrage d'un homme d'un grand talent.

L'auteur de *Marius* avait été invité aussi à travailler pour le même objet. N'eût-il pas été attaché au gouvernement, il aimait trop son pays pour se refuser à la complaisance qu'on attendait de son patriotisme.

Il s'appliqua toutefois à faire un ouvrage qui, convenable à la circonstance, eût une valeur et un intérêt indépendants d'elle.

C'est dans ce but que, se bornant à discuter la possibilité de l'entreprise, et en faire présager le succès sans l'annoncer, il a choisi dans l'histoire de Rome une situation analogue à celle où se trouvait la France, et dont Rome est sortie par des moyens analogues à ceux que la France voulait employer.

Rien de plus convenable à cet effet que la discussion qui eut lieu dans le sénat romain lorsque Scipion proposa de transporter la guerre sur le territoire de Carthage. Cette discussion est un véritable drame dans Tite-Live. Aussi le poëte, en lui donnant une forme théâtrale, a-t-il conservé autant qu'il a pu les mouvements de l'historien.

Un autre motif encore lui a fait adopter ce sujet : il lui donnait occasion d'esquisser quelques grands caractères, tels que ceux de Fabius, du vieux Caton, de Paul-Émile et du plus grand des Scipions.

Ce drame est intitulé *héroïque;* on n'y voit en effet que des héros. Semblables aux dieux d'Homère, ces héros ne sont pas étrangers aux passions humaines; par cela même, ils n'en sont que plus dramatiques.

L'acte de SCIPION est une galerie de portraits historiques, tel que le cinquième acte de *Rome sauvée,* où Voltaire s'est complu à crayonner la physionomie des plus célèbres contemporains de Cicéron. Mais *Rome sauvée* est une tragédie, et *Scipion* n'est qu'un acte; mais *Rome sauvée* est un ouvrage achevé, et *Scipion* n'est qu'une étude.

Ce drame reçu au Théâtre Français n'y a pas été joué. Les événements, qui avaient marché plus vite que la plume de l'auteur, ne l'ont pas permis.

D'après le désir d'un ministre, *Scipion* fut néanmoins représenté à la distribution des prix de Saint-Cyr, par les élèves de ce prytanée, qui a fourni tant de sujets brillants aux lettres, aux sciences, à l'armée, ainsi qu'à toutes les branches de l'administration. Le rôle de Scipion fut joué avec un talent extraordinaire par M. Pierre Lebrun, à qui ses tragédies d'*Ulysse* et de *Marie-Stuart* ont assuré depuis un rang si élevé parmi les auteurs dramatiques de cette époque.

Épître dédicatoire

à

M. P. Lebrun,

homme de lettres.

Mon jeune ami,

Je vous dédie Scipion. *Ne vous en étonnez pas : ce tribut d'estime et de reconnaissance vous est dû à plus d'un titre.*

N'est-ce pas vous qui avez appelé sur cet ouvrage l'intérêt qu'on vous portait ? N'est-ce pas vous qui l'avez fait applaudir au prytanée de Saint-Cyr, *lorsque, dans une de ces solennités qui pour vous furent toujours des triomphes, vous avez représenté si noble-*

ment le jeune vainqueur d'Annibal? Mes vers, dans votre bouche, obtinrent la même faveur que les vôtres ce jour-là, où vous vous annonciez déjà ce que vous êtes, où vous préludiez à de grands succès.

Vous en avez mérité un, dès votre début; vous en obtiendrez de plus éclatants encore. La tragédie d'Ulysse est garant de ce qu'on peut attendre de vous. Mais ce qui m'en est un garant plus certain, c'est l'heureux assemblage des nobles qualités qui vous distinguent; c'est cette alliance, en tous les temps si rare, d'un beau caractère et d'un beau talent.

Je vous souhaite tout le bonheur qui me manque.

Votre ami,

Arnault.

DU FOND DE MON EXIL, LE 20 SEPTEMBRE 1817.

PERSONNAGES.

P. SCIPION.
FABIUS MAXIMUS.
CATON L'ANCIEN.
PAUL-ÉMILE.
CÉCILIUS, consul.
UN ÉDILE.
SÉNATEURS.

La scène est à Rome.

SCIPION

CONSUL.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente une vaste salle. Dans le fond, deux chaises curules sont préparées pour les consuls. Des deux côtés sont des gradins disposés pour les sénateurs.

CATON, FABIUS, PAUL-ÉMILE.

FABIUS.

Oui, Caton, loin des cris qui pourraient le troubler,
Le sénat en ces lieux a voulu s'assembler,
Près de l'autel de Mars, sous de plus saints auspices.
Dites-moi cependant ce que font les comices;
De ses consuls enfin le peuple a-t-il fait choix?

CATON.

Déjà l'heureux Crassus a réuni les voix.

FABIUS.

Mais qui doit avec lui monter au rang suprême?
Est-ce Valérius, Paul-Émile, ou vous-même?

CATON.

Je l'ignore. Ce choix, s'il est déjà formé,
Dans l'urne, Fabius, est encore enfermé.
Le trouble est au forum; jamais plus d'inconstance
N'avait du peuple encor signalé la puissance;
Jamais, avant ce jour, entre tant de partis,
On n'avait vu flotter son suffrage indécis.
Las enfin des débats que la lenteur entraîne,
Il fixait sa faveur trop long-temps incertaine;
Au choix de Paul-Émile on allait s'accorder,
Sans l'étrange incident qui vient tout retarder.
Scipion dans nos murs à l'instant même arrive.

FABIUS.

Scipion! Quoi, du Tage abandonnant la rive...

CATON.

Ne nous demandons pas quel intérêt si grand
Contraint ce proconsul à déserter son camp,
A retirer son bras à l'Espagne alarmée,
A franchir une mer de toutes parts fermée,
A braver, sur la foi de deux faibles vaisseaux,
Les flottes de Carthage et la fureur des eaux;
Cet intérêt, seigneur, en ce moment s'explique.
Vêtu de blanc, debout sur la place publique,
Croyant tout autre droit par les siens effacé,
Au rang des candidats Scipion s'est placé.

Tandis qu'aux plus petits affable, populaire,
Pour captiver la foule, il s'efforce à lui plaire,
Ses nombreux partisans, exaltant ses travaux,
Et ses anciens exploits, et ses projets nouveaux,
De cris tumultueux fatiguent les comices;
Demandent que, pour prix de tant d'heureux services,
On porte au consulat un si grand général,
Le seul qui puisse enfin nous venger d'Annibal.

FABIUS.

Je croyais l'avoir fait autant qu'on peut le faire,
Et qu'à nos intérêts il était nécessaire.
Nous venger d'Annibal! Ce trop fameux guerrier,
Renfermé dans son camp, ou plutôt prisonnier,
Et vaincu, sans combats, par sa détresse extrême,
Achève chaque jour de nous venger lui-même.
Quel que soit le projet sous lequel Scipion
Croit déguiser l'excès de son ambition,
Je n'en dirai pas moins que je ne puis entendre
Qu'aux pieds des plébéiens consentant à descendre,
Un fier patricien vienne solliciter
Le prix que ses exploits lui semblent mériter.
Ne pourrait-on penser, à voir la politique
Qu'il met à courtiser l'opinion publique,
Que lui-même a jugé ses droits insuffisants
Quand il s'est appuyé de tant de partisans?
Quoi qu'il en soit, croyez, modeste Paul-Émile,
Que son art imprudent à vous seul est utile;
Et qu'enfin ces faisceaux dont il est si jaloux,

Avant la fin du jour marcheront devant vous.

PAUL-ÉMILE.

L'avoûrai-je à mon tour? je ne saurais comprendre
En quoi l'ambition peut ici vous surprendre.
Quant à moi, Fabius, je ne puis y trouver
Qu'un désir que j'éprouve et suis fier d'éprouver.
Ainsi les Marcius, les Brutus, les Camilles [1],
Jaloux d'être plus grands, pour être plus utiles,
Auprès du peuple-roi dont ils étaient l'appui,
Sollicitaient l'honneur d'aller vaincre pour lui.
Quant à ce qui regarde Annibal et la guerre,
Est-il bien vrai, seigneur, que rien ne reste à faire?
Du péril, grâce à vous, le moment est passé;
Au fond de l'Italie Annibal est chassé :
Mais son camp, mais nos murs n'ont qu'un même rivage;
Mais Rome est près de lui plus encor que Carthage:
Et s'il doit quelque jour expier nos revers,
S'il doit se voir contraint à repasser les mers,
Quelle immortelle gloire attend le capitaine
Qui ferait oublier et Canne et Trasymène!
Ah! quand l'honneur d'atteindre à de si hauts exploits,
Du consulat, seigneur, est un des premiers droits,
On doit en être avide; oui, sans doute, on peut croire
Que briguer les faisceaux c'est briguer la victoire.
Écartons, j'y consens, tout imprudent guerrier
Qui, sans nom, prétendrait ravir un tel laurier;
Mais du grand Marcellus quand la trame est coupée,
Quand l'âge à Fabius fait déposer l'épée,

Leur honneur, leur orgueil serait-il offensé,
Si, digne d'achever ce qu'ils ont commencé,
Un vainqueur obtenait, pour prix de son courage,
Le droit de consommer la perte de Carthage?
Et de tous les Romains, pourrais-je le nier,
Seigneur, non pas le seul, mais du moins le premier
Qui doive être appelé par le commun suffrage,
Par le mien, par le vôtre, à finir votre ouvrage,
N'est-ce pas ce héros, ce même Scipion
Dont vous méconnaissez la noble ambition?
En qui donc plus qu'en lui se peut-il qu'on admire
Cet ascendant qui fonde ou relève un empire?
Et quel autre jamais fit chérir à l'état
Un meilleur citoyen dans un meilleur soldat?
De tant d'illustres faits sa vie est déjà pleine,
Que la gloire le tient pour un vieux capitaine:
Guerrier avant d'être homme, à l'âge où l'on apprend,
Adolescent à peine, il était déjà grand,
Et dans un jour de deuil trouvant un jour prospère,
En essayant son bras, il délivrait son père [2]:
Jamais près du péril a-t-il délibéré,
Et du salut public jamais désespéré [3]?
Dans les camps, aux conseils, les héros et les sages
S'étonnent de lui voir les vertus des deux âges.
Hardi pour concevoir, habile à préparer,
Il peut tout entreprendre, il sait tout réparer;
Et ne trouve de borne à sa gloire inouïe
Que celle de la force ou plutôt du génie.

Voilà ce qu'on en pense, et je ne conçois pas
Qu'on ait pu si long-temps prolonger les débats.
Le choix n'est pas à faire ; oui, s'il m'était propice,
J'y verrais la faveur et non pas la justice :
J'aime Rome avant tout ; et dans ce jour fatal
Je forme, malgré moi, des vœux pour mon rival.
Mais je l'aperçois.

SCÈNE II.

CATON, FABIUS, SCIPION, PAUL-ÉMILE.

FABIUS.

Rome, avec quelque surprise,
Voit un retour qu'enfin nul ordre n'autorise.
Sans un puissant motif, Scipion, je le crois,
Du peuple et du sénat eût moins blessé les droits :
Qu'il nous explique donc, sans tarder davantage,
Quel étrange intérêt le rend à ce rivage,
Aujourd'hui que, déjà de trop de soins troublé,
Pour le choix d'un consul le peuple est assemblé.

SCIPION.

Je sais dans Fabius respecter un grand homme,
Mais de mes actions je ne réponds qu'à Rome.
Un puissant intérêt m'occupe, j'en convien ;
Et c'est celui du monde encor plus que le mien.
Si le Tage est soumis, sur sa rive étrangère
Pour mon bras désormais s'il n'est plus rien à faire,

Et, bien plus, si j'apporte ici quelque dessein
Vraiment digne du peuple et du sénat romain,
Peut-être à l'indulgence ai-je droit de prétendre.
Mais le sénat s'avance, assemblé pour m'entendre;
Écoutez.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, CÉCILIUS, SÉNATEURS.

CÉCILIUS.

Scipion, vos redoutables mains
Ont dû venger les droits et l'honneur des Romains,
Et sous le premier joug dont elle était sortie,
Ramener pour jamais l'Espagne assujettie.
Et comme général, et comme magistrat,
Proconsul, aujourd'hui rendez compte au sénat:
Ses vœux sont-ils remplis?

SCIPION.

Que lui-même en décide.
Doublement indigné contre un peuple perfide,
Quand je promis à Rome, enhardi par son choix,
D'arracher l'Ibérie au joug carthaginois,
Ce cœur, qui gémissait de plus d'une blessure,
Non moins que le devoir écoutait la nature,
Et, dans les deux héros qu'on venait d'égorger,
J'avais mon oncle ensemble et mon père à venger[4].
Que vois-je en arrivant? trois chefs et trois armées

Bravant nos légions sous la tente enfermées,
Et l'empire de Rome, en ces heureux climats,
Réduit presque à l'enceinte où campaient nos soldats.
Bornant à des regrets leur douleur impuissante,
Ils pleuraient de leurs chefs la perte encor récente.
Romains, leur ai-je dit, nos succès, nos revers,
Tour à tour sont en droit d'étonner l'univers.
L'ennemi qui sourit à nos revers sur l'Èbre
Peut bientôt déplorer un malheur plus célèbre;
Marchons à cette ville où sont ses arsenaux,
Ses captifs, ses trésors, ses moissons, ses vaisseaux.
A sa promesse, amis, si Neptune est fidèle,
Carthagène est à nous, et l'Espagne avec elle.
Chacun marche, à ces mots, où son chef le conduit.
Lélius, de la mer, nous protège et nous suit.
Il attaque le port, nous sapons les murailles.
Placée en un moment au milieu des batailles,
Menaçante naguère, et tremblante à son tour,
La nouvelle Carthage est conquise en un jour[5].
L'Afrique cependant, inquiète, étonnée,
De voir un jour suffire aux exploits d'une année,
Veut nous faire attaquer par trois chefs à la fois;
Mais, sans pouvoir se joindre, ils sont vaincus tous trois.
Dès lors pour nous le sort en tous lieux se déclare:
La terreur sous nos lois fait rentrer le barbare;
Nos alliés, punis d'un perfide abandon,
Par d'utiles tributs achètent leur pardon.
D'un vainqueur irrité prévenant la poursuite,

L'un et l'autre Asdrubal se résout à la fuite[6];
Magon, plus malheureux, après un vain effort[7],
Dans les murs qu'il fonda n'ayant plus même un port,
Promène au gré des vents sa détresse et sa honte;
Cadix nous est ouverte, et les murs de Sagonte,
Où tant d'amis de Rome ont trouvé leurs tombeaux,
Sortent de leur ruine et vengés et plus beaux:
L'Espagne, d'Africains si long-temps surchargée,
Du dernier Africain se voit enfin purgée,
Sénat; et ses trois mers, entre leurs bords soumis,
N'offrent plus aux Romains que des peuples amis.
Chargeant donc du pouvoir une main aguerrie,
Avide et digne aussi de revoir ma patrie,
Je reviens, assuré de l'avoir satisfait,
Rendre compte à l'état de tout ce que j'ai fait.
Notre commun espoir n'a point été frivole:
Suspendons ces drapeaux aux murs du Capitole:
L'armée est aujourd'hui contente de ses dieux!
Et toi, peuple romain, si tu jettes les yeux
Sur ces trésors ravis à Carthage alarmée,
Tu dois être aujourd'hui content de ton armée.

CÉCILIUS.

Il l'est. Puis-je en douter aux transports que je vois?
Il l'est d'elle et de vous: il le dit par ma voix.
Rassemblé sous ces murs, il vous nomme, il s'écrie:
« Gloire au héros qui rend la gloire à la patrie! »

PAUL-ÉMILE.

Sénat, au juste honneur que le peuple lui rend

Ajoutons un honneur peut-être encor plus grand :
Décernons à cinq ans de travaux et de gloire
Le prix qu'obtint souvent une seule victoire ;
Ordonnons qu'un héros, offert à tous les yeux,
Triomphe au Capitole où l'attendent nos dieux.

FABIUS.

Qu'osez-vous proposer, imprudent Paul-Émile ?
Se fût-il acquitté d'un devoir moins facile,
Un simple proconsul, sans offenser les lois,
Jamais jusqu'au triomphe éleva-t-il ses droits ?
Ou jamais un consul, fût-il son plus grand homme,
Y peut-il aspirer s'il est entré dans Rome ?

PAUL-ÉMILE.

Les lois au bien public ont cédé quelquefois.

CATON.

Toujours le bien public est d'obéir aux lois.

SCIPION.

Tel est mon sentiment. Mais, de plus, je dois dire
Qu'un vain éclat n'est point le triomphe où j'aspire.
Je prétends davantage ; et si d'heureux travaux
M'ont à votre faveur créé des droits nouveaux,
Pères conscrits, mon cœur ne veut pour tout salaire
Qu'un devoir plus pénible et l'ordre de mieux faire.
J'en ai l'occasion dans le vaste dessein
Que cinq ans de silence ont mûri dans mon sein.
Vous le dois-je expliquer ?

CÉCILIUS.

Rome écoute.

SCIPION.

Carthage
Depuis plus de quinze ans dévaste ce rivage.
Sénat, vous rappeler les jours de nos revers,
Des Romains égorgés nos champs cinq fois couverts,
Trois consuls partageant le sort de leurs cohortes [8],
Et le camp d'Annibal assis devant vos portes,
C'est dans le même instant vous faire envisager
Ce qu'on peut craindre encore, et ce qu'il faut venger.
De plus d'un vrai Romain la constance héroïque
Triompha, je le sais, du héros de l'Afrique;
Mille fois Fabius, sans avoir combattu,
Sut l'empêcher de vaincre, et c'est l'avoir vaincu;
Marcellus, moins heureux, a fait aussi connaître,
Avant qu'il fût surpris, qu'Annibal pouvait l'être:
Et pourtant Annibal, sans amis, sans soutiens,
Comme par nos succès affaibli par les siens,
Tient encor son armée en Abruzze établie,
Et, toujours redoutable au fond de l'Italie,
De moment en moment y peut voir accourir
Les secours implorés pour la reconquérir.
Ah! qu'un sort différent désormais va l'attendre,
Si Rome à ma prière aujourd'hui veut se rendre!
Oui, sans renouveler d'inutiles efforts,
Voulez-vous le contraindre à fuir enfin nos bords?
Portons à notre tour dans les remparts qu'il aime
L'effroi qu'en nos remparts il a porté lui-même.
« Compagnons, disait-il à ses fiers Africains,

« C'est dans Rome qu'il faut attaquer les Romains. »
Faisons de ce conseil un plus heureux usage :
Que le Carthaginois soit vaincu dans Carthage.
Sénat, de cette guerre ordonnez-vous l'apprêt ?
Vaisseaux, armes, soldats, dans trois mois tout est prêt.
Marchons où la justice et l'honneur le commandent,
Où les peuples d'Afrique à grands cris nous demandent :
Vengeons-les, vengeons-nous de ce peuple sans foi,
Qui, d'un vil intérêt prenant toujours la loi,
Avare également, soit qu'il brave ou qu'il flatte,
Fait la paix en marchand, et la guerre en pirate.
Trop long-temps sur la mer ses vaisseaux ennemis
Usurpèrent les droits qui nous furent promis ;
Écrasons-le sur terre, écrasons-le sur l'onde,
Et dans Carthage après donnons la paix au monde.

PAUL-ÉMILE.

Scipion, sans chercher ce qu'on peut opposer
Au noble et vaste plan que tu viens d'exposer,
J'y souscris. Ton génie et m'entraîne et m'enflamme ;
J'admire en tes projets l'empreinte de ton âme.
Depuis le jour fameux où, recouvrant ses droits,
Rome a vu ses consuls succéder à ses rois,
Jamais rien de plus grand, jamais rien de plus juste,
Ne fut délibéré dans cette enceinte auguste.
Au décret du destin hâte-toi d'applaudir,
C'est peu de te venger, Rome, il veut t'agrandir.
Tremble, Carthage ; et nous, pour assurer ta chute,
Ordonnons que l'auteur du projet l'exécute.

CATON.

Oui, périsse Carthage[9]! un commun intérêt
Aux peuples indignés arrache cet arrêt.
C'est un arrêt du sort, si Rome y veut souscrire;
Et Rome y souscrira : tout doit le lui prescrire :
Et des périls passés le sanglant souvenir,
Et le pressentiment de sa gloire à venir,
Et l'insolent espoir d'une cité rivale,
Et de nos bords aux siens le trop court intervalle,
Tout lui fait un devoir d'attaquer, d'accabler
Un peuple assez puissant pour l'avoir fait trembler.
Oui, tel est le seul but où nous devons prétendre,
Le succès le plus beau que nous puissions attendre:
Romains, pour l'obtenir unissons nos efforts,
Prodiguons notre sang, épuisons nos trésors;
Je le veux : mais songeons qu'une telle entreprise
A de si jeunes mains ne peut être permise;
Que nos premiers succès donneront le signal
Qui doit dans ses foyers rappeler Annibal.
A quels bras croyez-vous qu'alors il soit possible
D'abattre sous ses murs ce héros plus terrible,
Si ce n'est point aux bras qui l'ont déjà vaincu?
Des rivaux d'Annibal un seul a survécu:
Romains, qu'est-il besoin d'en dire davantage?
Proclamons Fabius, et périsse Carthage!

FABIUS.

Je suis vieux. Quarante ans, dans les camps, au sénat,
J'ai servi tout ensemble et gouverné l'état;

Et peut-être au repos ai-je droit par mon âge:
Mais mon génie est jeune autant que mon courage;
Et du peuple romain quel que soit le décret,
S'il me nomme, il suffit; mon bras est encor prêt.
Mais comme le devoir qui défend à l'armée
L'examen d'une loi, dès lors qu'elle est formée,
De nos discussions en fait ici l'objet,
Tant que la même loi n'est encor qu'un projet,
Sans détour, Scipion, je dois, je veux vous dire
Ce que le bien public en ce moment m'inspire;
Et, dût-on même y voir un motif étranger,
D'un projet imprudent vous montrer le danger.
Qu'en Afrique, à vous croire, on porte le ravage;
Et bientôt Annibal, effrayé pour Carthage,
Accourant à la voix de ses concitoyens,
Aura quitté nos bords pour défendre les siens:
Il se peut, à nos vœux si d'abord tout succède,
Devant nos premiers coups si tout s'enfuit ou cède;
Mais après, pensez-vous que ces mêmes guerriers
Qui portèrent l'effroi jusque dans nos foyers,
Sourds à tant d'intérêts partout sacrés pour l'homme,
Feront moins pour leurs murs qu'ils n'ont fait contre Rome?
Sûrs de vous échapper tant qu'ils seront vaincus,
S'ils sont jamais vainqueurs, ils vous sauront perdus.
Où fuir? où rallier les débris d'une armée
Entre deux mers par l'onde et le sable enfermée?
Et si, par un malheur qu'il faut surtout prévoir,
Les destins dès l'abord trahissaient notre espoir;

Sur une plage encor de nos débris couverte,
Si, nouveau Régulus, vous trouviez votre perte;
Bien plus, pour renverser votre projet fatal,
S'il n'était pas besoin du secours d'Annibal,
Quel serait, dites-moi, le sort de l'Italie,
Le sort de Rome enfin, déjà trop affaiblie,
Et que notre imprudence à vous favoriser
Va d'or et de soldats tout-à-fait épuiser?...
Prévois ce jour fatal, sénat, prévois, et tremble!
C'est Cannes, c'est Trébie, et Trasymène ensemble.
A cet affreux signal, le féroce Africain
Reparaît sous nos murs, la vengeance à la main:
Qui pourra désormais l'arrêter à nos portes?
Des femmes, des enfants, impuissantes cohortes?
Des vieillards qui, lassés de survivre à leurs fils,
Revêtus de la pourpre, et dans l'ivoire assis,
Tendent déjà la tête au bras qui les immole?
O Scipion, veux-tu livrer le Capitole!
Veux-tu livrer l'enceinte où siégeaient tes aïeux,
Veux-tu livrer le temple où résident tes dieux!
Par tout ce qui t'est cher, et par tout ce qui t'aime,
Que ton projet périsse, abjuré par toi-même!
Que dis-je! à ces tableaux puisque vous résistez,
Dans vos vœux imprudents puisque vous persistez,
Au nom du bien public qui tous deux nous enflamme,
Faites, sans différer, l'aveu que je réclame:
Dans ses propres secrets initiez l'état;
Instruisez les consuls, apprenez au sénat

Comment, sans exposer et nos champs et nos villes,
Sans livrer au ravage et l'Espagne et les îles,
Sans tarir le trésor pour suffire aux travaux,
Sans vexer les sujets par des tributs nouveaux,
Trouvant et légions et flottes toutes prêtes,
Rome au-delà des mers peut tenter des conquêtes [10].

SCIPION.

En daignant le vouloir; en ne repoussant pas
Les peuples outragés qui nous tendent les bras;
En répondant aux cris de la terre opprimée
Qui nous demande un chef et nous offre une armée;
En comptant dès ce jour parmi nos alliés
Les souverains trahis, les rois humiliés,
Qui des tributs divers que produit leur rivage
Vont racheter des flots le trop long esclavage.
Oui, sénat, l'Espagnol, le Sarde, le Gaulois,
Massinisse et Syphax, te pressent par ma voix:
Oui, la moitié du monde ou t'accuse ou t'implore.
Que tardes-tu? pourquoi délibérer encore?
Pourquoi te refuser à tes destins nouveaux?
Tu crains de partager tes armes, tes vaisseaux,
De tarir le trésor, de livrer les frontières;
Ah! laisse et ton armée et ton épargne entières.
L'Ombrie à notre flotte a promis ses forêts,
La Toscane à nos mâts leurs voiles, leurs agrès,
L'Espagne à nos besoins tout l'or dont elle abonde,
Et la Corse à nos bras le fer, maître du monde.
Avec de tels appuis, sénat, l'événement

Peut-il trahir l'espoir de ton ressentiment?
Non; mais il va laisser notre gloire imparfaite,
Si Carthage à nos coups ne doit point sa défaite.
Eh! quoi donc, sans trahir tes autres intérêts,
Ne peux-tu prendre aussi ta part en ces succès?
Permets à l'indigent dont le fer de Carthage
Ravagea les moissons, dévasta l'héritage,
De porter sa vengeance à l'autre bord des mers,
De rendre à des brigands les maux qu'il a soufferts;
Permets aux orphelins qui couvrent l'Italie,
Des rives du Tésin aux plaines d'Apulie,
De remplir leurs devoirs de Romains et de fils,
De venger d'un seul coup leur sang et leur pays;
Permets au riche enfin, noblement tributaire,
De t'offrir de son or le secours volontaire;
Parle : et je vois partout les arsenaux s'ouvrir;
De vaisseaux inconnus tous les ports se couvrir;
Aux travaux de Neptune et de Mars occupée,
La jeunesse agiter et la rame et l'épée;
Les guerriers, à la fois matelots et soldats,
Sur les deux éléments défier les combats,
Tenter tous les chemins qui mènent à la gloire,
Et se multiplier pour saisir la victoire!
Quel obstacle peut rompre ou même retarder
Le cours de ce torrent prêt à se déborder?
Quel général, enfin, peut m'opposer l'Afrique?
Hannon? ne l'ai-je pas chassé de la Bétique?
Magon? tremblant encore, il fuit de mers en mers.

Asdrubal? trois fois l'Èbre attesta ses revers.
Non, non, quoi qu'on ait dit, si je puis les atteindre,
Le sort de Régulus pour moi n'est pas à craindre;
Et je connais assez et leur tête et leur bras
Pour assurer au moins qu'ils ne me vaincront pas.
Quant à cet Annibal de qui l'on nous menace,
Quel espoir peut encore écouter son audace?
N'est-ce pas fait de lui s'il reste sur nos bords?
Où seraient les appuis de ses derniers efforts?
Capoue est sous le joug, Tarente est désarmée;
Pour soi-même à son tour Carthage est alarmée;
Et jamais dans nos camps, sous des chefs plus heureux,
Nous n'avons réuni de soldats plus nombreux.
Et l'on peut lui prêter l'espérance frivole
De rapporter la flamme au pied du Capitole,
D'asseoir ses nouveaux camps autour de nos remparts!
Rassurons nos enfants, nos femmes, nos vieillards;
Loin d'attaquer, il faut qu'il songe à se défendre,
A s'éloigner, avant qu'on ait pu le surprendre:
A l'Italie en vain il voudrait s'attacher,
A l'Italie enfin je saurai l'arracher.
Oui, qu'en ses propres champs, sous ses propres murailles,
Prononce entre nous deux le destin des batailles.
Las de lui disputer sur ces bords désolés
Des remparts chancelants ou des murs écroulés,
Transportant les combats sur un autre rivage,
Que le prix du vainqueur soit désormais Carthage [11].

(Le sénat se lève et passe du côté de Scipion.)

CÉCILIUS.

Triomphe, ô Scipion! d'un commun mouvement
Le sénat tout entier passe à ton sentiment.

CATON.

Mais un point important reste encore à résoudre:
A quels bras les Romains remettront-ils la foudre?
Pères conscrits, avant que de vous séparer,
Sur cet objet encore il faut délibérer.

PAUL-ÉMILE.

Par les droits du génie et ceux de la victoire,
A Scipion, sans doute, appartient cette gloire.

SCIPION.

Pour ceux qui comptent moins les travaux que les ans,
Ma jeunesse a rendu ces droits insuffisants.
Mon âge!... et n'est-ce pas celui de ce grand homme
Qui dans ce jour encore est l'entretien de Rome,
Qui deviendra celui des siècles à venir?
Quand on vit sous ses pas les Alpes s'aplanir,
Au milieu des hivers, au-dessus de l'orage,
Les rochers s'entr'ouvrir pour lui faire un passage,
A ses pieds murmurer le Tibre ensanglanté,
Et devant ses regards fuir l'aigle épouvanté,
A son sixième lustre il atteignait à peine[12].
Quand moi-même à vos lois j'asservis Carthagène,
Quand un vaste pays vous revint par mes soins,
Sénateurs, je comptais un lustre encor de moins.
Sans délai toutefois que le sénat désigne
Celui qui de son choix lui paraît le plus digne;

Quant à moi, toujours prêt à marcher pour l'état,
Si ce n'est comme chef, je pars comme soldat.

CÉCILIUS.

Sénat, en tout ceci que le peuple nous guide :
Que sur son propre choix le nôtre se décide ;
Dans le nouveau consul qu'il aura proclamé
Voyons le général que nous aurons nommé.
Y consentez-vous ?

FABIUS.

Oui.

(Les sénateurs se lèvent en signe d'approbation.)

CÉCILIUS.

Mais je vois un édile.
Qu'annoncez-vous ?

CATON.

Que Rome a choisi Paul-Émile ?

L'ÉDILE.

Que le scrutin, d'accord avec l'opinion,
Pour consul aujourd'hui proclame Scipion.

CÉCILIUS.

Toi, qui de nos guerriers es déjà le modèle,
Monte au suprême rang où le peuple t'appelle ;
Où, parvenu si jeune, après tant de travaux,
Tu vas grandir encor par des exploits nouveaux.
D'un plus brillant destin ce moment est l'aurore :
Tu fis déjà beaucoup, tu feras plus encore.
O père du héros qui fonda nos remparts,
Dieu protecteur de Rome, ô Quirinus, ô Mars,

Protège le consul et sa vaste entreprise!
Que Neptune propice aussi le favorise!
Que d'un commun accord et les eaux et les airs
Respectent ses vaisseaux libérateurs des mers,
Et laissent au génie, à la force, au courage,
Le droit de décider entre Rome et Carthage!
Et vous, feux de Vesta, feux toujours allumés,
Consacrez d'un consul les vœux accoutumés!
O Scipion, le dieu qui nous sert de barrière,
Le dieu Terme jamais ne retourne en arrière [13]:
Si nos fiers ennemis, sous votre consulat,
Tentaient de repousser les bornes de l'état,
Dans son intégrité jurez de le défendre;
Jurez de le sauver.

SCIPION.

Je jure de l'étendre.

FIN DE SCIPION.

NOTES ET REMARQUES

SUR

LE DRAME DE SCIPION.

[1] PAGE 344.

Ainsi les Marcius, les Brutus, les Camilles...

On n'obtenait pas le consulat, du temps de la république, sans avoir sollicité les suffrages du peuple. L'épreuve fut dure pour l'orgueil de quelques patriciens, et particulièrement pour celui de C. Marcius, surnommé *Coriolan*. Les prétendants au consulat, comme aux autres magistratures, prenaient l'habit blanc (*vestis candida*) pour être remarqués : de là le nom de *candidat* et de *candidature*.

[2] PAGE 345.

En essayant son bras, il délivrait son père.

Scipion n'avait pas encore dix-huit ans quand il sauva Cornélius Scipion, son père, à la bataille du Tésin. Ce consul était enveloppé par les Carthaginois : écartant les ennemis à coups d'épée, son fils se fait jour jusqu'à lui, et, seul, le tire de danger, au moment où il allait être pris ou tué.

[3] PAGE 345.

Jamais près du péril a-t-il délibéré,
Et du salut public jamais désespéré?

Après la bataille de Cannes, le soir même qui suivit cette déplorable journée, Scipion s'était retiré dans une ville voisine qui tenait encore pour les Romains; il apprend que de jeunes guerriers appartenants comme lui aux premières maisons de Rome, rassemblés chez un certain Métellus, et désespérant du salut de la république, avaient formé le dessein de s'embarquer et d'abandonner l'Italie: saisi d'indignation et résolu de s'opposer, au péril même de sa vie, à l'exécution d'un si lâche complot, « Que ceux à qui le salut de Rome est cher me « suivent, » dit-il aux officiers qui se trouvaient autour de lui; puis se mettant à leur tête, quoiqu'il ne fût alors que simple tribun dans une légion, il va droit à la maison où se tenait le conseil; là, l'épée à la main, « Je jure, dit-il, que je n'a- « bandonnerai jamais la république, et que je ne souffrirai pas « qu'aucun de nos citoyens l'abandonne; » et s'adressant à Métellus, « Il faut que toi et ceux qui sont ici vous fassiez le même « serment, sinon je vous tue. » Cette menace, et peut-être encore plus l'exemple d'un si vrai patriotisme, eut son effet. Le serment fut prêté et gardé.

[4] PAGE 347.

J'avais mon oncle ensemble et mon père à venger.

Quand Scipion, à l'âge de vingt-quatre ans, fut nommé

proconsul en Espagne, il y remplaçait Cornélius Scipion, son père, et Cnéus Scipion, son oncle, qui, après de grands succès obtenus par leurs forces réunies, éprouvèrent de grands désastres, parcequ'ils les avaient séparées. Tous les deux perdirent la vie sur le champ de bataille, Cornélius en combattant contre Magon et Asdrubal, fils de Giscon, et Cnéus en combattant contre Asdrubal, fils d'Amilcar, auquel les deux autres généraux s'étaient joints après la défaite de Cornélius Scipion.

[5] PAGE 348.

La nouvelle Carthage est conquise en un jour.

La prise de Carthagène fut, en Espagne, le premier exploit de Scipion. Ses troupes ayant été repoussées à un premier assaut, il avait fait sonner la retraite, mais c'était pour en livrer un second avec plus d'avantage. Sachant qu'un étang qui défendait la ville était guéable à la marée basse, pendant que l'attaque renouvelée sur les autres points occupait la garnison du côté de la terre, il fit marcher cinq cents hommes à travers cet étang devenu praticable, et entra dans la ville par ce côté, qui n'était pas défendu, parcequ'on le croyait inexpugnable.

[6] PAGE 349.

L'un et l'autre Asdrubal se résout à la fuite.

Asdrubal, frère d'Annibal, fut vaincu par Scipion sur le Tage : de là ayant passé en Italie pour conduire un renfort à

son frère, il franchit les Pyrénées, les Alpes; mais, attaqué sur les bords du Métaure par les consuls Livius et Néron, il perdit la bataille et la vie.

Asdrubal, fils de Giscon, défait aussi par Scipion, fut obligé de repasser en Afrique.

7 PAGE 349.

Magon, plus malheureux, après un vain effort...

Magon, frère d'Annibal et d'Asdrubal, après avoir résisté long-temps contre la fortune de Scipion, fut obligé de céder aussi. Il quitta, non sans l'avoir pillée, Cadix, la seule ville qui restât en Espagne aux Carthaginois. Après avoir erré quelque temps sur la Méditerranée, il fit une descente en Ligurie, et dévasta la ville et le territoire de Gênes.

Il a laissé son nom à un port de l'île de Minorque, *portus Magonis*, aujourd'hui *Port-Mahon*.

8 PAGE 351.

Trois consuls partageant le sort de leurs cohortes...

Ce vers rappelle la mort de Flaminius, de Paul-Émile et de Marcellus, tués, le premier à Trasymène, le second à Cannes, et le troisième dans une embuscade qui lui fut dressée par Annibal. Tous trois étaient consuls. Marcellus, qui par sa valeur impétueuse avait souvent triomphé d'Annibal, fut nommé *l'épée des Romains*, comme Fabius, qui par sa prudence l'empêcha de consommer la ruine de Rome, en fut nommé *le bouclier*.

9 PAGE 353.

Oui, périsse Carthage !

Caton l'ancien commençait et finissait tous ses discours au sénat par ces mots : *Delenda est Carthago.*

10 PAGE 356.

Rome au-delà des mers peut tenter des conquêtes.

Ce discours est conforme aux opinions et souvent même aux expressions données par Tite-Live à Fabius Maximus. Ce vieux dictateur s'opposa dans le sénat avec tant de vigueur et d'opiniâtreté au projet de Scipion, que le peuple l'accusa de jalousie. Fabius, sans être jaloux, pouvait ne voir qu'un excès de présomption dans un plan conçu par un génie tout-à-fait opposé au sien; mais en ce temps-là, comme au nôtre, on était enclin à prêter des motifs injurieux aux opinions produites par les causes les plus honorables.

Voyez, pour cette note et pour l'autre, le XXVIIIe livre de l'Histoire de Tite-Live.

11 PAGE 358.

Que le prix du vainqueur soit désormais Carthage.

Nous ne pouvons que répéter, au sujet du discours de Scipion, ce que nous avons dit au sujet de celui de Fabius : l'auteur s'est appliqué à y fondre celui que Tite-Live prête à ce héros. Quant au projet de Scipion, il était hardi sans doute, mais il était de ceux qui souffrent l'examen, et se défendent à la discussion : aussi le sénat, quoique ébranlé par l'autorité de l'opinion de Fabius, ne repoussa-t-il pas le projet de son jeune rival.

[12] PAGE 359.

A son sixième lustre il atteignait à peine.

Nous avons vu de nos jours un général renouveler, à cet âge, tous ces prodiges en Italie, et en opérer de plus étonnants encore dans plus d'une partie du monde. Mais c'est d'Annibal qu'on a voulu parler ici.

[13] PAGE 361.

Le dieu Terme jamais ne retourne en arrière.

Les Romains indiquaient les limites des propriétés privées ou publiques en y plaçant un terme. Numa, pour rendre ce symbole de la propriété plus respectable, imagina d'en faire un dieu et lui bâtit un temple sur le mont Tarpéien, où ce dieu était figuré par une roche inébranlable. Tarquin le Superbe ayant voulu élever au même endroit un temple à Jupiter, il fallut détruire plusieurs chapelles et déplacer plusieurs divinités, qui cédèrent sans résistance; il n'en fut pas ainsi du dieu consacré par Numa: sa masse ayant résisté à tous les efforts, on prit le parti de le laisser tranquille; mais les prêtres publièrent que si les dieux avaient cédé à Jupiter, Jupiter avait cédé au dieu Terme, et lui laissait, par respect, une place au milieu de son temple même. La propriété n'en devint que plus sacrée: il serait à souhaiter que toutes les fables eussent un résultat aussi moral.

FRAGMENTS

DE

ZÉNOBIE,

TRAGÉDIE.

AVERTISSEMENT.

Après avoir mis au théâtre le sujet de *Lucrèce*, M. Arnault s'occupa du caractère de ZÉNOBIE: il crut que cette héroïne, si célèbre par ses succès et ses revers, que cette reine de Palmyre, qui survécut à l'empire qu'elle avait fondé, n'était pas un personnage moins théâtral que *Sémiramis*, et pouvait, grâce à d'heureuses combinaisons, devenir tout aussi dramatique.

Nous ne savons pas si le plan de M. Arnault eût rempli son attente; il n'est exécuté qu'à moitié: l'auteur s'est arrêté au milieu du troisième acte.

Le découragement qui lui fit suspendre ce travail tient aux circonstances où se trouvait alors la France: c'était en 1793; la république s'y établissait, et les rois n'y étaient plus soufferts, même sur le théâtre.

Remettant l'entière exécution de son sujet à une époque où les esprits seraient revenus à plus de modération, M. Arnault abandonna *Zénobie* et composa sa tragédie de *Cincinnatus*.

L'époque désirée arriva; il n'en continua pas moins à entreprendre des ouvrages nouveaux, et ne reprit pas un travail sur lequel il s'était refroidi. A-t-il eu tort, a-t-il eu raison? C'est ce que nous n'osons pas décider. Autant qu'on en peut juger par ce que nous avons sous les yeux, M. Arnault s'était imposé de grandes difficultés. Mais les difficultés commandent de grands efforts, et par cela même produisent souvent de grandes beautés.

L'époque à laquelle se rattache l'action de cette tragédie,

toute d'invention, n'est pas celle de la ruine de Palmyre, n'est pas celle de la captivité de Zénobie, mais l'époque de sa plus grande gloire.

Quelques fragments de *Zénobie,* lus dans une séance publique de l'Institut, furent accueillis avec faveur et ont été insérés dans plusieurs recueils. Nous pensons qu'on les retrouvera avec plaisir dans ce volume, où nous aurions inséré en totalité ce que M. Arnault a fait de cette tragédie, s'il était certain lui-même de ne jamais la terminer.

FRAGMENTS

DE

ZÉNOBIE.

EXTRAIT

DU

PREMIER ACTE.

RÉCIT D'UNE BATAILLE

ENTRE LES PERSES ET LES PALMYRÉNIENS.

S'échappant à l'instant qu'il semblait s'approcher,
Évitant notre choc, qu'il paraissait chercher,
Sapor, par cette ruse, espérait nous abattre :
Nous lasser, c'était vaincre ; et fuir, c'était combattre.
Nos soldats harassés, vers le fleuve attendus
Par des soldats plus frais dans les bois répandus,

A Sapor, plus jaloux de succès que de gloire,
Amenaient en effet une sûre victoire.
Mais bientôt Nicanor renversa cet espoir :
On peut tout affronter quand on sait tout prévoir.
De l'armée à mes soins confiant la conduite,
De nos meilleurs guerriers il rassemble une élite,
Par de secrets chemins les fait marcher sans bruit,
Arrive à pas pressés au milieu de la nuit,
Et surprenant, alors qu'on devait moins l'attendre,
L'ennemi qui d'abord avait cru le surprendre,
A Sapor, tout-à-coup trompé dans ses projets,
Il apprend à la fois sa marche et ses succès.
Le Perse, qu'affaiblit cette prompte défaite,
Quitte la feinte alors sans cesser la retraite;
Pris au piége sanglant par lui-même tendu,
Il fuit, non plus pour vaincre; il fuit, mais en vaincu.
Nicanor, qui partout prévient la renommée,
Le poursuit, le harcèle, avec toute l'armée,
L'atteint près de ces bords, où par de longs détours
L'Euphrate avec fracas précipitant son cours,
Moins accessible encor que ses rochers, présente
De ses flots indomptés la barrière écumante.
On s'arrête; on se brave; avec d'affreux éclats
On fait des deux côtés les apprêts des combats:
Mais le jour fuit, et manque à cette ardeur guerrière
Qui pour tous ses exploits veut toute sa lumière.
Cependant Nicanor, repoussant le sommeil,
Devance aux champs de Mars le lever du soleil;

Sa redoutable élite autour de lui se range,
Impénétrable masse, invincible phalange,
Que le feu, que le fer ne sauraient entamer,
Et qu'au signal on voit se rompre et se former,
Qui, libre pour combattre, en sa marche pressée,
De fer toute couverte et de fer hérissée,
Solide, indivisible, et s'alonge et s'étend,
Gravit sur les rochers, dans les champs se répand,
Et, n'éprouvant jamais l'effroi qui l'environne,
Semble être inaccessible à la mort qu'elle donne.
Pleins de l'espoir de vaincre, à grands cris les soldats
Redemandent le jour, les Perses, les combats:
Quand le jour, dissipant un espoir qui les flatte,
Nous montre l'autre armée au-delà de l'Euphrate,
Dont Sapor, assuré d'échapper à nos coups,
S'est fait, pendant la nuit, un rempart contre nous.
On gémit: Nicanor nous entend, avec joie,
Accuser le destin qui lui ravit sa proie.
« La faiblesse a montré la route à la vertu;
« Le vainqueur peut, amis, ce que peut le vaincu:
« Ce qu'il osa pour fuir, osons-le pour l'atteindre.
« De ce fleuve asservi qu'aurions-nous donc à craindre?
« Torrent sans profondeur, semblable, en son courroux,
« Au Perse qui menace en fuyant devant nous! »
Il dit, et dans les flots soudain se précipite:
On s'étonne, on frémit, on l'admire, on l'imite.
Bientôt l'armée entière a suivi le héros;
Bientôt l'armée entière est au milieu des flots.

Cependant l'air se trouble; et le ciel sur nos têtes
A déchaîné soudain la foudre et les tempêtes.
L'obscurité renaît; mais l'éclair nous fait voir
Le Perse, à l'autre bord, prêt à nous recevoir.
Les cris du désespoir et les cris du courage
S'unissent pour donner le signal du carnage:
Le péril qui s'accroît disparaît à nos yeux.
Affrontant et la guerre, et les eaux, et les cieux,
Le premier qui du fleuve a subjugué la rage,
Nicanor, le premier gravit sur le rivage:
Terrible, étincelant sous un rempart d'airain,
Le pied sur l'ennemi qu'a terrassé sa main,
Il écarte d'un bras la mort que l'autre porte.
Qui l'approche est saisi de l'ardeur qui l'emporte.
On attaque, on repousse avec un même effort;
Tout soldat est héros. Le fort cède au plus fort.
Ainsi que de faiblesse, il n'est plus de courage.
L'effroi devient fureur; la valeur devient rage.
Le fer croise le fer. On frappe, on est frappé.
Le fleuve est teint du sang dont le sol est trempé;
Le fleuve en est grossi. Vainement sur ses rives
Sapor a rallié ses troupes fugitives;
Les impuissants efforts qui signalent son bras
Illustrent sa défaite, et ne l'empêchent pas.
Sapor, avee son camp dévoré par les flammes,
Abandonne aux vainqueurs ses trésors et ses femmes,
Sexe né pour la paix, et qu'en nos seuls climats,
Loin des murs, on expose aux hasards des combats.

Le vainqueur des Romains, le roi des rois, sans suite,
Cherche encore une fois son salut dans la fuite;
La rage dans le cœur, la pâleur sur le front,
Il court cacher sa honte aux murs de Ctésiphont [1].

EXTRAIT

DU

DEUXIÈME ACTE.

Varame, général de l'armée des Perses, est amené captif à Palmyre; il y rencontre une princesse du sang de Sapor, captive comme lui : c'est Aldée, qu'il aime et dont il est aimé.

ALDÉE.

Varame!

VARAME.

Aldée! Ah ciel! quel moment pour mon cœur!
Qui t'a conduite, Aldée, en ces lieux?

ALDÉE.

Le vainqueur.

VARAME.

Et du vainqueur aussi ma princesse est la proie!

ALDÉE.

En quel état faut-il qu'ici je te revoie?

VARAME.

Tu me revois vaincu. Vaincu! chargé de fers
Moins pesants, moins honteux encor que mes revers!

Et le sort t'associe à mon triste esclavage !

ALDÉE.

Il veut te l'adoucir, puisque je le partage.

VARAME.

Il veut me l'aggraver par la rigueur du tien.

ALDÉE.

Il nous a réunis : ne lui reproche rien.

VARAME.

Mon sort à sa fureur est-il assez en butte ?

ALDÉE.

Crois qu'il est des succès plus honteux que ta chute,
Ta chute est glorieuse.

VARAME.

Elle a fait ton malheur.

ALDÉE.

C'est le crime du sort et non de ta valeur.

VARAME.

Tu me veux consoler.

ALDÉE.

Je prétends davantage.

VARAME.

Sais-tu quelque remède à mes maux ?

ALDÉE.

Le courage.

VARAME.

Celui de l'infortune est de savoir mourir.

ALDÉE.

Celui de l'héroïsme est de savoir souffrir.

VARAME.

L'héroïsme a marqué le terme de ma vie;
Il soutient le malheur et non l'ignominie.
Ma force est au-dessus de mes propres revers;
Mais elle m'abandonne à l'aspect de tes fers.
Mon opprobre, étendu sur celle que j'adore,
A ses yeux comme aux miens doit m'avilir encore.
Oui : sois sincère, Aldée, et parle sans détour :
De quel œil désormais peux-tu voir mon amour?
De quel œil désormais recevoir les hommages
D'un amant qui, déjà flétri par tant d'outrages,
Quelque affront qu'il endure et qu'il ait éprouvé,
Au plus sanglant de tous est encor réservé?
Sais-tu pourquoi ces cris? sais-tu l'horrible fête
Qu'à mon vainqueur ce peuple, en son ivresse, apprête?
De tous côtés, sais-tu que de mes étendards
L'injurieux trophée insulte à mes regards?
Au char même où Sapor, croyant dans un seul homme
Triompher de la terre en triomphant de Rome,
Fit voir Valérien à ses pieds enchaîné
Et par un empereur un monarque traîné[2],
Sais-tu que le vainqueur des héritiers d'Arsace [3]
De l'esclave romain m'a réservé la place?
Et, courbé sous le joug, d'un peuple injurieux
Je pourrais consentir à repaître les yeux!
Non, non; je ne veux pas attendre de la honte
La mort, que j'ennoblis en la rendant plus prompte.
Prévenons ces moments d'infamie et d'effroi;

Mourant un jour plus tôt, mourons digne de toi,
Digne de ton amour jusque dans ma disgrâce:
Parmi les noms fameux reprenons notre place;
Laissons ma gloire entière au milieu des malheurs:
Romain, j'y survivrais; je suis Perse, je meurs.

ALDÉE.

Ce désespoir me plaît; il te sied; et j'admire,
Jusque dans son excès, la vertu qui t'inspire.
D'un courage invaincu ce transport m'est garant:
Peut-être, plus heureux, paraîtrais-tu moins grand.
Mais, tout en t'approuvant, souffre que je t'éclaire:
Le malheur qu'on redoute aisément s'exagère;
Ton esprit, abusé par les maux qu'il ressent,
Se fait un avenir trop semblable au présent.
Tu veux mourir; tu veux, par un trépas illustre,
Reconquérir ta gloire et lui rendre son lustre;
Tu veux, par un seul coup, laver et prévenir
Et ta honte passée et ta honte à venir.
Varame, quelle honte a donc souillé ta vie?
On voit tomber le faible avec ignominie,
Varame, et sa ruine à la postérité
Atteste son malheur moins que sa lâcheté:
Mais entre deux guerriers égaux par le courage,
Quel que soit le succès, la gloire se partage.
Tous deux sont admirés; le caprice du sort
Nomme le plus heureux, sans nommer le plus fort.
Tous deux en s'éprouvant ont acquis leur estime:
Par intérêt enfin, le vainqueur magnanime

Rehausse encor sa gloire en se montrant l'appui
D'un rival moins puissant, mais non moins grand que lui.
Tel Varame eût été, tel Nicanor doit être;
S'il est ce qu'à mes yeux il a voulu paraître,
Si de dehors trompeurs il n'est pas revêtu,
Le courage n'est pas son unique vertu:
Je l'ai vu, dans ces lieux par lui-même conduite,
S'attendrir sur l'état où le sort m'a réduite,
M'offrir, me prodiguer ces soins consolateurs,
Ces égards, qu'un grand homme accorde aux grands malheurs.
Il ne saurait souscrire à ce qui se prépare.
Il ne permettra pas cette pompe barbare
Qui, honteuse au vainqueur, par ses cruels apprêts,
Avilit les revers bien moins que les succès.
Notre gloire n'est qu'une: ah! crois, tant que je t'aime,
Avoir toujours le droit de t'estimer toi-même.
Sois juste envers mon cœur qui te garde sa foi;
Respecte en toi celui qu'il sent digne de moi.
Attends de mon amour l'exemple qu'il faut suivre.
Lorsque je mourrai, meurs; quand je vis, tu dois vivre.

NOTES ET REMARQUES

SUR

LES FRAGMENTS DE ZÉNOBIE.

[1] PAGE 377.

Il court cacher sa honte aux murs de Ctésiphont.

Ce récit a été imprimé il y a vingt-cinq ans : on ne peut donc pas reprocher à l'auteur d'avoir emprunté des traits qui se retrouvent dans des ouvrages postérieurement publiés.

[2] PAGE 380.

Et par un empereur un monarque traîné.

Ce vers rappelle le traitement que Sapor fit éprouver à Valérien, que le sort des armes avait fait tomber entre ses mains : non content de l'avoir attelé à son char, le roi de Perse, quand il montait à cheval, forçait ce malheureux empereur à lui servir de marchepied.

[3] PAGE 380.

Sais-tu que le vainqueur des héritiers d'Arsace...

Arsace, nom d'un roi des Parthes, chef de la dynastie des Arsacides.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DU PREMIER VOLUME.

QUINTIUS CINCINNATUS,

Tragédie en trois actes.

OSCAR, FILS D'OSSIAN,

Tragédie en cinq actes.

SCIPION CONSUL,

Drame héroïque en un acte.

FRAGMENTS DE ZÉNOBIE,

Tragédie.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.



